

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

LA TEMPÊTE

ET

**LA RÉÉCRITURE DE SOI À L'AIDE DE L'IMAGINAIRE, PROCESSUS DE
RÉSILIENCE**

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en Lettres

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© JEAN-FRANÇOIS CHIASSON

[Février 2015]

Composition du jury :

Camille Deslauriers, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Kateri Lemmens, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Martin Robitaille, codirecteur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Jean-Simon DesRochers, examinateur externe, Université de Montréal

Dépôt initial le 16 avril 2014

Dépôt final le [3 février 2015]

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

« Quand tu souffres, regarde la douleur en face : elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. »
Alexandre Dumas (père)

REMERCIEMENTS

La réalisation d'une maîtrise est quelque chose de complexe à bien des égards et lorsque vient le moment fatidique de remercier ceux et celles qui m'ont aidé et encouragé de près ou de loin dans ce processus de longue haleine, la peur d'oublier et de blesser certaines personnes me rend la tâche encore plus difficile. Donc, pour alléger ma peine et épurer cette page qui n'en finirait plus, je vous remercie tous, vous qui nourrissez mon quotidien et donnez naissance à mon imaginaire.

Je suis extrêmement reconnaissant envers ma directrice de maîtrise, madame Kateri Lemmens, professeure-chercheuse à l'UQAR. Sa confiance en moi, son intégrité, son respect, son sens du détail et sa patience infinie m'ont permis de persévérer durant toutes ces années pour atteindre mon objectif. Ainsi que Martin Robitaille mon codirecteur est parvenu à me redonner, grâce à ses conseils et ses encouragements, l'énergie et la volonté nécessaire pour ne jamais lâcher, surtout lors des dernières étapes. Je ne les remercierai jamais assez.

Je souhaite de tout mon cœur que la famille et les amis qui font de moi l'homme que je suis perçoivent un jour tout l'amour que je leur porte. Je remercie infiniment toutes les personnes qui ont participé à l'élaboration des bases de mon imaginaire et qui me soutiennent et m'inspirent depuis si longtemps : Mémé, ma mère Rachelle, mon père François, ma sœur Mélanie, ma tante Éloïse et mon cousin Marcel.

Je ne pourrais passer sous silence l'apport le plus important, celui de ma plus grande critique, celle qui a toujours cru en moi, qui m'a ouvert au monde et à la littérature, qui m'encourage sans cesse dans la poursuite de mes rêves les plus fous, comme celui d'écrire. Tout cet univers, c'est à ma conjointe Maria que je le dois. Je dis également un gros merci tout spécial à mes deux filles, Mèlia et Danaé, qui savent si bien toucher mon cœur et me faire sourire lorsque j'en ai besoin.

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire présente *La tempête*, une œuvre de fiction, où Francis, dont le père est gravement malade, va se projeter dans la peau de ses amis pour mieux fuir la réalité qui lui pèse. Ce récit, campé aux Îles de la Madeleine, propose le portrait d'un narrateur enfant et celui de son univers nourri d'imaginaire, de hockey, d'aventure et de résilience. C'est d'ailleurs cette même résilience du narrateur, en lien avec les notions de déni et d'imaginaire, les facteurs de protection et la réécriture de soi, que la partie analyse de ce mémoire aborde.

Ce mémoire veut étudier les liens entre le processus de résilience, l'imaginaire, et la réécriture de soi, plus particulièrement en ce qui concerne les narrateurs enfants et le récit qu'ils font de leur histoire. En examinant les récits de Hugues Francoeur, du roman *Le souffle de l'Harmattan* de Sylvain Trudel, et de Léon Doré, du roman *C'est pas moi, je le jure!*, de Bruno Hébert, l'étude de ce mémoire cherche à voir comment s'y présentent leur traumatisme, leur processus de résilience, le rôle essentiel de leur imaginaire et les particularités de la réécriture de soi à l'aide de l'écriture dont témoignent leurs entreprises.

Mots clés : résilience, création littéraire, imaginaire, réécriture de soi, narrateur enfant.

ABSTRACT

This thesis in creative writing presents *La tempête*, a fiction where Francis, whose father is seriously ill, projects himself into the life of his friends to escape his own. This story, taking place in the Magdalen's Islands, draws the portrait of a child narrator and his universe filled with fantasy, hockey, adventure and resiliency. It is this same resiliency of the narrator, in connection with the concepts of denial and fantasy, with protective factors of and with the rewriting of oneself that the analysis part of the thesis discusses.

This thesis seeks to study the links between the process of resiliency, imagination, and rewriting oneself, especially in regards to children narrators and the narration they do of their stories. By examining the stories of Hugues Francoeur, from the novel of *Le souffle de l'Harmattan* by Sylvain Trudel, and of Leon Doré from the novel *C'est pas moi, je le jure !*, by Bruno Hébert, this study analyzes how all this reflects upon their life projects. This study speaks of their trauma, their resiliency process, the essential role of their imagination and the particularities of rewriting oneself through writing.

Keywords: resiliency, creative writing, imagination, rewriting itself, child narrator.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ix
RÉSUMÉ	xi
ABSTRACT	xiii
TABLE DES MATIÈRES.....	xv
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 LA TEMPÊTE	5
CHAPITRE 2 LE THÈME DE LA RÉSILIENCE : DÉFINITION ET DÉMONSTRATION	75
CHAPITRE 3 LA RÉSILIENCE, L'IMAGINAIRE ET LA RÉÉCRITURE DE SOI.....	85
CHAPITRE 4 LE SOUFFLE DE L'HARMATTAN : PRÉSENTATION SOMMAIRE.....	93
CHAPITRE 5 C'EST PAS MOI, JE LE JURE! : PRÉSENTATION SOMMAIRE ...	97
CHAPITRE 6 L'ANALYSE DE LA RÉSILIENCE ET DE LA RÉÉCRITURE DANS LE CORPUS.....	101
CHAPITRE 7 LA <i>TEMPÊTE</i> : RETOUR SUR LA DÉMARCHE CRÉATRICE.....	115
CONCLUSION	121
NOTICES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	125

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Depuis quelques années, certains chercheurs ont étudié sous différentes approches les liens existants entre la littérature et le concept de résilience. Les premières recherches, des domaines de la psychologie et de la psychopathologie, se sont intéressées à l'idée qu'un acte de création, comme la création littéraire, pouvait être, dans certains cas, une étape importante du processus de résilience (Cyrulnik, Lecomte, De Tychey). Par la suite, quelques chercheurs de la psychanalyse ont étudié les rapports entre l'œuvre et l'auteur ayant vécu des traumatismes. Ils tentaient d'établir de nouveaux horizons de recherche (Anaut, Cyrulnik, Haynal). Depuis, les théoriciens de la résilience continuent à explorer les liens entre traumatisme et créativité. Certaines recherches vont dorénavant utiliser le concept de la résilience pour tenter d'éclaircir des parties plus obscures du processus de création littéraire (Gagnon, LeBlond). Dans le cadre de cette maîtrise, j'aimerais participer au développement de la réflexion sur le processus de résilience. Pour ce faire, je vais concentrer mes recherches uniquement sur le texte en faisant abstraction de l'auteur, mais bien en regard du narrateur, de son traumatisme, de son processus de résilience, de sa créativité et de la réécriture de soi qu'il peut entreprendre.

Ce présent mémoire est le fruit d'une longue réflexion, qui a débuté avec la lecture d'une thèse doctorale¹ qui traitait, entre autres choses, de l'émergence au XX^e siècle, dans la littérature québécoise, de narrateurs enfants aux prises avec des traumatismes. Par la suite, j'ai découvert l'œuvre de Boris Cyrulnik, un chercheur spécialiste des théories de la résilience. C'est à ce moment que le déclic s'est opéré en moi, entre le narrateur enfant, le traumatisme et le processus de résilience. J'exposerai donc dans ce mémoire le résultat de mes réflexions sur la pertinence et la raison d'être d'un processus de résilience comme d'un

¹ Marie-Diane T.-M. Clarke, *La voix infantine de l'après-60 : refus du double normatif, recherche du double marginal*, Thèse doctorale en philosophie, The University of Western Ontario, London, 1995.

outil pour mieux comprendre certains aspects de la littérature. Il y a dans l'acte de création, que ce soit par l'écriture, la sculpture ou la musique, un lien de causalité entre l'œuvre et son créateur. Il arrive parfois que l'artiste créateur, pour créer son œuvre, ne puisse se fier uniquement à son expérience professionnelle. Un artiste peut trouver par l'entremise de ses connaissances artistiques l'idée de base pour sa prochaine création, mais il devra parfois aller puiser plus au fond de lui-même, dans son essence (les valeurs qui le caractérisent : amour, haine, peur et conviction) et dans ses expériences (bienfaitrices, douloureuses ou traumatiques) pour le développer. C'est ainsi que certains auteurs, chanteurs ou peintres pourront donner du rugueux, du velouté, de l'ombrage, de la luminosité, de la lourdeur ou encore de la gaieté à leurs réalisations. Pour ma part, je limiterai mes réflexions à certains narrateurs enfants pour qui le processus de création devient un acte vital dans le cadre d'un processus de résilience.

Le premier chapitre de ce mémoire est une création originale qui m'a permis d'explorer et de nourrir ma réflexion sur certains aspects du processus de l'acte d'écriture, où parfois le processus de création est nécessaire à l'individu dont le but est de se réécrire soi-même, mais nous y reviendrons. Il s'agit d'un récit où Francis, le narrateur unique, devra apprendre à vivre à la suite du décès de son père, à l'âge de dix ans. Ce jeune homme, qui est appelé à grandir prématurément, vivra son deuil entouré de ses nombreux amis et coéquipiers, les Lions de Havre-aux-Maisons. Le narrateur trouvera, par l'entremise de ses amis et de son imagination, la force de se battre. C'est par l'écriture que Francis se représentera l'univers de ses amis pour mieux comprendre leur quotidien et leurs problèmes, ce qui l'aidera à mieux définir les pourtours de son propre malheur et de ce qu'il implique. Gardien de but des Lions de Havre-aux-Maisons, Francis nous donne rendez-vous, un samedi après-midi d'hiver, sur la Petite Baie aux Îles de la Madeleine pour une partie de hockey amicale, où l'on fera connaissance avec les membres importants de son équipe. Une partie de hockey dont l'importance surpassera le résultat final. Le narrateur enfant entreprendra son processus de résilience en plongeant dans son imaginaire afin d'y tisser des histoires d'après le quotidien de ses amis.

Dans deux chapitres à teneur analytique, j'effectuerai une synthèse des travaux de plusieurs spécialistes en partant d'un certain consensus établi dans la communauté scientifique sur la définition de la résilience. Je tenterai par la suite de vulgariser et de démystifier les grandes lignes de cette pensée, en démontrant la complexité du processus de résilience et de tout ce que cela peut impliquer. J'amènerai la réflexion sur la place prédominante que l'imaginaire, le processus de création et la réécriture de soi peuvent prendre dans un désir de retour à la vie après une situation traumatique. Deux œuvres seront à l'étude pour bien alimenter cette réflexion : *Le souffle de l'harmattan* de Sylvain Trudel et *C'est pas moi, je le jure !* de Bruno Hébert. Une brève analyse de ces œuvres démontrera comment le processus de résilience des narrateurs s'est opéré par leur propre imaginaire, tout comme leur processus de réécriture de soi qui en résulte à la suite de leur traumatisme.

Afin de boucler la boucle, le dernier chapitre présentera un retour sur ma création *La tempête* en établissant quelques liens avec les ouvrages du corpus et la réflexion sur un processus de résilience ; un processus complexe, parfois long et pénible, mais qui à l'occasion nous offre un petit quelque chose de fantastique : une réécriture de soi bienfaitrice.

CHAPITRE 1
LA TEMPÊTE

Partie 1

La tempête : *rencontre sur la baie*, Francis, gardien de but

Il est midi. Le nord nous envoie par petites bourrasques un vent glacial, nous faisant rosir des joues et pleurer des yeux. La tuque enfoncée jusqu'aux sourcils, mais le col de son manteau complètement ouvert, Éric, mon cousin, chique de la gomme à se déboîter la mâchoire. Il doit avoir entre 10 et 12 gommes *Bazooka* entre les dents. Comme d'habitude, il a oublié de mettre ses jambières. Il va encore rentrer chez lui avec les tibias en sang. Le pire là-dedans, c'est que ça ne le ralentit même pas. Il frétille comme un éperlan dans une poêle à frire, de gauche à droite, une belle feinte, un pivot, oups! un bleu de plus sur un tibia, un sacre. Il ne ralentit jamais la cadence. Malgré toute la fougue qu'il a sur une patinoire, Éric est d'ordinaire un gars très tranquille. C'est seulement lorsqu'il met ses patins qu'il devient un super ailier gauche avec des pouvoirs spéciaux. On dirait un volcan sur le bord d'exploser.

Cédric aussi est déjà là. Lui, par contre, il se protège le cou des morsures du vent. Musicien comme son père, il dit « qu'il protège sa gorge du froid pour pas perdre la voix ». Intelligent comme douze, il aime bien faire le tata pour ne pas avoir l'air d'un bolé. Mais, je pense qu'il aime surtout faire l'imbécile et qu'il se cherche juste une excuse pour pouvoir continuer. Pourtant, tout le monde est au courant, c'est clair qu'il a hérité du cerveau d'Albert Einstein. Noël n'est pas encore arrivé qu'il a déjà fini tous ses devoirs de l'année. Le directeur voulait le faire monter d'une année, mais il n'a rien voulu savoir parce qu'il voulait rester avec nous. Le fait d'être si en avance lui laisse plus de temps pour faire le clown. Quand on ne se raconte pas sa dernière blague, on capote sur sa mère. D'après Samuel, elle serait du genre à dormir nus seins et à ne pas trop se couvrir pour aller à la salle de bain la nuit. Avec ce que raconte Samuel, il faut en prendre et en laisser, mais quand il parle de seins, c'est rare qu'il exagère, il en parle comme si c'était une religion. Puisque Cédric n'a jamais contredit Samuel sur cette question, toute l'équipe rêve d'aller dormir chez lui. Après tout, sa mère est une des plus belles filles de Havre-aux-Maisons.

En parlant de Sam, il vient d'arriver et il enfile ses patins. Il n'a pas l'air de bonne humeur, faut dire que ses deux cousins fatigants Gabriel et Jules l'ont suivi. Il ne se gênera pas pour leur faire goûter le *tape* de son bâton de hockey. On hésite toujours un peu à l'inviter quelque part, il passe son temps à jouer des tours à tout le monde. Moi le pire tour qu'il m'a joué, c'est de mettre du beurre d'arachide sur ma tuque et de dire à tout le monde que je m'étais essuyé le cul avec. J'ignore où il prend toutes ses idées. Quand il ne manigance pas de mauvaises blagues, il reste un ami le fun et un bon ailier droit. Il est vraiment doué pour faire attraper des punitions à l'autre équipe. J'ignore ce qu'il peut bien leur dire sur la patinoire, mais ils deviennent cinglés quand il est sur la glace. Samuel, en fait, c'est une petite peste, mais on l'aime bien.

On va bientôt pouvoir commencer la partie. J'adore jouer au hockey, mais dehors sur la baie, c'est vraiment exceptionnel. Tout semble magique. Le paysage est incroyable. De l'endroit où nous sommes, nous voyons le port de Cap-aux-Meules derrière la Pointe, l'Île au Cochon qui cache une partie de la Dune du Nord au loin, et bien sûr la Butte à Mounette, où tant de touristes viennent admirer le coucher de soleil l'été. Je vous disais que c'était magique et à couper le souffle, en fait c'est le seul moment dans l'été où tous les touristes se taisent en même temps et ne font qu'admirer. Il est vraiment puissant ce paysage et aujourd'hui, on va le transformer en patinoire. La glace doit avoir deux ou trois kilomètres de long. On n'a pas intérêt à manquer le but si on fait un lancer frappé. Sinon tout le monde va bien se foutre de notre gueule le temps qu'on aille chercher la rondelle à l'Île au Cochon. Parfois, Martin, qui n'a rien perdu de sa vitesse, va attendre que le fautif soit rendu à mi-chemin pour piquer une accélération de fou. Il parvient trois fois sur quatre à récupérer la rondelle juste avant l'autre. Il revient en chantant, pendant que le pauvre perdant nous rejoint en chialant et en traînant les pieds. Y a jamais personne qui en veut vraiment à Martin. Même dans le temps où il jouait encore dans la ligue et qu'il *scorait* six buts dans la même partie, y a personne qui lui en voulait. Il est comme ça Martin, il est bon dans tout ce qu'il fait et tout le monde l'aime. Aujourd'hui, on l'attend pour qu'il vienne arbitrer.

J'aperçois du coin de l'œil Marco. Il est nouveau cette année. Il passe son temps à dire qu'on a un accent de fous, mais ici, c'est lui qui parle avec un accent. Il essaie souvent de nous imiter, mais ça sort tout croche et tout le monde rigole. Il n'a pas encore compris le truc avec les « r », il a tendance à les aspirer comme s'il avait une paille au fond de la gorge, alors qu'il devrait seulement les remplacer par des « w » ou des « y », puis ça se prononce comme dans « pow pow t'es mort » ou « *yes sir*, passe-moi ton yoyo ». Quand t'as compris le truc, c'est facile; si on veut dire ferme la porte, ça devient « feyme la powte ». Il y a quelques exceptions bien sûr, mais bon, on n'est pas parfaits. Marco, c'est un bon gars, mais il faut juste ne pas trop l'écouter quand il se met à parler d'espionnage, il a un peu trop d'imagination dans ce domaine et il voit des complots un peu partout. Il ne comprend pas qu'on vit aux Îles de la Madeleine : les plus gros complots qui se passent ici sont dans les histoires de lutins que Mémé nous raconte à Noël ou autour d'un feu de camp.

Il manque encore Simon, Michael et le gros Thériault, mais nous sommes assez pour commencer. Il y a quelques joueurs de L'Étang-du-Nord qui sont là aussi, mais je ne les connais pas bien. Ils ont tous mis leur chandail d'équipe avec un numéro. Aujourd'hui c'est Samuel qui se propose pour faire les équipes. Sans trop de surprise, mes chums et moi on se retrouve dans la même équipe. Les cousins de Sam vont jouer avec les gars de L'Étang-du-Nord et le gros Thériault se joindra à eux quand il va arriver. Il ne sait pas patiner et il joue avec des bottes en peau de vache, mais il court vite et sait se servir d'un hockey. Va falloir garder un œil dessus. Martin est prêt pour la mise au jeu protocolaire. Il lance la rondelle le plus loin possible sur la baie et dès qu'un joueur touche la rondelle, la partie commence.

Surprise générale, c'est le numéro 13 de l'équipe adverse qui touche la rondelle en premier. Il est rapide, mais il ne sait pas ce qui l'attend. Éric est déjà sur lui et il ne se gêne pas pour lui rentrer dedans. Éric a mangé de la vache enragée, il vient de l'envoyer cul par-dessus tête et est déjà reparti en direction du but adverse. J'entends encore le gars se lamenter qu'il est juste ici pour s'amuser, pas pour se faire tuer. Éric lui répond sans même se retourner : « Moi 'si, mais j'm'amuse surtout quand j'gagne. Pis si t'es pas content, t'as juste à r'tourner chez vous pis jouer avec tes *Barbies*. Marco, attrape ! » Il lui passe la

rondelle et file tout droit vers le filet adverse. Les gars reculent déjà en le voyant approcher à cent milles à l'heure. Ça laisse le temps à Marco de bien lire le jeu et de faire une belle passe savante à Cédric qui fait quelques jolies feintes avant de passer la rondelle à Sam, juste devant le but. Mais Sam n'a rien vu, ou il n'a rien voulu voir. Il laisse la *puck* passer et poursuit son élan pour bien frapper Jules, son cousin, avec son épaule en plein thorax. Sur le cul et le souffle court, Jules ne sais plus ce qu'il lui est arrivé. Gabriel est déjà sur Sam tandis qu'Éric se jette à plein corps dans les chandails noir et jaune, la couleur de L'Étang-du-Nord. La mêlée éclate. L'après-midi va être mémorable.

— Merde Sam t'es malade ou quoi? Un peu plus pis tu y'arrachais la tête, bâtard, lance Gabriel.

— Ben voyons, j'y ai à peine touché, répond Samuel avec un petit sourire au coin des lèvres.

— À peine touché? Je pensais que la charrue du conseil municipal m'avait passé su'l'corps, suffoque encore Jules en cherchant à remettre sa tuque.

— Ha! Ha! Imagine si j't'avais vraiment touché. J't'avais dit aussi de rester à'maison que c'tait moins dangereux, finit par lancer Samuel.

Puis, sans trop comprendre ce qui lui arrive, Samuel se retrouve couché sur le ventre, la face pleine de neige, renversé par le gros Thériault arrivé à la course.

— Vous auriez au moins pu m'attendre avant de commencer à vous battre, gang d'imbéciles, c'est la seule chose pour laquelle j'chu bon au hockey pis vous m'attendez même pas, ma gang de malades.

On aurait pu croire que Thériault était de mauvaise humeur, mais à le voir, on voyait bien qu'il s'amusait et qu'il voulait juste ajouter son grain de sel à la bataille. Michael aussi était arrivé entre temps, mais il attendait que le monde se calme avant d'entrer dans le jeu. Il n'a jamais été un fan des bagarres, il est plutôt du genre à rester à l'écart quand ça brasse. Surtout lorsqu'il doit jouer contre le gros Thériault. Avec lui dans l'autre équipe, on est

forcé d'être un peu plus disciplinés, sinon la partie risque fort de ne jamais finir. Sauf bien sûr s'il provoque Simon. Plus grassouillet que sportif, Simon est le seul à pouvoir tenir tête à Thériault. Fort comme un bœuf, s'il perd les pédales, il ne faut pas rester devant lui. Mais pour l'instant, il est encore en retard et Thériault va en profiter pour nous en faire baver.

On reprend la partie avec les nouveaux arrivants. Une fois encore, Samuel laisse passer la rondelle entre ses patins. Mais y avait rien de volontaire là. Le chandail noir et jaune numéro 4 lui a servi toute une feinte, pour s'amener à toute vitesse dans ma direction. Une passe, deux passes, puis un lancer sur réception me force à plonger de tout mon long pour faire l'arrêt. J'en ai vu d'autres. Rapidement debout sur mes patins, je tente la longue passe à Cédric demeuré derrière les défenseurs adverses. Gabriel réussit à intercepter la passe et à relancer, aussitôt, l'attaque des siens avec une passe au numéro 13. Mais comme ça arrive souvent, son lancer frappé est deux pieds à côté de mon but, alors je laisse filer la *puck*. Regardant son projectile continuer sa course encore et encore, il dit :

— Ha! Putain, ça vous tente pas d'installer des bandes sur la Baie pour *stopper* la *puck*.

— Pour manquer la face que t'es en train de faire là, jamais d'l'a vie.

Je lui ai répondu en faisant un clin d'œil à la Patrick Roy.

Nous avons finalement gagné la partie 27 à 25. Ils ont vraiment des bons joueurs. Ils nous ont donné du fil à retordre en plus des nombreux bleus à la grandeur du corps. On s'est donné rendez-vous le plus rapidement possible pour une revanche. Puis, Simon, Éric, Martin et moi, on s'est planifié une petite soirée à la maison.

En arrivant à la maison, une bonne odeur de pizza nous prévient que le souper est prêt. Ma mère nous accueille avec une table pleine de bouteilles de liqueur, *Pepsi*, *orangeade* et *crème soda* rouge, ma préférée. Ma mère a toujours aimé le fait que j'invite mes amis à la maison, mais ce soir elle a mis le paquet. Nous sommes déjà enchantés par toutes ses attentions, et on commence à prendre conscience que la soirée va être vraiment

exceptionnelle, lorsqu'elle décide d'ouvrir le congélateur pour en sortir sa fameuse tarte à la sauterelle. Incroyable.

Le souper terminé, tout le monde descend au sous-sol pour laisser mon père se reposer. Ma mère décide de nous initier à *Risk*. Elle chauffe la pièce, tamise les lumières, ouvre deux gros sacs de *chips*, sort les bouchées au chocolat et prépare le jeu. Une demi-heure plus tard, nous comprenons les bases du jeu. La première partie est laborieuse, il n'y a que ma mère qui semble habile. Elle gagne. Avant de commencer une deuxième partie, elle monte à la cuisine pour se chercher un thé. On en profite pour se mettre d'accord tous les quatre pour faire un front commun contre maman. On ne peut quand même pas la laisser gagner deux parties de suite. C'est finalement Simon qui gagne. Ma mère a compris notre stratégie dès le départ, on n'a pas vraiment joué la carte de la subtilité. Elle a bien ri. Comme il est tard, elle va se coucher après la deuxième partie. On termine la soirée avec un petit tournoi de pichenottes que je gagne facilement.

On se fait réveiller par l'odeur de bacon qui règne partout dans la maison. C'est l'eau à la bouche qu'on se présente à table pour faire honneur aux légendaires *grilled cheese* au bacon de ma mère. Lorsque mes amis repartent après le déjeuner, je monte dans ma chambre. Je m'étends sur mon lit les yeux grands ouverts et j'essaie de découvrir dans les craques de peinture du plafond ce qui m'arrive. Il y a longtemps que je ne me suis pas senti aussi bien. Je repense à ma journée d'hier et j'essaie de retrouver ce qui m'a fait sourire la première fois et j'en viens à la conclusion qu'il s'agit de voir mes amis jouer et rigoler ensemble. Je me suis laissé emporter par leur enthousiasme. Je m'assieds, prends un crayon, du papier, et sans trop savoir pourquoi, je commence à écrire : Je ne ...

Je ne : Samuel (ailier droit)

Je leur ai dit que je ne mettrai plus mon doigt dans la prise de courant.

Je déteste tous les légumes, sans exception, les verts, les rouges, les bruns et les oranges. Qu'ils soient en purée, bouillis ou au four avec du fromage, je les déteste tous. J'adore le sucre, le sirop d'érable, les bonbons et le chocolat, même si je dois les manger avec des légumes.

J'aime jouer dehors. L'été, je suis toujours sur la plage, à jouer au commando dans les dunes, à la lutte dans la mer et à faire la chasse aux crabes dans les rochers. L'hiver, je passe mes journées à construire des châteaux forts pour nos batailles de boules de neige, à glisser en trois-skis pour battre des records de vitesse et à jouer au hockey sur la baie pour devenir le prochain Gretzky. Le soir à la maison, j'aime écouter des films d'aventures. Parfois, je me sens comme William Wallace dans *Braveheart* qui doit combattre les envahisseurs anglais pour retrouver la paix dans son Écosse, ou comme le lieutenant John Dunbar dans *Il danse avec les loups* qui apprend à vivre seul parmi les loups dans un pays froid et sauvage. Il m'arrive également de me sentir comme dans *Le dernier des Mohicans*, déchiré au milieu d'une guerre que je n'ai jamais souhaitée. Je les écoute, encore et encore, sans jamais me fatiguer, dans le sous-sol chez moi où il fait très froid. Il y a une fournaise à l'huile pour le chauffage, mais si l'on chauffe le sous-sol ma mère trouve qu'il fait trop chaud au rez-de-chaussée. Ils ont mis du tapis au sol pour que ce soit moins froid, mais on dirait que la fraîcheur du béton n'est pas très impressionnée par le tapis, car le plancher demeure toujours glacé. Personne ne veut y aller, j'ai la paix. Je ferme les lumières. Je m'assois sur le divan brun qui sent l'humidité. Je m'enroule dans une grosse couverture de laine et je réécoute mes classiques préférés; parfois il arrive que Francis, un bon ami vienne se changer les idées avec moi.

Je trouve qu'il y a toujours trop de monde chez moi et j'aimerais pouvoir garder mes parents et ma maison pour moi tout seul, sans avoir à tout partager. Il y a six mois, ma mère m'a dit, d'une voix sans chaleur, en raccrochant le téléphone :

— Samuel vient ici, deux secondes, j'ai à t'parler.

— J'arrive, me v'là.

D'après l'intonation employée par maman, je savais que quelque chose n'allait pas. Ça m'énervait déjà.

— Sam, on va avoir d'la visite. Ton oncle Pierre vient de se faire *slaquier* à l'usine. J'y ai dit de v'nir rester ici pour un p'tit bout, le temps qu'les choses se r'placent.

— Quoi? Ils vont déménager ici toute la famille? Ils peuvent pas se séparer un peu, la moitié chez Denis et le reste chez Mémé? Pourquoi y faut toute qui viennent ici?

— Écoute, la maison à Denis est ben trop p'tite pour avoir d'la visite et Mémé est trop fatiguée pour s'occuper d'eux autres. Ton père a d'la job en masse pis le *cash* qui va avec, ça fait qu'on va faire not'part pis on va donner un coup de main à la famille.

— Papa, il est au courant?

— Non, j'vais y dire à soir.

— OK, moi j'vais aller jouer dehors, tu m'appelleras pour souper quand tu lui auras dit et qu'y va savoir calmé, j'veux pas être là quand y va apprendre ça.

— Voyons Sam, ton père dira rien. Il connaît la situation à l'usine.

— Ça, c'est toi qui l'dis, moi j'veux pas voir ça.

— Comme tu veux, Sam. Mais, ça va être le fun. Imagine qu'on fait du camping avec plein d'monde. En passant Sam, j'ai dit à Pierre qu't'allais passer ta chambre à tes cousins et qu't'allais coucher au sous-sol.

— ...

Ça, c'était le *boutte du boutte*. Non seulement il fallait qu'on héberge la famille, en plus, je devais m'exiler au sous-sol pour leur laisser ma chambre.

Depuis, dans la maison, c'est le parfait bordel. Mon petit frère, de plus en plus tannant, passe ses journées à tout détruire, les plantes, la vaisselle, mes jouets, tout ce qui lui passe par les mains. Mais ce n'est pas vraiment de sa faute, il est encore petit. Je l'aime bien. Les grands cousins, eux, je m'en passerais. Ça fait déjà six mois qu'ils prennent mon lit et moi, je dois dormir sur le divan du sous-sol. Ils ont pris possession de ma chambre et de toutes mes affaires, je dois leur demander la permission pour prendre mes jouets ou simplement entrer dans la pièce. Pour me venger, j'ai mis de l'herbe à puce dans leurs draps. Les cousines, même si elles sont jolies et commencent à avoir de beaux seins, ne veulent jamais que je joue avec elles. Lorsqu'elles prennent leur douche, je joue avec le robinet de la cuisine pour les ébouillanter ou les faire geler. Mon oncle et ma tante, à part vider notre garde-manger et notre réfrigérateur, ils ne font rien. Moi, je vole leurs cigarettes et les revends à l'école pour m'acheter du chocolat. Mon père, lui, je ne le vois pas trop. Il travaille tout le temps et quand il rentre à la maison, il se dispute souvent avec ma mère au sujet de ces maudits envahisseurs. Il est comme moi, il n'aime pas voir la maison pleine de parasites. Bientôt, je vais partir.

— Aaaarghhh!

Je leur ai dit que je ne mettrais plus de punaises sur la chaise du professeur.

Je m'appelle Samuel et je suis en cinquième année. Il paraît que c'est important l'école. J'aimerais bien, dans ce cas, qu'on m'explique pourquoi c'est aussi ennuyant. Chaque jour, c'est la même chose, en commençant par l'air bête du conducteur de l'autobus chaque fois qu'il me voit. En plus, il m'oblige à m'asseoir sur le premier banc. Le trajet est long et la plupart du temps, j'ai mal au cœur avant d'arriver à destination.

Lorsque les cours commencent, la maîtresse hurle mon nom. Je suis trop lent, je parle sans arrêt, je n'écoute pas, je fais du bruit, je rêve d'être ailleurs. Dans le fond, elle hurle mon nom chaque fois que quelque chose ne va pas, même lorsque ce n'est pas ma faute.

Mathématiques. Je sais que la partie achevée de ma journée à l'école est bien plus petite que celle qui me reste à faire. Mais si on ajoute à cela le « facteur discipline », la journée pourrait très bien se prolonger en retenue. Au contraire, si ce facteur est trop fort, elle se terminerait trop tôt et mon expulsion me vaudrait bien d'autres problèmes.

Français. Là, je n'y comprends pas grand-chose. Hibou, chou et genou, y a-t-il vraiment un lien? Et puis, je parle déjà le français depuis que je suis tout petit. Pourquoi je dois apprendre une langue que je connais?

Géographie. La capitale du Mexique n'est pas la ville de Québec et le Congo ne se trouve pas dans le Grand Nord acadien. Voilà deux réponses que ma maîtresse n'a pas aimées, pourtant j'essayais de l'impressionner. Les cours seraient tellement plus intéressants si l'on parlait de pays importants, comme la Polynésie française. Je ne vois toujours pas l'utilité de savoir quelle température il a fait en Alaska le 24 juin 1812, la journée où Napoléon Bonaparte aurait découvert l'Amérique.

L'éducation physique. On pourrait croire que c'est amusant, mais quand ce n'est pas un grand qui me rentre dedans, c'est le professeur qui trouve que je suis trop violent. Comme si un hockey en plastique pouvait faire mal à quelqu'un.

Je leur ai dit que je n'irais plus dans les douches des filles.

Les filles sont idiotes. Julie, ma voisine, voudrait toujours que je me maquille avec elle, que je lui peigne les cheveux et que je mette des robes, mais il n'en est pas question. Elle a déjà hâte d'être une adulte. Je ne la comprends pas. Moi, j'ai juste envie de rester comme je suis. Je veux continuer à jouer dehors et m'imaginer en grand explorateur pour découvrir des pays inexplorés. Je pense à Julie, elle n'aime pas jouer dehors, elle passe son temps à se plaindre des moustiques, du froid ou de la pluie. Elle est folle ou quoi? Ça doit

faire mille ans que je n'ai pas vu un maringouin. Quand j'ai froid, je m'habille et pour la pluie, ce n'est pas pire que de prendre une douche. Elle m'a dit la semaine passée :

— J'ai hâte de m'trouver un mari.

— Quoi? T'es folle, t'as juste 10 ans. Tu peux pas déjà t'marier.

— Je sais, mais j'commence à r'garder...

— T'es sérieuse là, tu veux trouver un homme, l'épouser pis rester à maison à faire son ménage, son lavage pis sa cuisine?

— Oui, pis la fin d'semaine il m'amènera danser ou manger au resto.

— T'as pas envie de voyager, d'voir le monde?

— Sam, on vit aux Îles. Tout le monde veut v'nir ici, pis toi tu veux partir, y a *nothing* à comprendre là-d'dans. Où c'tu veux aller, qu'est-ce tu veux faire?

J'avais envie de lui répondre que j'avais juste envie de partir de la maison pour me retrouver tout seul, mais elle n'aurait pas compris.

— J'ai envie de voyager. J'veux voir c'qu'y a ailleurs. T'imagines, il paraît qu'y a des pays où on fait la sieste tout l'après-midi pour se coucher plus tard le soir, des places où on peut s'baigner dans la mer toute l'année. J'aimerais ça coucher dans un vrai igloo, voir des baleines, pis escalader une vraie montagne. T'as pas envie de voir tout ça?

— Non, j'ai peur de prendre l'avion et j'ai pas envie de partir d'ici, loin de ma famille.

— Julie, tu s'rais même pas obligée d'y aller en avion, on peut prendre le bateau pour sortir des Îles.

Je ne la comprendrai jamais.

Quand je vais jouer chez elle, la maison est toujours rangée, parfaitement propre, une odeur d'encens flotte dans le salon et il y a toujours un plat qui mijote au four. Sur deux étages, la maison fraîchement repeinte ressemble à un magazine de décoration. Je dois faire attention de ne pas défaire le ménage, de ne pas briser quelque chose et de ne pas faire de bruit, car ses parents écoutent de la musique classique. Je pense qu'ils ne m'aiment pas beaucoup. La dernière fois, j'ai pissé dans la plante tropicale du salon.

Julie m'a déjà embrassé sur la joue et je l'ai vue toute nue quelques fois, mais moi, je ne veux pas me marier. De toute façon, ça ne pourrait pas marcher, elle dit qu'elle a le mal de mer et elle ne pourrait jamais me suivre. Je pense que je suis différent des jeunes de mon âge. Puis, les amis que j'ai, je ne m'entends pas toujours bien avec. Comme Simon, il passe son temps à jouer à des jeux vidéo et il est vraiment meilleur que moi. En plus de toujours gagner, il ne peut s'empêcher de se moquer de moi. Dans la cour d'école, je réussis des fois à m'amuser, mais je dois rester vigilant. Le gros Thériault me tabasse souvent pour avoir ma collation. Une fois, j'ai essayé de me défendre. Je me suis retrouvé sur le dos, les lunettes cassées, avec un sérieux mal au front. Tout le monde riait, même mes amis. Sauf peut-être Julie, je n'ai pas osé regarder.

Je leur ai dit que je ne mettrai plus de grenouille dans le four micro-ondes.

Mon père, c'est le meilleur avocat des Îles. La justice l'a engagé pour mettre tous les bandits en prison. Il travaille tout le temps, mais parfois, j'ai l'impression qu'il est comme moi et qu'il préfère être ailleurs que dans la maison lorsqu'il y a trop de monde. Ma mère me dit souvent qu'il est très intelligent et que c'est pour cette raison qu'il travaille autant. Moi, j'ai de très mauvaises notes à l'école, je pense bien que je vais redoubler cette année. Mon père ne sera pas fier de moi, il aimerait tant que je sois comme lui. Pourtant, j'essaie... Je suis rarement à la maison, même pour les heures de repas. Je mens à tout le monde. À la maison, peu importe ce que je fais de travers, je mets toujours la faute sur mes cousins ou mon petit frère. À l'école, j'ai toujours une bonne excuse pour ne pas avoir fait mes devoirs. J'essaie de jouer au golf tous les dimanches matins dans le bois derrière chez nous avec le vieil équipement à mon père. J'essaie de faire plaisir à ma maîtresse en cachette de

maman en lui apportant des biscuits au chocolat. Je fais de gros efforts pour ressembler à mon père, mais il a toujours une bonne longueur d'avance sur moi.

Je leur ai dit que je n'essayerai plus de mettre mon chat en orbite autour de la terre.

J'ai volé du bois à tous les voisins de la rue et je sais où papa range ses outils. Quand il y a des congés, je file dans la remise pour travailler sur mon projet. D'ici l'été prochain, si tout va bien, je pense avoir terminé. J'ai emprunté deux livres à la bibliothèque. Le premier porte sur la construction des petits bateaux, il y a une section sur les radeaux, et le deuxième est un livre avec des images de la Polynésie française. J'ai choisi ces Îles, je ne parle pas encore l'anglais. Le voyage risque d'être long, mais il en vaudra la peine, j'en suis sûr. Il paraît que la navigation, là-bas, est très difficile à cause des nombreux récifs. Il y a beaucoup de naufrages. Ça ne me fait pas peur, car je sais nager. Puis, comme je n'ai pas l'intention de revenir, ce n'est pas grave si mon radeau se brise en arrivant à destination. Les plages sont belles, les filles aussi. Il fait chaud toute l'année et il n'y a pas beaucoup de monde. Pourquoi je ne suis pas né là-bas? Je prends mon mal en patience, mais j'ai vraiment hâte de commencer ce voyage. Puis une fois rendu à destination, j'enverrai une carte postale à mon père pour qu'il puisse venir me rejoindre un jour. Lorsqu'il se sentira de trop dans sa propre maison.

Quake : Simon, défenseur gaucher

Aujourd'hui encore, je ne vais pas à l'école, je reste tranquille à la maison. Selon le diagnostic de l'infirmière Maman, je fais de la fièvre. Elle dit que je dois éviter les endroits trop fréquentés en me reposant seul et sans visite pendant quelques jours.

— Simon, c'est pour ton bien...

— Oui, j'sais. C'est pas d'ta faute...

Ça ne me fait pas toujours plaisir, mais je la comprends. Et puis elle sait de quoi elle parle, ça lui arrive à elle aussi de devoir rester à la maison comme moi. En réalité, je ne suis pas fiévreux, mais il est vrai que j'ai mal à la tête. Les journées sont longues et je m'ennuie. Parfois, ma mère me laisse inviter Francis à venir jouer avec moi. Tout comme moi, Francis n'est pas malade, mais son père oui, il a le cancer. Lorsqu'il fait des cauchemars, sa mère l'autorise à rester à la maison pour se reposer. Alors, je l'invite à venir me rejoindre. Je passe mon temps à jouer à des jeux vidéo, je n'ai rien d'autre à faire. J'ai vraiment beaucoup de jeux et je suis le meilleur. Je massacre tous mes amis sans exception et je ne me gêne pas pour le leur remettre sous le nez. Je viens d'en recevoir un nouveau. Il était sur la table quand je me suis levé ce matin. C'est sûrement un autre cadeau de mon père, *Quake*. J'en ai entendu parler à l'école. Les gars de sixième année disaient que c'était vraiment violent et que plusieurs parents ne veulent même pas en entendre parler. Je les comprends. Mais pour moi, ce n'est qu'un petit jeu banal où je peux relaxer en tuant beaucoup de monstres et de méchants. Je suis comme le *superman* de la chanson, *Papa est un superman* de Luc De Larochelière.

Tenez-vous bien

Quand il s'en vient

On peut plus bouger

C'est un superman

Il paraît que les jeux violents, ça rend les enfants agressifs. Pourtant, je joue souvent et je ne me suis jamais battu. Le gros Thériault, lui, ses parents sont trop pauvres pour lui acheter des jeux et pourtant il se bat tout le temps. Moi, j'aime mieux faire semblant. Comme quand l'on se promène en voiture, la grosse Toyota de mon père se transforme en hyper-blindé avec des peintures de camouflage sur la carrosserie. Je m'imagine dans un univers peuplé de monstres et de méchants. Je me donne la mission de tous les tuer, je ne veux pas sauver le monde, juste ma peau. Souvent, les ennemis sont dissimulés dans les voitures que l'on croise. Je dois les apercevoir en premier et les tirer avec mon fusil imaginaire. Parfois, je dois détruire les bornes-fontaines avant que nous soyons trop près d'elles, car ce sont des fusées avec des détecteurs de mouvements. Si j'en oublie une, elle s'envole haut dans le ciel et indique notre position à tous les ennemis et là, c'est la fin.

Je ne suis pas violent, mais lorsque je joue dehors avec les amis du voisinage, je dois avouer qu'il m'arrive parfois d'avoir envie de m'en prendre à un plus petit que moi. Sans aucune raison, j'aimerais lui casser ses lunettes, le tabasser, le jeter dans la boue et lui mettre la tête dans un ruisseau. Quand ça m'arrive, je ne m'aime pas. Alors, je rentre à la maison en courant et je m'enferme dans ma chambre. Lorsque je réussis à pleurer, ça me fait du bien, sinon je descends au sous-sol et je tue tous les méchants : du poison, un coup de pied, une balle de fusil, une grenade ou une charge de C-4. N'importe quoi, du moment que ça me défoule.

Mais y'a des soirs

Il en a assez

Et ces soirs-là

Il peut tout casser

Malgré ce que les gens peuvent penser, la vie pour un garçon comme moi, c'est dangereux. Un seul faux pas, une seule mauvaise réplique peut m'envoyer au tapis. Le

danger peut venir de tous les côtés. J'ai mal au bras et un peu à la tête, mais rien ne paraît encore. Mon père y est allé un peu moins fort que la dernière fois. J'aurais très bien pu aller à l'école aujourd'hui et attendre à demain pour avoir de la fièvre. Ma maîtresse ne pose pas trop de questions sur mes absences répétées, car je suis le meilleur de la classe. Pour ce qui est de mes bleus, elle sait que je joue au hockey et que je bloque beaucoup de rondelles en défensive. Puis, j'aime mieux qu'elle ne s'en mêle pas. J'aurais peur que les maux de tête deviennent plus fréquents ou contagieux. Ils sont tellement imprévisibles! Bang! Comme un coup de poing en plein visage. Sans préavis, sans consultation, sans médicaments. Il faut juste attendre que ça passe sans faire trop de bruit. Si par malheur, je me plains ou je pleure en même temps qu'il se défoule, ça l'irrite énormément, ce qui n'est pas bon pour moi. Ça doit être dur d'être un *superman*, je ne suis vraiment pas sûre de vouloir en devenir un.

À ce qu'on dit, un homme, ça ne pleure pas. Moi, je ne suis qu'un enfant et il m'arrive souvent de pleurer. Mon père, lui, même s'il ne le dit jamais à personne, ça lui arrive aussi.

Quand je l'ai vu pleurer, c'était quelques heures après la première fois que j'ai eu mal à la tête. Je ne voulais pas vraiment m'en mêler, je voulais seulement qu'il cesse de faire mal à maman. Il avait encore bu et ils s'engueulaient dans la cuisine au sujet de l'épicerie qui avait coûté trop cher.

— Ostie d'câllice Diane, t'as encore perdue la tête en faisant la *grocerie*, tu vas me ruiner ciboire avec toutes les niaiseries qu't'achètes tout le temps. J'va faire quoi pour payer le loyer *asteure*?

— Comme si c'était d'ma faute si t'avais jamais une maudite cenne. T'as juste à *slaquer* la bouteille pour une *coupel* de s'maines pis on devrait pouvoir y arriver. Pis en plus ça t'f'rait pas de tort, t'as d'l'air d'un cruchon de bagosse.

— T'es folle câlice... Commence par te trouver une job, pis après tu pourras me dire quoi faire avec mon argent. En attendant, crisse-moi patience, j'bois pas tant qu'ça.

— Ostie d'mange-marde. Tu l'sais qu'c'est pas facile de s'trouver d'la job aujourd'hui.

— J't'ai déjà dit cent fois de jamais m'appeler d'même, j'voulais pas en arriver là, mais tu vas en manger toute une.

— Non, non, pas d'avant le p'tit s'il te plaît. Non...

Je ne voulais pas vraiment crier : « Noooooooooooooooooon! » Je voulais seulement qu'il lâche maman. Je ne pensais jamais qu'il me ferait du mal à moi aussi. Plus tard, au milieu de la nuit, je me rappelle que j'étais encore un peu étourdi, un peu perdu. Je me demandais encore ce qui s'était réellement passé. J'avais mal à la tête et j'avais le cœur au bord des lèvres. Je me suis levé de mon lit pour aller à la toilette. Comme ma chambre est au bout de la maison, j'ai traversé le corridor d'un pas incertain pour atteindre la salle de bain qui se trouve entre la cuisine et le salon. J'ai entendu un bruit bizarre venant du salon. Alors, sur la pointe des pieds, en m'accrochant au mur, je suis allé voir. Il faisait noir, tout était calme, la tempête était passée. Mon père était assis sur le divan, il ne dormait pas et il n'écoutait pas la télévision, il pleurait. La tête appuyée dans le creux de ses mains, il sanglotait en silence. Incapable de bouger, je l'ai regardé, il était tapi dans le noir pour ne pas être remarqué. J'ignore si j'étais content de son malheur ou si je me sentais coupable. J'aurais voulu le prendre dans mes bras, lui dire que j'allais bien et lui dire que je l'aimais encore. J'avais aussi envie de le frapper à la figure pour lui dire combien il m'avait fait mal et que jamais plus je ne le laisserais nous faire souffrir ma mère et moi. Incapable de prendre une décision sur ce que je devais faire, je suis reparti à pas feutrés dans ma chambre.

Ce soir-là, je n'ai pas pleuré, ce soir-là, j'avais l'impression que c'était moi l'homme. Depuis, je ne cours plus à la recherche des bruits suspects, je cherche uniquement à ne plus faire de faux pas. J'ignore ce que je vais devenir, mais une chose est sûre, ce soir-là, je n'aurais voulu pour rien au monde être à sa place. J'espère de tout mon cœur ne jamais devenir un *superman*.

Partie 2

La tempête : *L'expédition*, Francis, gardien de but

J'avais mis des roches dans mes poches pour ralentir mon pas. Je marchais parfois en reculant, dans le but de tromper le temps, et il m'arrivait de parler lentement pour que la vie ralentisse, mais elle n'en faisait qu'à sa tête. L'été 1996 fut le plus bref de l'histoire. L'automne arriva et l'école recommença. J'étais devenu maître dans l'art de trouver des excuses pour manquer l'école. Ma mère ne s'opposait pas trop, elle me laissait à la maison avec mon père. Je pouvais passer des heures immobile, caché dans les recoins du salon à regarder mon père dormir sur le divan. Je ne pensais à rien, j'appréciais seulement le fait de pouvoir le regarder, de voir sa poitrine se soulever à chaque respiration et d'entendre le petit sifflement doux qu'il faisait en expirant. C'étaient des moments tellement paisibles, tellement doux et réconfortants qu'il m'arrivait à l'occasion de croire que le temps, pour un bref instant, nous avait oubliés. Parfois, lorsqu'il dormait, je m'inventais de nouvelles vies inspirées des histoires de famille de mes copains. J'ai beaucoup apprécié ces moments. Mon père avait trente-sept ans, mais on lui en aurait donné soixante. Il n'avait plus de cheveux et il était devenu tout maigre depuis qu'il vomissait tout le temps.

Il avait également perdu son teint naturellement bronzé, laissant place à une pâleur effrayante, une sorte de blancheur vampirique. Pourtant, il ne fuyait pas le soleil, il allait souvent s'asseoir sur le balcon enroulé dans son édredon pour regarder la Petite Baie. Mais c'était comme si le soleil faisait le détour en le voyant, comme si les nuages accouraient quand il sortait. Quelques fois, j'allais m'asseoir avec lui et l'on pouvait rester là sans dire un seul mot, juste à regarder la vie qui passait. Parfois, j'avais l'impression de vivre dans le brouillard. J'attendais sans trop d'impatience d'être témoin de ce qui viendrait après la brume. Un soleil bienfaiteur, ou un vent précurseur d'une grosse tempête?

Le mois d'octobre passa en trombe et novembre s'installa en rafale sur les Îles. Un soir où mon père n'allait pas très bien, Cédric et Marco sont venus faire un tour à la

maison. Sans me demander mon avis, ils m'ont traîné de force à l'extérieur, laissant mes parents seuls. Il faisait noir depuis la fin de l'après-midi, il ventait très fort et le froid était mordant. Une soirée parfaite pour rester à la maison emmitouflé dans son pyjama, assis près du feu pour écouter un bon film ou, à l'inverse, comme mes amis en avaient décidé ce soir-là, une soirée à s'habiller chaudement pour mieux aller braver la tempête. Ils avaient décidé de partir en expédition et moi, que je le veuille ou non, j'allais en faire partie. J'ignorais totalement où ils voulaient aller, mais l'idée de partir à l'aventure, avec mes compagnons, commençait à faire son chemin dans mon esprit. J'avais envie de relever le défi.

Nous avons enfourché nos vélos. J'ai regardé Cédric et Marco. Ils avaient tous deux un large sourire espiègle sur le visage. Nous avons poussé nos montures au grand galop en direction de la Pointe-Basse. Les possibilités d'excursion étaient presque illimitées par là-bas. J'ignorais ce que nous allions faire, mais j'étais heureux de suivre mes acolytes dans leur folie. Pédalant à toute allure, les yeux remplis de larmes froides, j'avais l'impression de voler, de braver cette maudite tempête. Une demi-heure de défoulement extrême à pédaler à en perdre haleine. J'avais même poussé l'intensité jusqu'à doubler mes compagnons et prendre une bonne longueur d'avance sur eux. Je les entendais seulement me dire de tourner à gauche ou à droite aux intersections que je croisais. Nous étions derrière la Butte Ronde lorsqu'ils m'ont hurlé d'arrêter. Nous étions tellement essoufflés que nous avions de la misère à parler. Mais à l'endroit où nous nous trouvions, il était inutile de faire de grands discours. Lorsqu'on levait la tête vers le sommet de la Butte Ronde, on pouvait apercevoir les sombres sapins recouvrir sa pente la plus abrupte. Cette scène digne d'un film d'horreur exprimait à elle seule tous les discours qu'un jeune de dix aurait pu vouloir prononcer.

Je l'avais déjà escaladée, une fois, en plein jour. Souvent, les jeunes de la polyvalente aimaient se vanter de l'avoir grimpée de nuit, mais j'étais loin d'imaginer que je réaliserais l'exploit à dix ans seulement. Avant de pouvoir commencer l'ascension de cette montagne, nous devions d'abord descendre dans une sorte de petit ravin pour traverser le ruisseau.

Plus nous descendions, plus la noirceur nous submergeait. La lune était entièrement cachée par la Butte Ronde et les quelques lampadaires du canton situés à des années-lumière de nous ne nous offraient aucun secours. À l'approche du ruisseau, nous nous sommes mis à greloter. L'humidité perçante combinée à l'adrénaline naissante nous aurait fait prendre nos jambes à notre cou nous n'avions pas été trois à nous convaincre mutuellement de ne pas rebrousser chemin. Petit à petit, nos yeux ont commencé à s'habituer à la pénombre, ce qui nous redonnait un peu de courage. Le ruisseau n'était pas très large, mais sûrement glacial. Il ne fallait surtout pas rater notre coup avant même d'avoir commencé.

Pour des cascadeurs dans notre genre, un élan suivi d'un saut de quelques pieds ne pose, en général, aucun problème. Notre inquiétude venait surtout de l'atterrissage. La rive opposée du ruisseau est en pente abrupte. Une fois atterri de l'autre côté du ruisseau, il fallait attraper une branche solide du sapin rabougri qui pousse, sinon c'était le bain glacé assuré. Pendant que mes amis hésitaient encore, j'ai décidé de foncer à toute allure. J'ai couru, j'ai sauté et j'ai atterri tout croche, mais suffisamment loin pour bien assurer ma prise. J'avais le cœur qui battait à tout rompre, mais j'étais soulagé, j'avais réussi. En réalisant ce que je venais de faire, j'ai éclaté de rire, d'un rire profond et contagieux, ce qui détendit l'atmosphère. Dès ce moment-là, j'aurais pu retraverser le ruisseau, retourner sur mon vélo et rebrousser chemin jusqu'à la maison, ma soirée était faite. J'avais réussi à m'amuser, j'avais bien ri et j'étais heureux. Mais mes deux compagnons m'ont rejoint, Cédric avec une botte toute trempée. Complètement excités par ce qui s'en venait, c'est au pas de course que nous avons escaladé la première partie de la butte.

La deuxième partie de notre escapade s'annonçait un peu plus ardue. La pente devenait encore plus abrupte, tellement qu'il a fallu se tenir sur une corde installée là plusieurs années auparavant. La pluie de la dernière semaine avait rendu le sol boueux et extrêmement glissant. Sans bottes d'escalade pour assurer une prise à nos pieds, sans gants de caoutchouc pour protéger nos mains et sans aucune lumière pour éclairer notre chemin, nous avons pénétré dans une forêt étrange où des arbres centenaires de petite taille poussent

dans une masse compacte, laissant un seul passage en colimaçon pour les aventuriers dans notre genre.

Nous n'avions pas le quart du chemin de fait que déjà nous étions devenus des blocs de boue en mouvement tellement nous tombions tout le temps. Les mains en sang, il fallait absolument tenir la corde bien serrée. Sinon, c'était l'effet domino assuré puis une glissade infernale à travers les nombreuses racines jusqu'au bas de la pente. Nous aurions très bien pu nous décourager, mais chacun de nous avait des raisons personnelles de vouloir se battre jusqu'au bout. Nous avons donc continué jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'arbres et plus de corde pour se tenir. Heureusement, la dernière partie de la pente est moins abrupte. De notre position, on apercevait enfin la lueur de la croix qui trône au sommet. Une petite halte s'imposait. Couchés dans l'herbe, nous respirions l'air salin que le vent nous apportait. Nous étions fatigués, mais heureux. Un dernier petit effort et nous aurions accompli ce que peu de gens ont fait.

En nous aidant mutuellement, la dernière droite était presque un jeu d'enfant comparée aux étapes précédentes. Rendus au sommet, il était difficile de demeurer debout tellement le vent était puissant. Malgré tout, nous restions immobiles et droits, bravant la tempête en contemplant les lumières de toutes les Îles. Nous étions fatigués, mais tellement fiers. J'avais la curieuse impression de renaître, la sensation que ma vie n'était pas encore finie. J'ai eu une pensée pour mon père et une larme salée est venue mourir dans un sourire sincère.

La tournée : Cédric, joueur de centre

Elle venait de fermer le contact de la voiture. Elle ne disait rien. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose. Moi, je regardais dehors. Je ne disais rien. J'attendais, tout comme elle, la venue de ce je ne sais quoi qui n'arrivait toujours pas. J'avais remarqué, depuis quelques jours, qu'elle cherchait à me faire plaisir. J'en avais compris qu'elle voulait me parler d'un sujet qui ne me ferait pas plaisir. J'ignorais ce qu'elle voulait me dire, mais j'avais décidé qu'elle ne l'aurait pas facile. J'avais un petit sourire en coin. Je me sentais terriblement farceur. Son nouveau copain, que je surnommais « face de macaroni », n'était pas là. Elle devait sûrement vouloir me parler de lui. J'étais prêt à toute éventualité, j'avais une réplique pour chaque perspective. Si, par chance, elle parvenait à me surprendre, je pourrais toujours m'en sortir en faisant le bouffon. La seule chose que je redoutais vraiment, c'était d'entendre le mot détonateur, « mariage ». Tout comme un bâton de dynamite, je suis destiné à exploser si on allume cette mèche. Mais elle ne disait rien. Et moi, je continuais à rigoler dans ma tête.

Nous sommes sortis de la voiture et nous avons mis nos raquettes en silence. C'était de plus en plus difficile de garder mon sérieux. Il fallait absolument trouver une astuce pour qu'elle fasse les premiers pas. J'ai pris mon sac à dos et je me suis lancé vers le bois en sifflant un air des *Boucaniers*. C'était ma meilleure carte. De tous les groupes de musique que mon père avait formés, c'est celui-là qu'elle détestait le plus. Le seul fait d'en entendre parler la mettait dans une colère noire. J'avais poussé le bouchon un peu trop loin, mais je devais absolument la faire réagir. J'ai sifflé la chanson au complet et à ma grande surprise rien ne s'est passé. Inquiet, j'ai regardé en arrière pour voir si elle était toujours en vie. Elle me suivait, l'air distrait, d'un pas nonchalant. Il devenait impératif que je passe à l'action. Je devais jouer mon meilleur bluff.

Sans prévenir, j'ai bifurqué sur la gauche et disparu dans un sous-bois à la suite d'un écureuil imaginaire. Puis, en silence, j'ai contourné ma mère en m'armant de plusieurs balles de neige. Il avait neigé pour la première fois la nuit précédente et la neige était

fondante et humide. Elle était parfaite pour une bonne bataille dans les règles de l'art, c'est-à-dire sans avertissement. Je suis sorti du bois derrière elle en lançant mes munitions à toute allure, sans même chercher à atteindre la cible. Le but de ce genre de guerre est davantage basé sur le plaisir que sur le résultat. L'ennemie, si elle a été surprise, ne s'est pas laissé abattre. La riposte est venue aussi rapidement que si j'étais tombé dans un guet-apens. La bataille se termina dans un bain de neige et de rires rafraîchissants. Quelques détours plus loin, nous faisons une pause sur le bord de la baie. L'eau n'y était pas encore gelée, mais bientôt nous allions pouvoir nous y donner rendez-vous pour jouer au hockey.

J'ai regardé le sol à moitié recouvert de neige et je me suis demandé si nos raquettes nous servaient vraiment à quelque chose lorsque ma mère m'a dit :

— Cédric, Noël arrive vite et j'sais pas encore quoi t'acheter. T'as pas d'idées sur c'que tu voudrais avoir c't'année?

La glace était enfin brisée. Je sais très bien que leurs histoires de divorce avaient coûté très cher d'un côté comme de l'autre, mais comme on ne m'avait jamais demandé mon opinion sur le sujet, je comptais bien en tirer le maximum. Chacun voudrait sûrement me faire le plus beau cadeau pour se faire pardonner les derniers mois. J'allais enfin pouvoir les faire payer. J'ai pris mon temps avant de répondre. Je voulais lui faire croire que je réfléchissais, mais ma réponse me brûlait déjà les lèvres.

— Hum, ben j'sais pas trop. Y a p't-être mes gants d'hockey qui sont tout percés. Quand j'ai été au magasin avec Éric la semaine dernière, j'ai vu les nouveaux « Koho » noirs en cuir. Ils sont vraiment beaux, imagine, Mario Lemieux joue avec les mêmes gants c't'année.

Sûrement les gants les plus chers sur le marché, mais également les plus beaux. Connaissant le prix de ce genre d'équipement, comme elle hésitait, j'en ai rajouté :

— Papa, lui, y m'a dit, en septembre, qu'il voulait m'acheter une nouvelle guitare. Il trouve que le son de la mienne est pas terrible.

Petit détail que mon père ignorait encore. Il faudrait que je lui en glisse rapidement un mot au cas où ma mère aurait la brillante idée de lui en parler.

— Écoute Cédric, ça doit sûrement coûter une beurrée c'tes gants-là, mais j'va voir c'que j'peux faire. Mais, fais-toi pas d'idée là, j'ai pas encore dit oui.

Ne t'inquiète pas, je vais faire comme si j'étais surpris quand je vais déballer mon cadeau à Noël. J'avais joué les bonnes cartes. Non seulement j'allais avoir mes gants de hockey, mais mon père irait peut-être même jusqu'à m'offrir un harmonica en prime. Pour l'empêcher de trop réfléchir à la question, je lui ai demandé :

— Toi, Maman, qu'est-ce tu veux comme cadeau?

— Tu sais bien qu'j'ai pas besoin de rien, Cédric.

— Maman, j't'ai pas d'mandé c'que t'as d'besoin. De toute façon, y faudrait que j'te demande d'l'argent pour te l'acheter. J'veux juste savoir si y a que'que chose qui t'ferait plaisir.

Elle a hésité longtemps se laissant séduire par l'idée de recevoir un cadeau. Puis ses yeux se sont illuminés. Elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit :

— Cédric, c'est vrai qu'tu pourrais me faire un beau cadeau c't'année. Pour Noël, j'aimerais bien que t'acceptes mon chum dans la famille. Ça me f'rait vraiment plaisir pis à lui aussi, y t'aime bien.

Je n'aurais jamais dû continuer cette discussion. On était encore loin du mariage, mais le coup m'avait tout de même envoyé au tapis. Elle me demandait d'avoir de l'affection pour lui. Je ne savais pas quoi répondre. Je devais trouver une façon de détourner la discussion.

— Maman, j'comprends vraiment pas c'que tu y trouves à c'te gars-là. Y sait pas jouer au hockey, y a toujours la face dans un livre, y écoute d'la musique classique, y aime pas la musique *western* pis j'réussis jamais à le faire rire. Y est ben trop sérieux pour toi.

— Quand ton père partait en tournée avec ses groupes de musique et qu’y passait ses veillées à chanter la pomme à ses putains, ben c’est Robert qui m’aidait à r’coller les morceaux pis qui m’aidait à passer au travers. C’est vrai qu’y est sérieux, mais y est gentil pis y me traite bien, lui.

C’est à ce moment-là que j’ai tout compris. Je venais enfin de trouver la faille. Je l’ai regardée dans les yeux avec mon air innocent et j’ai frappé le coup de circuit.

— Ça veut dire que tu trompais papa avec Robert, avant le divorce?

J’avais enfin trouvé l’arme qui me permettrait d’avoir la paix. J’allais pouvoir négocier pour que ma mère arrête de me parler en mal de mon père et qu’elle cesse de le prendre pour un trou de cul, tout ça parce qu’il avait quelques maîtresses. Elle ne m’a rien répondu, mais son visage était blanc comme la neige.

Comme elle ne répondait rien et que je n’avais pas envie qu’elle réfléchisse à ce que je venais de découvrir, je lui ai confessé un coup pendable que j’avais fait :

—Maman, j’dois t’avouer que’que chose. Vendredi passé, j’ai voulu jouer un tour aux élèves d’ma classe. Dans l’après-midi, j’ai d’mandé à ma maîtresse pour aller aux toilettes. J’m suis rendu dans la salle des professeurs, pis là, j’ai débranché le frigidaire à lait d’l’école. Lundi matin pour la collation, toutes les pintes de lait goûtaient le lait caillé. C’tait vraiment drôle, mais j’ai pas réussi à garder mon sérieux quand j’ai vu mes amis r’cracher le lait sur leur bureau. La maîtresse a tout de suite flairé l’affaire pis elle m’a envoyé voir l’directeur. J’suis chanceux, y avait pas assez de preuves pour me suspendre d’l’école. Y vont sûrement m’surveiller un peu plus pour les prochaines semaines. T’aurais dû voir la face de tout le monde, ça valait vraiment l’coup.

Maman a rapidement repris des couleurs et elle a entrepris de me savonner les oreilles. J’ai entendu ce matin-là des jurons que je ne connaissais pas encore et que je ne suis pas près de répéter. Non seulement elle m’a engueulé, mais les frustrations de la dernière année y sont passées aussi. Vers le milieu de sa tirade de savonnage, je pense

qu'elle s'adressait davantage à mon père qu'à moi, car j'ai cru remarquer dans ses hurlements qu'elle parlait de « putain » et de « fils de pute ». C'était le petit surnom affectueux qu'elle donnait à mon père depuis quelque temps et si c'était bien à moi qu'elle s'adressait, il fallait en conclure qu'elle se traitait elle-même de pute. Ça, je ne lui ai pas fait remarquer. J'ai laissé passer la crise. Ça lui arrive parfois. J'essayais aussi de me retenir de sourire. J'avais inventé cette histoire de toutes pièces et je riais de voir à quel point mon stratagème était efficace. Non seulement elle venait d'oublier ce que j'avais découvert, mais après cette crise elle retrouverait sa bonne humeur.

Après avoir vidé son sac, elle s'est assise sur une souche d'arbre et elle a essuyé ses larmes. Je me suis approché doucement. Elle a levé la tête. Elle m'a regardé. Elle a ouvert la bouche, mais aucun son ne sortait. Elle a repris son souffle et s'est finalement excusée. Je me sentais un peu coupable qu'elle me présente ses excuses pour cette histoire, mais je n'ai pas voulu en rajouter. Elle s'est levée. On s'est fait un gros câlin et on a repris notre marche.

Vers la fin de la promenade, on s'est arrêtés sur une table de pique-nique pour une collation comme je les aime : des sandwiches à la « petite viande » et du chocolat chaud. Le soleil était haut dans le ciel et je commençais à transpirer dans mon habit d'hiver. La neige fondait à vue d'œil et nos raquettes gênaient nos mouvements plus qu'elles nous aidaient. L'atmosphère s'était adoucie et nous nous étions réconciliés. Elle m'a dit :

— Ton père va r'venir de sa tournée québécoise vers la mi-décembre. Il va passer Noël aux Îles. Il va sûrement vouloir te voir, mais j'aimerais ça qu'tu passes le réveillon avec moi dans la famille à Robert.

— Maman, j'ai aucune envie d'aller passer Noël dans sa famille. Je l'aime pas, lui, fait qu' imagine un peu l'reste de sa famille. Ça doit pas être beau, imagine un peu l'party de Noël où personne joue de la musique pis que tout l'monde s'assis avec un café la tête dans un livre.

— Arrête, t'exagères là. C'est pas parce que Robert joue pas d'musique qu'il sait pas s'amuser. Pis tu connais même pas sa famille, alors t'as aucune idée de comment ça va s'passer. J'suis sûre qu'tu vas aimer ça. Pis en plus, Robert a une nièce de ton âge qui vient de Gros-Cap. Elle est vraiment belle, me dit-elle avec un clin d'œil.

— Si elle est si belle que ça, j'aurai tout l'temps qu'y faut pour la connaître quand j's'rai à la polyvalente. Y va falloir qu'tu trouves autre chose pour m'faire changer d'avis.

— Bien, tu pourrais aller passer l'Jour de l'an avec ton père c't'année. J'suis sûre qu'y va encore faire un party d'musique avec ses chums. Tu pourrais même jouer avec eux autres.

— Papa joue dans un bar pour l'party du Jour de l'an, mais si tu m'laiesses y aller avec lui, j'pourrais vous accompagner à Noël.

— Oublie ça tout de suite, y est pas question qu't'accompagnes ton père dans un bar avant que t'aies 18 ans.

Elle n'avait plus aucun argument valable et elle allait devoir se résigner. J'allais passer Noël comme je l'entendais et personne ne viendrait contrarier mes plans. Ensuite, je négocierais pour que mon père m'amène à Moncton pour ma fête en février. Je ne voulais pas manquer son spectacle avec le retour sur scène du groupe *1755*. Ensuite, je me promettais de les laisser tranquilles. Après tout, il n'est pas si pire que ça son Robert. Puis, j'aurais eu ma part moi aussi. Tout compte fait, ce n'était pas trop demander, la fille du docteur Arseneau avait fait un voyage à Walt Disney lorsque ses parents ont divorcé...

Suspect de convenance : Marco, défenseur droitier

J'espère que mon père ne saura jamais ce que j'ai fait hier soir, car il va m'en vouloir longtemps, très longtemps. J'ai joué dans son dos, je l'ai trahi, mais j'avais une bonne raison. Je l'ai fait pour Sébastien, et pour moi aussi.

J'ignore où mon histoire a vraiment commencé. Je pense que je n'ai jamais vraiment connu autre chose, comme si j'étais venu au monde dans une voiture entre deux provinces, entre deux villes, entre deux missions. Mon père est un agent spécial de la Gendarmerie royale du Canada au département contre l'importation de drogue au pays. Il est ce qu'on appelle un « infiltrateur ». Dans son travail, il doit s'introduire incognito dans un milieu donné, repérer les réseaux d'importation de drogues, se joindre à eux, cibler les têtes dirigeantes et en ressortir indemne afin d'effectuer son rapport à ses supérieurs, avant d'être transféré dans une autre ville pour une autre mission. Tout ceci est classé « top secret », mais on ne peut en cacher autant à un gamin de mon genre. J'ai de la graine d'agent spécial dans le sang et ça ne m'a pas pris de temps à comprendre la vie secrète de mon père.

En fait, je l'ai appris une nuit où j'étais particulièrement agité et que je n'arrivais pas à fermer l'œil. Je devais avoir cinq ou six ans. J'étais couché dans mon lit et j'écoutais ce qui se passait au rez-de-chaussée. Mon père et ma mère écoutaient un film d'espionnage et mes parents discutaient en même temps. J'avais de la misère à démêler le fil de leur conversation qui était sans cesse entrecoupée par les dialogues à la télé. Aujourd'hui, je ne me souviens plus très bien de quoi ils parlaient, les souvenirs que je garde de cette soirée sont trop flous. Mais je me souviens qu'à mon réveil, je savais qui était vraiment mon père. J'avais enfin compris les raisons pour lesquelles on déménageait aussi souvent. J'avais deviné tout ce que mes parents ne pouvaient me dire : je suis le fils, successeur, d'un agent spécial de la Gendarmerie royale du Canada. Wow!

Dès ce matin-là, j'ai cherché à en apprendre davantage sur ce que mes parents ont toujours cherchés à me cacher. J'ai donc demandé à ma mère :

— Maman, si papa est un agent secret et qu’sans faire exprès j’étais au courant, est-ce que ça pourrait mettre ma vie en danger?

Maman m’a regardé sans répondre. Je crois qu’elle réfléchissait.

— Ben! Tu sais maman, comme dans les films où les méchants se vengent sur la famille des policiers ou des agents secrets qui déjouent leurs plans?

— Mais d’où tu sors ça?

— Ben! Ça s’passe souvent comme ça dans les films que papa écoute.

— Moi j’pense que t’as un peu trop d’imagination et j’aimerais bien que t’arrêtes d’écouter ce genre de film, compris?

— Mais, Maman!

— Y a pas de « mais Maman », j’veais en parler avec ton père et on en rediscutera plus tard.

— Bon, d’accord.

Je venais surtout de comprendre qu’elle ne voulait plus entendre parler de ce sujet. Depuis cette conversation-là, je collectionne tous les livres qui pourraient m’aider à comprendre le métier de mon père. J’ai déjà une bibliographie d’un ancien agent secret, un livre sur la Gendarmerie royale, deux ou trois atlas et quelques romans d’espionnage dont ma mère ne voulait plus. J’écoute les bulletins de nouvelles à la télé et je prends en note tous les renseignements possibles sur la drogue, la police et les réseaux criminels. Un jour je serai appelé à prendre la relève, je serai prêt.

Comme couverture, mon père est vendeur d’assurances pour la compagnie *Assurances Combined*. Le siège social canadien est basé à Markham en Ontario et la compagnie s’étend sur tout le territoire du pays depuis 1957. J’ai mené ma petite enquête. Il s’agit en fait de la couverture parfaite pour un agent spécial de la GRC, une petite

formation de trois semaines et voilà. Vendeur pourri, je crois qu'il se débrouille plutôt bien dans les services secrets.

La dernière ville où nous avons séjourné était Yarmouth. Une belle ville côtière, d'un peu plus de 7000 habitants, située dans le sud de la Nouvelle-Écosse, tout près du Maine aux États-Unis. C'est un endroit idéal pour l'importation de la drogue puisqu'un traversier relie Yarmouth à Bar Harbor et Portland, deux villes américaines dans l'État du Maine. Ç'a été une opération délicate pour mon père et qui a permis, je crois, l'arrestation de trois femmes à l'aéroport de Mirabel et la saisie de 11 kg de cocaïne d'une valeur de 2,2 millions de dollars. Dans la presse, ils ont donné le mérite à un chien détecteur nommé Buck. Le lendemain, mes parents se sont chicanés. Je pense que ma mère était furieuse que mon père ne reçoive aucune mention pour cette arrestation. Mais mon père devait garder l'anonymat. Quelques mois plus tard, on déménageait encore.

Je m'appelle Marco. Je pense que j'ai été baptisé ainsi en l'honneur de Marco Polo et de ses nombreux voyages. Dans mon journal intime, ou devrais-je plutôt dire dans mon journal de voyage, je note tout. Si jamais un jour il nous arrive malheur, tout y sera expliqué dans les moindres détails. Après avoir séjourné à Montréal, Kingston, Victoria, Edmundston, Yarmouth et maintenant aux Îles de la Madeleine, j'espère que les trafiquants seront bientôt à court de solutions pour introduire leur drogue au pays. Quoique je n'ai pas encore vu le Grand Nord canadien.

Il y a déjà six mois que nous sommes arrivés aux Îles de la Madeleine, à Havre-aux-Maisons plus précisément. J'aime bien cet endroit. Au début, ce n'était pas facile. Nous avons débarqué du traversier à la fin du mois d'août et l'école était sur le point de commencer; les chances de me faire des amis avant la rentrée étaient minces. Cependant, je n'ai pas eu trop de mal à me faire accepter. La première journée d'école s'est terminée à midi. Après, les gars de ma classe m'ont invité à aller me baigner avec eux au quai de la Pointe Basse. C'est un joli petit quai caché de la route par une grande falaise et protégé des tempêtes par de drôles de structures en béton empilées les unes sur les autres. Dans le port, il y avait des bateaux un peu partout, des blancs, des bleus, des verts et même un rouge. Ils

avaient des noms particuliers, comme le Cormoran, la Méduse, l'Isabelle ou le Dauphin bleu. Cet après-midi-là, les pêcheurs flânaient un peu partout en se racontant des histoires de pêche incompréhensibles pour moi, car je ne comprenais pas ce que les gens me disaient, ils ont tous un terrible accent, même mes parents ont cru que les Madelinots parlaient une autre langue.

Une fois arrivés sur place, les gars de l'école m'ont lancé un défi.

— Hey! L'nouveau, vient ici, on a affaire à toi.

J'ignorais qui s'était adressé à moi de la sorte, mais si je ne voulais pas me faire appeler « l'nouveau » toute l'année, je devais régler la question tout de suite.

— J'arrive, mais mon nom c'est pas « le nouveau », j'm'appelle Marco, d'accord?

— Vu qu't'es nouveau ici, on va t'lancer un petit défi, pis si tu l'réussis ben tu pourras choisir le nom qu'tu veux, sinon j'pense que tout le monde ici trouve que « l'nouveau » est un nom qui t'va bien. Qu'est-ce vous en pensez, les gars?

— Oui, « l'nouveau », ça y va pas mal ben, en cœur, le reste des gars. Celui qui m'avait lancé le défi avait pour surnom le gros Thériault et laissez-moi vous dire que le surnom lui allait très bien.

— D'accord, c'est quoi les règles de vot'défi? J'vais l'réaliser les mains dans le dos.

J'avais répondu avec une hâte et une bravoure que je ne me connaissais pas. J'avais envie de prendre ma place et de me faire appeler par mon prénom.

— T'es pas mal *fantasse* pour un gars d'la ville. Tu vois le bout du quai là-bas? Va falloir t'rendre jusqu'au bout, sans marcher su'le quai pis sans t'mouiller. T'as juste le doit d'sauter d'un *boat* à l'autre pis d'marcher sur les cordages qui les tient amarrés ensemble.

Pour être franc, je m'attendais à quelque chose de plus facile. Il aurait fallu que je m'appelle *Spiderman* pour réussir une épreuve comme celle-là. Mais il était trop tard pour

reculer. Le premier câble était bien tendu et j'ai réussi à le franchir en me suspendant par les bras, mais le deuxième était trop mou, mes pieds auraient touché à l'eau si je m'y étais accroché. J'ai essayé de faire le funambule. Mauvaise idée. Après trois pas, j'ai plongé la tête première dans l'eau et il me restait encore une dizaine de câbles à franchir. En remontant à la surface, je m'attendais à ce que tout le monde se moque de moi, mais ils m'ont applaudi. Comme s'ils étaient contents juste parce que j'avais accepté de jouer le jeu. J'ai réessayé l'exercice quelques fois par la suite, mais je n'ai jamais réussi à franchir la flotte au complet. Sébastien m'a dit plus tard que seuls quelques gars de la polyvalente avaient réussi à traverser le quai au grand complet et au prix de plusieurs ampoules au creux des mains et sous les pieds.

Le temps a passé et il n'y a plus de bateau dans le quai. L'hiver arrive vite aux Îles et quand il s'installe, ses vents froids et secs ne nous lâchent plus. Ils nous apportent des tempêtes que je n'avais jamais imaginées, même dans mes rêves les plus fous. J'aime ça être ici. J'ai quelques bons amis et je commence à vraiment me plaire à cet endroit. Je fais partie d'une équipe de hockey et nous avons vraiment une belle chimie. Pour la première fois, je me suis fait une copine. Ça n'a duré qu'une semaine, mais c'était le fun.

Je ne peux pas dire que ça va aussi bien pour mon père. Il ne vend pratiquement aucune assurance et les gens ne lui ouvrent pas toujours leur porte. Ils le prennent souvent pour un témoin de Jéhovah. C'est donc dire que ses recherches ne vont pas très bien non plus.

Pour moi, c'est différent. Par un drôle de hasard, je suis tombé sur une filière du réseau de drogues aux Îles. Sébastien et moi jouions dehors dans la neige, juste avant Noël, lorsque la tempête s'est levée. Un instant, il faisait beau et l'instant d'après on ne voyait presque plus rien, seulement un immense brouillard de neige blanche soufflé par un vent mordant d'au moins cent kilomètres-heure. Il faisait froid tout d'un coup. Nous n'étions pas préparés à un tel changement de température. Nous sommes allés nous mettre au chaud le temps que la tempête passe dans le garage du père de Sébastien, où fumait la cheminée. Paul, le père de Sébastien, et trois de ses amis prenaient une bière devant le poêle à bois. La

discussion tournait autour d'un certain déchargement prévu deux jours plus tard. Trop content de me retrouver au chaud, je n'ai pas tout de suite remarqué que tous les yeux s'étaient tournés vers moi. Étourdi par la chaleur, je ne me suis pas non plus rendu compte que la conversation s'était tue. Je n'ai repris mes esprits qu'au moment où Paul a ordonné à Sébastien, d'une voix qui n'admettait aucune contestation, d'aller jouer ailleurs. C'est à ce moment que j'ai vu sur la table deux sacs compacts blancs. Mon esprit d'agent de la GRC a vite compris qu'il me faudrait, dans un avenir rapproché, prendre des décisions difficiles.

La tempête faisait toujours rage à l'extérieur et j'avais la curieuse impression qu'elle s'était infiltrée jusque dans ma tête. Je n'arrivais plus à me concentrer. C'était comme si le vent venait balayer toutes mes pensées pour n'en laisser qu'une seule, glaciale et cruelle : qui devrais-je trahir? J'étais incapable de regarder Sébastien en pleine face. J'ai donc prétexté un malaise pour retourner à la maison. Je voulais savoir si mon père était au courant de ce que Paul, le père de mon ami, faisait de ses temps libres.

Mon père était absent. J'en ai profité pour aller jouer, ou devrais-je plutôt dire, fouiller, dans son bureau. Il s'agit en fait d'une pièce presque aussi grande que la salle de bain, avec une petite fenêtre qui donne sur le garage. À part le gros bureau en bois verni de mon père, la bibliothèque métallique attachée au mur et le petit classeur noir rangé sous le bureau juste à côté de la poubelle, il n'y avait rien d'autre dans la pièce ce jour-là. J'ai fait le tour de la pièce en dix minutes et je n'ai rien trouvé de compromettant. Je sais que mon père met ses dossiers les plus importants dans sa mallette de cuir noir qu'il traîne partout avec lui. Le problème est qu'elle est verrouillée en permanence par une combinaison à cinq chiffres que je n'ai pas encore réussi à découvrir.

J'étais déchiré et je devais prendre une décision sans tarder. J'ai toujours beaucoup aimé mon père, mais je ne voulais plus déménager. Ma tête bourdonnait. Si je l'aidais à accomplir son travail, il faudrait encore déménager et le père de Sébastien irait probablement en prison. C'est la première fois que je me faisais un véritable ami, je ne voulais pas faire ça à Sébastien, surtout que son père est un homme très gentil. Cependant, si je ne faisais rien, mon père finirait bien par accomplir son travail, ce qui reviendrait au

même : nous devrions déménager, et le père de Sébastien irait en prison. Et si je décidais de sauver Paul des griffes de mon père en le prévenant, je risquais de mettre notre vie en danger. Nous serions alors transférés pour notre sécurité, ce qui me ferait également perdre l'amitié de Sébastien. Une chose était sûre, j'allais perdre quelque chose. Il me restait à choisir.

Pour une fois que nous étions bien, il fallait que la réalité nous rattrape. J'aimerais bien savoir pour quelle raison nous ne pouvons pas vivre une vie normale une fois pour toutes. Je pourrais avoir un vrai copain, à qui je n'aurais plus à mentir et avec qui je pourrais faire des mauvais coups encore longtemps. Ma mère pourrait se faire des amies et les inviter à souper. On pourrait faire de gros réveillons de Noël comme on voit à la télé et inviter de la famille et des amis à la maison. On pourrait s'acheter une maison et la peindre comme on veut ou encore planter des arbres pour les voir grandir. On pourrait parler de n'importe quoi autour de la table, de ce qu'on ferait l'été suivant, du travail de mon père ou encore des autres enfants que ma mère aimerait avoir.

Pour me laisser du temps et pour m'assurer que mon père n'avait pas flairé le coup, je lui ai organisé une soirée en ma compagnie le surlendemain pour le garder à l'œil. Nous avons commencé la soirée à l'aréna, il y avait de bonnes parties de hockey. Puis, revenus à la maison, nous avons écouté un vieux film à la télé. Il s'est endormi après seulement dix minutes. Mission accomplie... pour le moment. Même si j'avais réussi à l'occuper pendant ce fameux déchargement, il pouvait encore découvrir le réseau de revente. Je devais rester vigilant.

Puis, une semaine avant Noël, ce que je redoutais est arrivé. Mon père, tel un bon chien policier, avait flairé quelque chose. Il m'a invité au restaurant pour qu'on discute tous les deux. Discuter, je déteste ce mot, car dans la bouche d'un agent secret cela implique toujours quelque chose d'autre : un interrogatoire. Je ne m'étais pas trompé, il s'agissait bien de cela. Au milieu du repas, mon père m'a demandé :

— Dis Marco, ça fait un bout qu'on est installés, comment tu trouves ça à ton école?

— J'aime bien, les gars sont l'fun et ils m'ont accepté sans faire trop d'histoires.

— C'est bien. Je sais que ça doit pas être facile pour toi de toujours déménager comme ça, mais c'est pas de ma faute, c'est à cause de ma job. Tu le sais?

— Oui, t'en fais pas, il paraît que j'suis un « grand garçon maintenant ».

J'avais répondu avec un petit sourire forcé tout en mettant l'accent sur la dernière partie. Il me la répétait tout le temps quand il avait quelque chose à m'annoncer du genre, « on déménage à l'autre bout du pays dans une semaine et je ne veux pas d'histoire ».

— Ta mère m'a dit que tu t'étais fait pas mal d'amis.

— Oui, quelques-uns.

Mon père est peut-être un excellent agent secret, mais pour cacher son jeu avec moi, il ne vaut pas un clou. Je savais exactement où il s'en allait. Bientôt, il allait me parler de Sébastien.

— C'est super ça. Et dans la cour d'école est-ce qu'on t'embête? Est-ce qu'il y a des jeunes qui... j'sais pas, qui t'offre des cigarettes ou autre chose?

— Ben, j'en ai vu quelques-uns qui fument en cachette, mais j'me tiens pas avec eux.

— C'est bien mon garçon. Puis Sébastien, il est correct avec toi?

— Sébastien, c'est mon meilleur ami, on s'entend à merveille.

Je m'étais un peu emporté sur le « à merveille », ce qui faisait contraste avec le reste de la conversation, mais je voulais qu'il comprenne que je ne laisserais pas tomber mon ami.

— Marco, tu sais que j'pourrais être appelé à déménager dans un an, ou peut-être même d'une semaine à l'autre. Tu devrais faire attention de pas trop t'attacher à tes amis, tu vas encore te faire mal, tu sais. C'est la même chose à chaque fois.

— Papa, tu veux quand même pas que je passe mon temps à dire à tout le monde, « tiens-toi loin de moi, t'attache pas, je vais partir un jour »?

J'étais fâché et je n'avais plus faim. J'ai repoussé mon assiette un peu trop fort et j'ai renversé mon verre de lait sur la table. Je n'avais plus envie de jaser.

— Marco, regarde ce que t'as fait. Ça pas de bon sens, t'agis comme un bébé, là. Tu sais bien que j'veux juste t'éviter d'avoir mal pour rien.

— Si tu veux que j'arrête d'avoir mal, il faudrait qu'on arrête de déménager une fois pour toutes.

J'ai épongé, en silence, mon dégât avec les serviettes de table et mon père n'a rien rajouté à la discussion. Je n'ai pas l'habitude de parler comme ça à mon père et j'étais fâché de la tournure de la conversation, mais je n'avais plus envie de déménager et je voulais qu'il le sache. Lui aussi semblait troublé, j'espère qu'il était en train de réaliser les sacrifices que son métier demandait à sa famille.

Après cette discussion, j'ai beaucoup réfléchi et plus le temps passait, plus je réalisais que ma décision était prise. Le problème, c'est qu'il me manquait un peu de courage. J'en étais venu à la conclusion que peu importe ce que je ferais dans ce dossier, la conclusion pour notre famille serait la même : nous serions forcés de déménager une fois de plus. C'est donc avec cette réflexion en tête que j'ai élaboré un plan pour sauver le père de Sébastien. Le lundi matin suivant, j'ai prétendu avoir la nausée pour que ma mère me garde à la maison. En fin d'avant-midi, alors qu'elle faisait le lavage, je suis sorti de ma chambre en douce pour me glisser dans le bureau de mon père. À part des contrats d'assurance incompréhensibles, je ne trouvai rien d'important. Sauf qu'avant de ressortir de la pièce, j'ai remarqué que mon père avait laissé un pantalon sur le dossier de la chaise avec quelques bouts de papier qui semblaient vouloir sortir de la poche, comme si le destin me faisait un signe. L'écriture de mon père, en rouge, couchée sur l'endos d'une facture, me révélait une adresse, une date et une heure : 17 heures, le lendemain soir chez Sébastien.

Après le souper, j'ai convaincu ma mère que j'allais mieux et elle m'a laissé aller jouer dehors. J'ai tout de suite pris la direction de chez Sébastien, je devais absolument parler à son père. Il travaillait dans son garage à réparer la vieille souffleuse de son voisin. La porte du côté était ouverte et une belle chaleur de feu de bois gardait une température confortable même en hiver. Avant de signaler ma présence, j'ai jeté un regard rapide pour m'assurer que le lieu était libre de marchandise suspecte et compromettante. Avant que je réfléchisse à mon plan, le père de Sébastien m'a aperçu et m'a invité à venir me réchauffer près du feu. Alors que j'enlevais mes mitaines pour profiter de la chaleur, il m'a posé une seule question :

— Marco, es-tu au courant des affaires d'ton père?

À ce moment-là, mon cœur aurait voulu changer de corps et moi j'aurais voulu être la bûche qui brûlait au fond du feu. Je crois que j'avais aussi chaud qu'elle. Se doutait-il de quelque chose? Je l'ai regardé du coin de l'œil en haussant les épaules. J'ai dû faire une drôle de face, car en me regardant, il s'est mis à rire.

— S'cuse, c'tait pas très clair comme question. C'est juste que ton père m'a appelé hier soir, il voulait m'rencontrer pour parler d'assurances. Tu sais-tu c'est quel genre d'assurances?

J'imagine que la stratégie de mon père consistait à rencontrer les gens dans le but de les mettre en confiance, puis avec les renseignements que ses clients lui fournissaient (numéro d'assurance sociale, permis de conduire, compte bancaire), il était facile pour lui de mener son enquête. Sans le savoir, il me facilitait les choses.

— Oui, c'est comme une assurance accident, mais ça vaut pas cher.

— Qu'est-ce tu veux dire par-là?

J'ai pris une grande respiration, comme si j'allais lui révéler un grand secret et sans même le regarder je lui ai dit :

— Mon père va m'tordre le cou s'il apprend ça, mais j'suis sûr que tu lui diras rien, hein?

— T'en fait pas Marco, tu peux t'fier su moi.

— Mon père gagne sa vie en vendant des assurances contre les accidents, pis même si ça lui coûte rien pour s'assurer avec sa compagnie, il a préféré payer pour s'assurer ailleurs. Si j'étais toi, j'ferais comme lui et j'irais m'assurer avec une autre compagnie.

C'est à ce moment-là que je l'ai regardé. J'ai vu dans l'expression de son visage qu'il ne ferait pas confiance au vendeur d'assurances que mon père prétendait être. Mieux encore, je savais qu'il mettrait en garde ses amis et que bientôt plus aucune famille des Îles ne lui achèterait quoi que ce soit. Comment pourrait-il alors résoudre son enquête s'il ne pouvait pénétrer dans aucun réseau social? J'avais bien manœuvré, mais nous allions bientôt devoir être transférés de nouveau. Puis, Paul m'a regardé. Il ne comprenait sûrement pas pourquoi je lui avais dit cela et il ne le comprendrait probablement jamais, mais je venais de le sauver et c'est tout ce qui comptait à mes yeux pour le moment.

— T'en fais pas p'tit, j'dirai rien à ton père, mais tu devrais y dire de changer d'job, y va avoir d'la misère à gagner sa vie si tu y sabotes tout le temps son travail comme ça.

J'ignore dans combien de temps on va partir d'ici, mais j'espère que mon père va finir par se tanner de cette job « d'infiltrateur ». Car moi, je ne veux plus avoir à choisir entre trahir un ami, ou mon père.

Partie 3

La tempête : *Les funérailles*, Francis, gardien de but

Propre, habillé, coiffé et pomponné par ma mère, j'étais prêt. Comme toujours, elle était aux petits soins avec moi, c'était agréable. Elle aussi était prête, toujours aussi belle, avec ses cheveux frisés et fous au naturel. Elle avait enfilé pour l'occasion sa longue robe noire et avait saupoudré ses joues de rose, ce qui atténuait la rougeur de ses yeux. La famille nous attendait au salon, mais nous n'étions pas pressés. En fait, je pense que nous aurions préféré ne jamais y aller, se sauver ensemble pour aller rigoler dehors, là où la vie se laisse bercer par le vent. J'avais déjà le cœur suffisamment serré pour ne pas avoir à supporter les pleurs de dizaines de gens que je connaissais à peine. Cependant, comme ma mère me l'avait expliqué, la convenance l'exigeait. Je n'avais aucune envie de le voir couché dans cette boîte. Je ne voulais pas que le dernier souvenir de mon père soit celui de ce corps froid et déformé par la maladie. Je ne voulais pas garder en mémoire l'image de ce que la tempête avait détruit. J'aurais seulement voulu me rappeler les derniers moments de l'accalmie, où tout semblait aller pour le mieux, il y a quelques jours à peine.

J'étais debout dans l'entrée du salon funéraire et je ne bougeais plus. Ma mère s'était enfoncée dans la foule en direction du cercueil. Je la voyais, à chaque pas, se faire arrêter pour recevoir les condoléances d'usage et je me disais que je n'avais aucune envie de faire comme elle. C'est à ce moment que j'ai vu Marco sortir de la masse. En fait, c'était impossible de le manquer, avec son jeans délavé et son chandail rouge à l'effigie du Canadien de Montréal. Il contrastait terriblement avec tous les costumes mortuaires noirs que les gens portaient pour l'occasion. Un large sourire éclaira son visage et il refusa de serrer la main maladroitement que je lui tendais. Il me prit dans ses bras et me dit :

— Francis, Francis, Francis, y était temps que t'arrives, j'savais plus où me mettre. Je connais personne ici moi.

— J'avais pas vraiment envie de v'nir.

— Quoi, tu m'aurais laissé tout seul ici avec toutes ces bonnes femmes?

— Marco, j'savais même pas que tu s'rais là.

— T'es fou, tu pensais quand même pas que j'allais te laisser te morfondre tout seul ici toute la journée.

— Pour être franc, j'm'attends pas à grand-chose aujourd'hui. J'ai juste hâte que c'te maudite journée soit finie.

— Arrête tes niaiseries, c'est important qu'tu sois ici, ta mère va avoir besoin de toi tantôt et, d'ici là, je m'occupe de toi. J'ai une surprise pour toi. Viens, suis-moi.

Son enthousiasme me faisait du bien, mais je n'étais pas convaincu qu'il réussirait à égayer ma journée. Il m'amena dans un recoin de la salle que je n'avais pas encore vu. Il y avait un petit corridor avec trois portes, deux pour les salles de bain et la troisième pour descendre au sous-sol. Il ouvrit cette dernière et me fit signe de le suivre dans l'escalier.

En descendant les marches, je compris rapidement d'où venait l'enthousiasme de Marco. J'ignore comment il s'y était pris, mais il avait réuni toute mon équipe de hockey dans ce petit sous-sol. Tous mes amis étaient là, cachés dans le sous-sol du salon funéraire, à attendre en silence que j'arrive pour me faire une surprise. C'était vraiment gentil de leur part, moi qui les avais tous un peu négligés durant la dernière année. Je n'avais jamais envie de rien, je n'appelais plus personne et pour finir, je n'étais plus l'ombre du gardien de but que j'aimais tant être. J'avais laissé tomber mon équipe de hockey et pourtant, ce jour-là, ils se sont tous déplacés pour venir me soutenir. Ils étaient tous debout à me regarder descendre les marches en attendant que je finisse par dire quelque chose. Il y avait dans cette petite salle une drôle d'atmosphère, comme un mélange de fébrilité et d'inconfort. Nous étions tous en attente de quelque chose, mais quoi? Finalement, c'est Cédric qui a brisé la glace :

— Francis est arrivé, on peut ti manger là?

Nous avons tous éclaté de rire et l'atmosphère s'est subitement détendue. Il y avait sur une grande table une panoplie de sandwiches, de crudités, de viandes froides, de fromages, de chips et de desserts, la totale pour passer un bel après-midi. Mais avant de passer à cette table, ils sont tous venus me voir pour me donner l'accolade et s'assurer que j'allais bien. Ils me demandaient des nouvelles, mais sans jamais parler de mon père. Exactement ce dont j'avais besoin.

Alors qu'ils s'étaient tous attroupés autour de la table à s'empiffrer de la nourriture qui devait nourrir les invités du rez-de-chaussée vers la fin de l'après-midi, Martin est venu me voir et sa première phrase m'a complètement déstabilisé.

— Pis, tes commentaires?

— Mes commentaires?

— Oui, j'veux savoir c'que tu penses d'la dernière *game*.

Le hockey bien sûr. Je discutais avec Martin, le plus grand amateur de hockey de l'école.

— J'l'ai pas écoutée, j'l'ai complètement oubliée.

— J'm'en doutais, c'est pour ça que j'l'ai enregistrée. Si tu veux, on pourrait l'écouter, samedi après-midi, juste avant la soirée du hockey?

Il n'y avait que Martin pour penser à ce genre de chose là, mais à bien y penser, je trouvais l'idée intéressante. De tous mes amis présents dans ce petit sous-sol, c'est avec Martin que j'avais le plus envie de passer du temps.

— Oui, ça s'rait une très bonne idée.

Il m'a fait un grand sourire. Je crois qu'il était fier de lui. J'ai souri à mon tour, puis nous avons rejoint le reste des copains avant qu'il ne reste plus de nourriture. Tout compte

fait, l'après-midi larmoyant et étouffant que j'envisageais s'était plutôt bien déroulé et j'étais même content de revoir mes amis.

Vers la fin de la journée, lorsque ma mère est descendue pour chercher la nourriture, il ne restait plus rien. Nous avons tout vidé. La bouche grande ouverte, elle s'est assise dans les marches et a éclaté d'un rire profond qui s'est transformé en sanglots. Mes quelques amis, qui étaient encore présents, cherchaient une sortie de secours, tandis que je me suis avancé vers ma mère pour la prendre dans mes bras. Elle a posé sa tête sur ma poitrine, tranquillement ses yeux se sont fermés, sa respiration s'est replacée et elle a cessé de sangloter. Je n'osais plus bouger, j'avais des larmes plein les yeux, mais il était hors de question pour moi de les fermer. Je ne voulais rien manquer de ce beau moment.

Lorsque tous les invités sont enfin partis, j'ai aidé ma mère à remettre un peu d'ordre dans la salle et j'ai sorti les sacs de poubelles. J'ai dit à ma mère d'aller m'attendre dans l'auto, que j'allais fermer toutes les lumières et verrouiller la porte. C'est à ce moment que je me suis approché du cercueil. Je me demandais encore ce que j'allais bien pouvoir y faire. J'avais envie de le regarder une dernière fois, j'avais envie de crier, j'avais même eu l'idée de pousser sur cette maudite boîte noire pour la faire tomber. Mais plus j'avancais, plus je me sentais calme. Puis, au dernier moment, j'ai détourné mon regard, je ne voulais vraiment pas que le dernier souvenir de mon père soit celui-là. J'ai fermé le cercueil et souhaité bon voyage à ce qui restait de mon père avant d'aller rejoindre ma mère.

Cette nuit-là, j'avais de la misère à dormir. J'ai alors repris mon crayon et écrit une nouvelle histoire : Monsieur Reeve...

Monsieur Reeve : Martin, ancien joueur de centre

J'essayais d'ouvrir mes yeux, mais mes paupières étaient trop lourdes, trop sèches. J'avais les muscles du visage trop faibles pour bouger. J'étais couché sur la banquette arrière de la voiture et j'avais conscience de tout. L'état dans lequel je me trouvais ressemblait étrangement à un coma léger, une sorte de voyage astral où le corps ne réagit plus, mais où l'esprit vagabonde. J'aime bien vivre cet état d'esprit où l'on peut faire abstraction des blessures de son corps. Mon escapade astrale se limitait à l'habitacle de la vieille Jetta 1982 de papa. Il se l'était procurée avec les assurances de son Jeep YJ 1990, son défunt petit bijou. Le genre de bijou qui fait parfois faire des folies, comme de braver la mort dans une dune de sable. Le moteur était encore en marche, mais la voiture ne bougeait plus. Papa était assis, à sa place, sur le siège du chauffeur. Immobile, il regardait droit devant. Maman, qui a toujours peur d'être en retard, avait déjà un pied à l'extérieur de la voiture et elle était sur sa lancée. Elle s'arrêta tout de même un instant pour regarder papa et lui demanda :

— Tu rentres ou t'aimes mieux rester dans l'auto?

— Oui, dans deux minutes. J'veux juste finir la *toune*.

— Comme tu veux, moi j'vais aller voir si y ont besoin d'aide.

— Oui, j'arrive ça s'ra pas long.

La chanson *Tell Me I Was Dreaming* de Travis Tritt jouait dans l'auto. C'était une cassette et il aurait très bien pu l'écouter en revenant. Son explication manquait un peu de logique, mais maman l'accepta tout de même. L'hésitation de papa avait brisé la lancée de maman. Elle sortit de la voiture et se dirigea, à pas longs, la tête basse vers la maison. Lorsqu'elle disparut derrière la porte d'entrée, papa inspira longuement et se tourna vers moi. Je m'étais éveillé et j'étais assis. Il me demanda :

— Qu'est-ce tu fais Martin, tu rentes avec maman ou t'écoutes la *toune* avec moi?

Pour toute réponse, je lui fis un sourire et m'installai confortablement. Je savais très bien que ce n'était pas la chanson, mais la peur d'affronter le regard accusateur de son père qui le faisait tarder dans l'auto. Moi, je n'avais pas envie de le laisser seul. Cinq chansons plus tard, il ferma la radio, coupa le contact du moteur et me fit signe de le suivre.

Comme le veut la tradition familiale, Pépé Azade était assis au bout de la table et gardait le silence. Son visage tout ridé contrastait avec son regard si vif et si enfantin. Il avait eu une vie difficile et son corps portait les traces des années passées. Le peu de cheveux qu'il lui restait était gris, ses épaules s'étaient arrondies depuis qu'il avait des étourdissements, son ventre avait grossi et ses mains, couvertes de cicatrices et de cornes, avaient perdu de leur puissance. Confortablement installé dans sa vieille chaise en bois, il avait une vue impeccable sur tout. S'il effectuait un léger mouvement de la tête vers la gauche, en regardant à travers la fenêtre, il avait une vue imprenable sur l'entrée. Il pouvait, avant tout le monde, affirmer que la visite était arrivée. Et en tournant la tête vers la droite, rien ne pouvait lui échapper dans la grande salle à manger où tant de soupers et de réveillons s'étaient déroulés. Calculateur, Pépé avait orienté sa chaise pour toujours avoir, du coin de l'œil, un aperçu sur ce qui se passait dans la cuisine. Il pouvait ainsi veiller sur sa femme qui s'affairait à ses fourneaux. Ce soir-là, après une petite gorgée de whisky, son regard sévère et sombre se posa un long moment sur mon père. Il y avait de la colère dans ses yeux, mais il ne dit rien. Puis, détournant son regard, il m'aperçut. Il jeta un bref coup d'œil à mon bras mutilé avant de revenir vers mon visage : avec le regard absent. Je vis dans ses yeux de la tristesse, de la compassion et beaucoup d'incompréhension. Juste avant de retourner à son verre, il me lança un petit clin d'œil complice rempli d'affection.

Mémé, plus souvent debout qu'assise, se promenait de la cuisine à la salle à manger avec une rigueur qui n'admettait aucune remarque du genre : « Julienne, mais restez donc assise pour une fois, je peux très bien m'occuper du service ce soir. » Une telle remarque aurait porté atteinte à son amour propre. La fierté de Mémé était de notoriété publique. Elle ne sortait jamais de sa chambre sans être coiffée à la perfection et ma mère disait qu'elle se teignait encore les cheveux une fois par semaine. Sa garde-robe n'était pas neuve, mais elle

arrivait toujours à la rajeunir en ajoutant quelques rubans de couleurs sur ses plus vieilles robes. Elle était petite et semblait fragile, mais elle avait une poigne de fer et ne s'en laissait pas imposer. Elle régnait encore sur sa cuisine, sa maisonnée et sa famille. Et lorsqu'elle entra dans sa cuisine pour allumer ses fourneaux, c'était comme si elle retrouvait toute sa jeunesse. À quatre-vingt-deux ans, elle gardait la forme en faisant tourner son moulin à parole à une vitesse qui en aurait étourdi plus d'un. Elle voulait tout savoir sur tout et sur rien, que ce soit vrai ou non. Papa et Maman, assis ensemble à la gauche de Pépé, l'alimentaient avec les dernières rumeurs et nouvelles qui circulaient sur les Îles.

Aux dires de tous, mes parents formaient un beau couple amoureux et durable. Ils étaient enviés dans tout le voisinage. Mais depuis peu, depuis l'accident, leurs sourires étaient moins francs, plus ternes, comme si l'amour ne pouvait pas tout pardonner. J'avais toujours vu mon père et ma mère amoureux et complices et je me demandais si le temps réussirait à recoller les morceaux. J'avais peut-être perdu un bras, mais j'étais toujours vivant.

— Martin? Martin, tu m'écoutes?

C'était la voix de ma Mémé qui cherchait à attirer mon attention.

— Oui, oui, j't'écoute. Qu'est-ce tu disais?

— J'ai entendu dire qu'tu t'étais mis à la peinture. P'tit cachotier, tu comptais nous l'apprendre quand? Quand Pépé pis moi on sera trop séniles et trop aveugles pour voir c'que tu fais?

— Mémé, ça fait juste que'ques semaines que j'suis des cours pis j'suis juste à la base. À la fin de l'année, j'crois qu'on va faire une p'tite exposition.

— Quoi, mais y'est hors de question qu'j'attende à la fin d'l'année pour voir c'que tu fais. Pourquoi tu nous as pas apporté une toile, aujourd'hui? On aurait pu l'accrocher à côté d'la ch'minée. R'garde, y reste encore d'la place.

Avant que j'aie eu le temps de m'opposer à cette idée, maman avait répondu à ma place. Elle était trop heureuse de voir la discussion prendre une tournure aussi gaie. Il faut dire que la peinture est un sujet qui réjouit toujours ma mère.

— Julienne, laisse-moi t'dire qu'y est doué, le p'tit sacyipant. Il utilise déjà des techniques que j'ai mis des années à maîtriser. Pis t'as payfaitement raison, on auyait dû en appoyter une.

— J'en doute pas une seconde. Maytin a toujours été tyès intelligent et y a toujours toute réussi s'qu'y essayait, le powtyait cyaché de sa Mémé, grimaça-t-elle.

— Oui, Julienne, comme la tayte aux pommes qu't'as faite la s'maine passé. Tu l'as oubliée dans le fouw. J'ai cyu qu'les pompiers allaient d'voiw r'soude pouw empêcher la maison d'y passer au complet.

Pépé venait de s'attirer un regard sévère de Mémé, mais lui, il me regardait avec un petit sourire en coin, tout fier de sa dernière remarque.

— Maytin, on devyait appoyter ta deynière toile, tu sais, celle où t'as peint la Baie en hiver. Elle est vyaiment belle, c'est ma pyéféyée.

Maman, infatigable sur ce sujet, avait encore des choses à rajouter. Pendant que les femmes continuaient à parler de peinture, je me suis dit que ma dernière toile était celle que je préférais, moi aussi. C'est alors que j'eus l'idée de l'offrir en cadeau à mes grands-parents pour Noël. Le reste du souper s'est poursuivi paisiblement au rythme du moulin et des courants qui l'alimentaient.

Le souper était terminé. Les femmes buvaient un thé dans la cuisine. Mémé commençait à être fatiguée. Après avoir cuisiné et fait du ménage toute la journée, elle avait finalement accepté l'aide de maman pour la vaisselle. Papa sortit fumer une cigarette et en profita pour déneiger l'entrée. Pépé avait souvent des étourdissements et Mémé Julienne ne voulait plus le voir pelleter. J'étais assis à côté de Pépé, lui sur sa chaise berceuse et moi sur la vieille chaise en bois. On regardait Papa par la fenêtre. À la vitesse

où il travaillait, il en aurait sûrement pour la nuit. Il arrêta à toutes les deux pelletées pour se reposer. À l'occasion, il regardait les alentours, les autos, la vieille grange, le petit bois derrière pour ensuite, sans grand enthousiasme, reprendre son boulot. J'aurais bien aimé lui donner un coup de main, Pépé aussi d'ailleurs. Nous étions là comme deux infirmes séparés par une génération et pourtant je suis sûr que nous ressentions la même chose, le même sentiment d'être inutiles. Il posa sa grosse main de menuisier sur mon épaule et dit :

— Ha! Mon garçon.

C'était sa façon à lui de dire « je t'aime ».

— Comment ça va à l'école, les jeunes y sont pas trop durs avec toi?

Il y avait une petite note d'inquiétude dans sa voix presque tremblante, elle qui est naturellement forte et enjouée.

— Ça va bien, Pépé, j'ai beaucoup d'chums pis y m'aident quand j'ai besoin d'eux. Pis, mon professeur est trippant, y est pas trop sévère. J'ai d'bonnes notes jusqu'à date.

— Vas-tu encore à l'aréna voir des *games* ou tu trouves ça trop dur d'voir tes chums jouer sans toi?

— Oui, j'y vais toutes les fins d'semaine, j'manque aucune *game* d'l'équipe. Même que Stéphane, le coach, m'a d'mandé de prendre des notes pour les statistiques. J'suis comme son assistant. Plus tard, j'pourrais p't-être dev'nir un bon coach moi'si.

J'avais répondu avec empressement pour lui montrer que je m'en remettais bien, mais je ne voulais pas en parler plus longtemps. Je me suis empressé de changer de sujet.

— Pépé, tu veux bien m'jouer un peu d'violon avant qu'on parte?

Il me fit signe d'aller le lui chercher. Il regardait toujours dehors lorsque je revins avec son instrument.

— Tu sais, mon garçon, j'pourrais t'apprendre à jouer de l'harmonica s'tu voulais.

— Yes sir! On pourrait commencer dans le temps des fêtes?

— C'est bon ça. J'savais pas quoi t'offrir comme cadeau c't'année, ben v'là, c'est décidé, j'vais t'acheter un harmonica toute neuf et j'va t'apprendre à jouer. Tu dis rien à Maman, ni à Mémé, on va leur faire une surprise.

— Certain!

Notre accord était scellé. Il ferma les yeux et se laissa bercer au rythme de son violon. Lorsqu'il jouait, il redevenait comme un enfant, on aurait dit que les rides de son visage s'effaçaient, que son corps reprenait de la vigueur et qu'il s'apprêtait à nous faire une culbute. Moi, j'écoutais sa mélodie en regardant Papa. Son travail était presque fini. Puis les deux femmes vinrent s'asseoir près de nous en silence. L'instrument produisait une musique douce et apaisante, libératrice des dernières tensions du souper. J'entendis Papa rentrer dans la maison et je vis que la neige recommençait à tomber. L'heure du départ approchait. Déjà. Je n'étais pas pressé de partir et si on m'avait consulté, j'aurais préféré coucher là. Le temps des au revoir était arrivé et à la surprise de tous, Pépé s'est levé pour serrer Papa dans ses bras tout en lui murmurant quelque chose à l'oreille.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, Papa avait mis *Summertime Blues* d'Alan Jackson et ses doigts suivaient le rythme sur le volant. Il était visiblement de meilleure humeur qu'à l'allée. Finalement, ça s'était bien passé entre lui et son père. J'étais vraiment heureux pour eux. Maman, elle, semblait nerveuse. Elle n'aimait pas voyager sur le Havre-aux-Basques l'hiver, un endroit terrible, où le moindre vent peut devenir un ouragan de poudrière. Il neigeait beaucoup et le vent commençait à se lever. Moi, j'étais très fatigué et je commençais à somnoler sur la banquette arrière. J'avais passé une belle soirée et j'avais déjà hâte aux vacances de Noël pour apprendre à jouer de l'harmonica. J'en épaterais plus d'un. Quelques instants plus tard, un petit coup de volant me ramena dans la voiture. Je crois que je m'étais assoupi. J'avais sommeil. Papa avait repris le contrôle de la voiture, puis avait pas mal ralenti. Maman recommençait à respirer, mais je voyais bien qu'elle ne

relaxerait qu'une fois rendue à la maison. Je laissai le temps à mon cœur de reprendre son rythme normal, et je me réinstallai confortablement.

Le sommeil m'emporta rapidement. Je me souviens d'avoir rêvé que j'avais mes deux mains et que je jouais au hockey sur la baie en face de chez nous. Mon père était là avec son Jeep YJ 1990 et il s'amusait à braver les bancs de neige. J'avais l'impression que c'était bien réel, mais ce n'était qu'un beau rêve.

Partie 4

La tempête : *Une nouvelle partie, Francis, gardien de but*

Ma mère est partie pour la journée : un bon massage, un enveloppement dans les algues, suivi d'un bain thérapeutique, le tout accompagné d'une musique relaxante et un lunch santé pour couronner le tout. Une gracieuseté de la famille, un petit cadeau pour refaire le plein d'énergie, pour se ressourcer. Il y avait longtemps que ma mère se promettait une journée comme celle-là. Pour être sûre qu'elle décroche complètement, j'ai demandé à Gisèle et Monique, ses meilleures amies, de l'inviter ce soir à souper dans un bon restaurant et de la sortir pour s'amuser ensuite. Elle a tellement donné de son temps pour mon père, il est temps qu'elle s'occupe un peu d'elle. Moi, je me suis planifié une belle soirée de jeux de société chez Éric. Je vais même coucher là, alors elle pourra sortir sans se préoccuper d'autre chose que d'elle-même.

Comme il fait très beau, il y a une partie de hockey sur la baie. J'ai donné rendez-vous à Michael et Éric vers onze heures. On va devoir se pelleter une patinoire si on veut jouer, car il a neigé toute la nuit. Mon oncle Bernard, le père d'Éric, a offert ses services pour nous donner un coup de main. Ce ne sera pas de refus, la neige semble lourde, humide. Habituellement, il vient avec son camion, mais la glace n'est pas encore assez solide pour supporter un tel poids; on va devoir faire tout le travail à la mitaine. Quand les gars vont arriver pour la partie vers une heure, on va déjà être bien réchauffés. Il fait tellement beau qu'on va jouer jusqu'à ce que la noirceur nous chasse pour le souper. On va se quitter, chacun de son côté, en se promettant de remettre ça le lendemain si le temps le permet.

J'espère que mon oncle ne sera pas trop saoul et qu'il pourra jouer avec nous, il paraît que lui et mon père étaient les meilleurs joueurs de la Baie quand ils étaient jeunes. Lors du fameux carnaval des glaces, qui se déroule chaque année sur la Baie, ils faisaient la pluie et le beau temps en remportant presque tous les tournois auxquels ils s'inscrivaient. J'ai vu

jouer mon oncle une fois et franchement, les joueurs adverses peinaient pour l'arrêter. Grand et costaud, il savait se servir de son physique pour protéger la rondelle et possédait une force d'accélération à donner un torticolis à toute l'équipe adverse. Lorsqu'il se mettait en marche, c'était un bulldozer sur patins qui fonçait vers le filet. J'aimerais bien l'avoir comme aide-entraîneur, il formerait avec Stéphane une bonne équipe pour nous aider à devenir meilleurs. En fait, c'est une excellente idée, il faut absolument que je leur en parle à tous les deux.

Aujourd'hui, je me sens bien. Je m'appelle Francis Arseneau, j'ai dix ans, bientôt onze, et je suis le gardien de but des Lions de Havre-aux-Maisons. Je suis, d'après mon entraîneur, le meilleur gardien de la ligue. Si je suis si bon, c'est grâce à Papa. C'est lui qui m'a appris à travailler d'arrache-pied, jour après jour, dans le but d'améliorer mes faiblesses, et lui, il savait les trouver. Avec son lancer foudroyant, il savait toujours placer la rondelle derrière ma mitaine ou mon bloqueur, me forçant à repousser mes limites et à recommencer, encore et encore. Je me souviens que pendant un certain temps, je réussissais à bien faire contre lui. Il m'a alors lancé un défi complètement fou : je devais stopper au moins la moitié des rondelles qu'il me lancerait, pendant que les phares du camion m'aveugleraient. La journée où j'ai réussi l'exploit, il m'a amené manger au restaurant et, à ce moment-là, il m'a offert la carte recrue de Patrick Roy, le plus beau des trésors qu'il pouvait m'offrir. Je n'ai jamais raconté cette anecdote à personne, car je suis convaincu que certains se presseraient de le traiter de fou et d'inconscient, mais ce qu'il voulait avant tout, c'était de m'apprendre à anticiper la trajectoire de la rondelle, la chose la plus difficile pour un gardien de but qui a, la plupart du temps, la vue voilée.

Mon père n'était pas parfait, mais même si aujourd'hui, il n'est plus ici avec nous, je ne l'échangerais contre aucun autre père. Il était quelqu'un de bien, et d'après ma mère, je suis devenu le prolongement de ce qu'il était.

Le vent des rumeurs : Michael, défenseur gaucher

Il existe une expression aux Îles de la Madeleine qui dit que lorsqu'on parle d'une personne qui aurait pété au Havre-Aubert (extrémité sud-ouest de l'île), une fois l'anecdote rendue à Grande-Entrée (extrémité nord-est de l'île), la personne en question aurait plutôt chié dans ses culottes. Non seulement les rumeurs circulent très vite aux Îles, mais les Madelinots sentent le besoin de les amplifier d'une version à une autre. C'est ce qui fait que l'on retrouve un grand nombre de versions d'une même histoire avec autant de degrés d'exagération, en fonction de la longueur du chemin qu'elle a parcouru. La rumeur n'a besoin que d'une toute petite étincelle pour partir en vrille et il est presque impossible de l'arrêter. C'est une sorte de fléau perpétuel que les Madelinots entretiennent par temps doux, par temps fort, par temps d'ennui une fois que les touristes ont déserté le navire.

L'été vient tout juste de se terminer. Les voyageurs sont repartis chez eux, ailleurs sur la grande terre. Les rues, les plages et les Madelinots retrouvent leur tranquillité. C'est comme si les brises de l'été avaient déposé tranquillement les visiteurs sur l'archipel, jusqu'à ce que les tempêtes de septembre les fassent tous déguerpir à grands pas. Il arrive cependant, mais très rarement, que le vent y laisse quelques intrus un peu plus longtemps, des touristes un peu plus courageux qui tentent de devenir Madelinots. Mais le vent est orgueilleux et il finit toujours par revenir chercher ceux qu'il oublie, parfois après plusieurs années, d'autres après seulement quelques semaines. La vie d'un insulaire est difficile pour un insulaire, alors imaginez pour un continental qui ignore tout des tempêtes quotidiennes faites de palabres et de rumeurs. Cette année, un dénommé Marco fils d'un vendeur d'assurances nomade, tente de faire sa place dans ma classe. Au moment où les rumeurs et les placotages ont commencé à s'intéresser à Marco et à sa famille, un événement inattendu est venu troubler l'ordre des choses. Le vent a changé de direction et il s'est abattu sur un p'tit gars tranquille qui n'avait rien demandé : Michael, c'est moi.

Je pense être un enfant tout ce qu'il y a de plus normal : je joue au hockey, comme défenseur, j'aime jouer dehors, surtout à la plage l'été, j'écoute des films de tous genres

sauf d'amour, je joue à des jeux vidéo quand j'en ai la chance, je ne suis pas mauvais à l'école, pourtant je n'aime pas y aller et j'ai de bons amis même s'ils sont parfois méchants. Je suis normal, du moins en apparence, car sous ma carapace, j'ai un cœur tendre. L'année dernière, dans un cours d'arts plastiques, alors que la maîtresse était sortie de la classe, Sébastien s'est approché de moi et m'a dit en chuchotant :

— Michael, r'garde. Les ch'veux d'Julie sont plein d'colle pis elle s'en est même pas rendu compte. Dis-y pas, on va attendre qu'ça sèche avant d'y dire, mais dis-le à Martin, on va rire.

J'étais incapable de le dire à qui que ce soit. Je regardais ses longs cheveux tout pleins de colle et je me disais que je ne voudrais pour rien au monde être à sa place. J'anticipais très bien toutes les émotions qu'elle allait ressentir.

— Hey! Cédric! R'garde les cheveux à Julie, peux-tu nous faire une p'tite *toune* là-dessus? Ha! Ha! Ha!

C'était Sébastien qui continuait de propager la nouvelle. Bientôt, le gros Thériault serait au courant et lui s'assurerait que toute la classe puisse rire un bon coup en faisant une bonne blague sur Julie et sa nouvelle coiffure. Je me mettais à la place de Julie et j'avais des larmes plein les yeux. J'aurais voulu l'avertir, lui dire de courir aux toilettes se mouiller les cheveux, mais toute la classe se serait moquée de moi.

— Hey! Julie! T'as acheté un nouveau shampoing? J'le connais pas, c'ui-là, on dirait qu'y sent la colle blanche à bois, tu trouves pas?

Le gros Thériault venait de sortir la nouvelle. Tout le monde riait de bon cœur, sauf Julie et moi. Elle pleurait à chaudes larmes, tandis que moi j'essayais d'essuyer mes yeux sans que ça paraisse. Le coiffeur a dû lui couper les cheveux très courts, comme un garçon, pour pouvoir enlever toute la colle. L'humiliation continuait. Je crois que ça m'a affecté autant qu'elle. J'ai toujours tendance à me mettre dans les souliers de celui qui se fait pointer du doigt.

Mon père est un pêcheur de homards. L'été durant, il travaille très dur, mais quand l'hiver approche, que son bateau est au sec et que les réparations sont terminées, il se prépare à passer un hiver tranquille, sur le chômage, à jouer aux cartes avec ses amis. C'est un père très cool qui m'amène souvent à la pêche avec lui, faire des courses ou simplement faire un tour de camion. Je l'aime beaucoup. Ma mère était secrétaire, mais depuis qu'elle a accouché d'Isabelle, ma petite sœur, il y a un peu plus d'un an, elle reste chez nous. Mon père dit qu'il fait suffisamment d'argent pour qu'elle n'ait pas besoin de travailler. Elle peut donc rester à la maison pour s'occuper du bébé et continuer à nous faire de bonnes pâtisseries. Je crois que lorsqu'Isabelle sera plus grande, ma mère aimerait recommencer à donner des cours de danse.

J'ai toujours eu une vie heureuse et je ne pense pas mériter ce qui m'arrive. Il y a quelques semaines, alors que l'école venait de recommencer, un gars de quatrième année, sans que je comprenne pourquoi, m'a traité de tapette. Son grand frère, qui est mon ami, lui a aussitôt dit de se taire, mais j'ai senti à ce moment que quelque chose n'allait pas, les amis me regardaient d'une drôle de manière. Puis le lendemain, à la récréation, j'ai réalisé qu'on chuchotait dans mon dos. Il se passait quelque chose. Je ne savais pas encore ce que c'était, mais je voulais le savoir. Après l'école dans l'autobus, je me suis assis à côté d'Éric et j'ai demandé :

— Éric, t'es mon ami? Pourquoi tout le monde chuchote dans mon dos et personne veut rien m'dire?

— Chut! Moins fort, tout le monde est pas encore au courant.

Il semblait gêné, mais je voulais savoir la vérité. Il a regardé autour de lui pour s'assurer que personne n'entende notre conversation et c'est en chuchotant qu'il a continué.

— Ça s'est passé la semaine dernière. Tu sais le petit bois qu'y a derrière la maison du gros Thériault?

— Le bois où personne veut aller jouer?

— Oui, c'est ça. Thériault aime bien y aller lui, y dit qu'y s'passe des choses bizarres pis y aime ça. Sauf que là, c'qu'y a vu c'était un peu spécial. Il dit que ton père s'amusait avec une pédale dans son camion.

— OK, pis?

Je ne comprenais pas trop ce qu'il y avait de si terrible dans cette histoire.

— Michael, tu comprends pas, ça veut dire qu'ton père est une pédale lui aussi.

Quand il m'a dit ça, j'ai eu un grand frisson dans le dos, il y avait dans sa voix une pointe de dégoût, comme si le mot pédale à lui seul faisait peur, comme si cela pouvait être contagieux, un peu comme la peste. Je me suis dit que si mon père en était une, je devais faire très attention pour ne pas en devenir une moi aussi. Tout comme l'alcoolisme, ce genre de maladie devait sûrement être héréditaire ou contagieuse. Je devrais me méfier et travailler très fort pour l'éviter, mais le gros problème, c'est que je ne savais pas vraiment ce que c'était que d'être une pédale.

Lorsque je suis arrivé à la maison, je voulais en savoir davantage sur le sujet, et par le fait même, savoir si ma mère était au courant. Elle préparait le souper et coupait des carottes. J'ai pris mon air innocent. Je me suis servi un verre de lait et sans la regarder, je lui ai demandé :

— Maman, c'est quoi au juste une pédale?

— Une pédale? Pourquoi s'tu veux savoir ça Michael?

— C'est le gros Thériault. Aujourd'hui à la récré, y a traité un jeune de deuxième année d'pédale pis tout le monde a trouvé ça très drôle.

Elle m'a sondé du regard pour voir si je lui cachais quelque chose; elle fait toujours ça. Elle semblait amusée par ma question, j'en ai donc conclu qu'elle ignorait ce que mon père avait fait. Puis elle m'a dit :

— Assis-toi au comptoir avec moi le temps que j'termine le souper. J'vais t'expliquer une couple de choses. Sais-tu c'est quoi une tapette?

Merde, elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. Pourquoi n'avais-je pas fait le lien plus tôt? J'avais mal au cœur. Je l'ai laissée terminer son explication sans vraiment l'écouter. Je n'arrivais pas à croire que mon père ait fait une chose pareille. Après l'explication, je suis allé pleurer dans ma chambre. Je me devais de trouver un antidote. Si je ne pouvais pas sauver mon père de cette maladie, il fallait au moins que je me protège de celle-ci. Avant de me coucher ce soir-là, je me suis lavé les mains et la bouche au moins dix fois, j'ai pris une aspirine en prétextant un gros mal de tête et j'ai fait attention de ne toucher à rien de ce que mon père touchait. J'ai fait d'affreux cauchemars toute la nuit.

Le lendemain à l'école, il fallait absolument que j'embrasse une fille pour que les élèves soient convaincus une fois pour toutes que je n'étais pas une tapette moi aussi. La seule fille qui avait déjà manifesté de l'intérêt pour moi était la fille du docteur Arseneau. Elle n'était pas la plus belle, mais elle n'était pas laide non plus. Son plus gros défaut était situé au niveau de la bouche : elle avait une paire de broches à faire peur à un cheval. Mais je n'avais pas le loisir d'être difficile, la situation était urgente. Non seulement je devais l'embrasser, mais je devais le faire devant le plus de monde possible. C'est à la récréation que j'ai tenté l'aventure. On venait de sortir, la plupart des gars formaient les équipes pour jouer au soccer, tandis que les filles jouaient à la marelle ou à la corde à sauter. J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé la voir devant toutes ses amies. Je lui ai dit :

— Émilie, t'es très belle aujourd'hui dans ta robe bleue.

Elles ont toutes cessé de bouger et me regardaient, surprises.

— J'aimerais bien qu'on sorte ensemble, t'es d'accord?

Ses amies se sont mises à rire, tandis qu'elle me regardait, ennuyée, comme si je venais d'une autre planète. Je ne comprenais pas pourquoi, mais je n'aimais pas ça.

— Michael, t'es pas au courant? Ça fait quatre jours que j'sors avec Marco, le nouveau.

— ...

Quatre jours, une éternité. J'étais où pendant tout ce temps-là moi, pour avoir manqué une telle primeur? Non seulement je n'avais pas embrassé Émilie, mais en plus j'avais fait des avances à la blonde d'un autre. Je n'étais pas sorti du bois. J'espérais seulement qu'il ne voudrait pas se venger d'avoir joué dans sa cour.

La semaine suivante, la situation est devenue de plus en plus intenable. À l'école, on disait que les filles ne voulaient pas sortir avec moi parce que j'étais une tapette. À la maison, ma mère ne semblait rien voir, tandis que mon père faisait le parfait innocent. À l'épicerie, j'avais l'impression que les gens nous regardaient de travers comme si les Îles entières étaient déjà au courant. Mince consolation, Marco ne me tenait pas rancune d'avoir fait des avances à sa blonde; de toute manière, c'était déjà terminé entre eux. Je me devais de faire quelque chose, mais quoi? Je suis allé voir le gros Thériault. Je voulais être sûr de ce qu'il avait vraiment vu. Thériault était un bagarreur et un fauteur de trouble professionnel, mais il n'était pas un menteur. Le dernier à avoir supposé le contraire a eu affaire à son poing droit. C'était la première fois de ma vie que je le voyais gêné et troublé. Il m'a répondu :

— Michael, c'tait ben ton père qu'était là, j'l'ai r'connu tout d'suite avec sa grosse moustache noire. Y était avec Olivier Turbide, d'la Dune du Sud. C'était vraiment dégueulasse. Y étaient tous les deux tout nus pis y s'embrassaient.

— OK, arrête. J'veux pas en savoir plus.

— T'as su c'que tu voulais savoir, asteure, j'veux plus jamais qu'tu me parles de ça, sinon j'te casse le nez, t'as compris?

— Oui, mais si t'aimes pas en parler pourquoi t'as dit à tout le monde c'que t'avais vu?

— Hey! Michael, j'te jure qu'j'ai rien dit à personne. C'est mon cousin Pascal de Fatima, il est plus vieux et y va à la polyvalente. Y était avec moi et y en a parlé à son père. Moi, j'avais pas envie.

Thériault ne ment jamais. Il n'y avait plus de doute possible. Le jeune Turbide était revenu des études à Montréal avec son chum au printemps, mais le couple n'avait pas survécu aux tempêtes automnales. Les premières grosses bourrasques avaient fait déguerpir son amoureux loin des regards critiques des Madelinots. C'était donc lui qui avait contaminé mon père.

Un dimanche matin, alors que ma mère dormait encore, mon père m'a demandé si je voulais aller avec lui à l'aréna pour voir la partie de hockey de mon cousin. J'ai accepté. Je voulais en profiter pour le mettre au pied du mur. Dans le camion en direction de Fatima, je lui ai demandé, sans aucun avertissement :

— Papa, est-ce que j'ai des chances de dev'nir une tapette moi aussi?

Mon père a lâché l'accélérateur et lentement le camion s'est immobilisé au milieu de la rue. Je pensais que mon père avait fait un arrêt cardiaque tellement il ne bougeait plus. Il m'a répondu, sans me regarder, les mains tremblantes et la voix complètement brisée :

— Qu... quoi, qu'est-ce tu dis là?

— J'veux savoir si j'vais finir comme toi?

Il a levé son poing comme s'il allait me frapper, mais je n'ai pas bougé d'un poil. Il s'est finalement décontracté un peu et m'a demandé :

— D'où tu sors ça? C'est quoi, tu penses que j'suis une tapette?

— Tout le monde est au courant à l'école, y a quelqu'un qui t'a vu dans le p'tit bois chez Thériault.

— *Tabarnak!*

Finalement, son poing s'est écrasé sur le *dash*, faisant tomber quelques cassettes de musique par terre. Ses yeux se sont fermés et il ne bougeait plus, c'est à peine s'il respirait.

Voyant mon père dans cet état, je me suis mis à pleurer sans trop comprendre pourquoi. Mon père, les yeux rougis, m'a regardé à l'autre bout du camion et m'a pris dans ses bras en me serrant très fort. Je croyais qu'il allait me consoler, mais j'ai senti qu'il pleurerait lui aussi.

Ce matin-là, nous ne nous sommes jamais rendus à l'aréna. Comme il faisait très beau, nous sommes allés à la plage de Fatima. Lorsque nous sommes arrivés sur la plage, il ventait très fort et la plage était totalement déserte, des kilomètres de plage juste pour nous. Seuls quelques oiseaux téméraires bravaient le vent à la recherche de nourriture. Nous avons marché une vingtaine de minutes en silence en direction de Pointe-aux-Loups, pour finalement nous asseoir dans le sable froid, face à la mer comme quand j'étais petit. Curieusement, le vent s'est calmé brusquement, comme s'il ne voulait pas propager notre conversation. Le temps était devenu calme, propice à une discussion entre hommes. Seules quelques bonnes vagues continuaient à venir rouler sur le sable pour émettre un son doux qui couvrait nos paroles.

— J'suis désolé, Michael, j'aurais jamais dû faire ça. J'vais arrêter, j'te l'promets.

— C'est correct papa, j't'en veux pas. Mais tu devrais en parler à maman. On est aux Îles, tu sais ben que toute finit par se savoir pis quand elle va l'apprendre ça s'ra pas beau.

— T'as raison, mais elle risque de pas être très contente de savoir ça, même si c'est moi qui y dis.

— Aimerais-tu mieux que ça soit la voisine ou encore sa mère qui l'appelle pour y apprendre?

— T'as raison. J'vais essayer d'y parler cette semaine.

On a jâsé pendant plus de deux heures, de ça, du mauvais temps, de l'hiver qui approchait, de l'école et bien sûr de hockey. J'ai retrouvé mon père que j'avais fui depuis quelque temps. Mon père qui est si grand, si fort, si drôle. Ce bon père de famille que ma mère aime tant.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Valentin. Mon père est parti au restaurant avec ma mère. Je pense qu'il n'a pas encore eu le courage de lui parler de son aventure et je me demande s'il le fera un jour. J'espère au moins qu'il a tenu sa promesse de ne plus recommencer. Curieusement, ma mère semble être au-dessus des tempêtes, et les rumeurs ne semblent pas l'atteindre. Je ne me fais plus traiter de « tapette » à l'école, mais aucune fille ne m'a encore fait des avances. Je ne suis pas pressé, je sais bien qu'un jour le vent des rumeurs finira bien par changer de direction et me lâchera un peu. Je suis un insulaire, un vrai, et jamais il ne me fera quitter mon coin de pays. Un jour, je reprendrai le bateau de mon père et je serai un grand pêcheur de homards. J'aurai une femme et des enfants et tout le monde aura oublié cette histoire. Beaucoup de touristes viendront et repartiront, et je serai encore là pour les accueillir sur mon bateau.

La superstar : Éric, ailier gauche

J'ai reçu mes premiers patins à l'âge de deux ans. J'ai grandi en glissant sur la surface glacée de la baie. Je patinais à toute allure jusqu'à ce qu'un banc de neige ou qu'une bourrasque ne vienne me jeter sur le derrière. Mon père disait que j'étais une *superstar*. Alors, l'étoile que j'étais se relevait la bouche pleine de neige, couverte de bleus et repartait de plus belle. Il n'y avait que la faim, la noirceur et le froid pour me faire quitter la baie. Quoique même là, ce n'était pas gagné : je savais qu'il était possible de vivre plusieurs jours sans manger et que ma mère allumerait les phares du camion lorsqu'il ferait noir. J'attendais d'avoir les pieds vraiment gelés avant de quitter la patinoire.

J'ai neuf ans et je joue encore dans les mineurs. J'attends qu'un recruteur-samaritain m'offre un contrat professionnel. Je pourrai alors payer l'épicerie, il paraît que je mange comme dix. Je suis chanceux, car ma mère passe ses temps libres à courir avec moi d'un aréna à l'autre. Je pense qu'elle veut rester en forme, mais il faut dire qu'elle a toujours aimé le hockey et qu'elle allait se geler les pieds dans l'un ou l'autre de ces congélateurs format géant bien avant ma naissance. C'est la quatrième année que je joue dans la ligue et je n'ai aucun souvenir d'avoir joué une partie de hockey sans qu'elle ne soit là dans les gradins à m'encourager. Depuis toujours, je fais partie d'une équipe redoutable qui compte de nombreuses autres étoiles, ce qui rend la mienne un peu moins étincelante.

J'aime jouer au hockey, car chaque fois, on s'amuse comme des petits fous, sans jamais se fatiguer, toujours prêts à recommencer le lendemain. J'entends souvent la voix de ma mère, plus forte et plus stridente que toutes les autres, faire des reproches aux arbitres et à tous ceux qui se traînent les pieds. Ça fait toujours bien rire mon entraîneur qui me regarde avec un petit sourire en coin pour voir si je l'entends moi aussi. Pourtant, il n'y a aucun doute, toute la foule présente à l'aréna l'entend. Stéphane, mon entraîneur, et moi, on s'entend toujours bien. Il m'a dit, un jour après un entraînement difficile :

— Éric, comment t'as trouvé la pratique aujourd'hui?

— *Tuff*, la *puck* voulait pas rester su' ma palette. J'ai essayé, j'te l'jure, j'ai vraiment toute essayé, mais y a rien qui marchait aujourd'hui.

— Bof, y a rien là. Au moins, tu t'es pas découragé, pis t'as continué à essayer.

— J'sais, mais j'aimerais tellement être bon comme Martin, ou juste avoir la moitié de son talent, j'pourrais faire gagner l'équipe de temps en temps.

— Éric, y a pas juste en comptant des buts qu'on fait gagner une équipe. Toi, t'es le genre de gars qu'j'peux mette sur la glace quand l'équipe joue trop mou et qu'y a rien qui se passe. Toi, t'es le genre de p'tit gars qui fonce dans l'tas. T'es pas gros, mais y a personne qui t'fait peur; t'as le cœur gros comme un tank, pis ça, c'est comme le talent, ça s'achète pas. Martin, y était bon, c'était l'meilleur joueur d'la ligue, mais si y avait eu la moitié d'tes tripes, y aurait pu devenir un très grand joueur d'hockey. T'as jamais r'marqué qu'y était un peu frileux dans les coins de l'a patinoire quand ça brassait?

— J'pensais qu'y voulait pas y aller pour être mieux placé devant le but.

— Il avait peur. C'est pour ça qu'tu jouais su' sa ligne, toi, tu fonçais dans le coin, tu mangeais trois ou quatre coups d'hockey pis tu sortais du coin avec la *puck*. Tu la passais à Martin devant l'*net* pis là, y a mettait d'dans.

— J'avais jamais r'marqué.

— Tu sais Éric, si j'avais un p'tit gars, j'aimerais bien qu'y te r'ssemble. T'as du cœur au ventre, pis ça vaut pas mal de talent ça.

— Merci.

Alors je continue à manger les bandes dans les séances d'entraînement et les parties. Je patine toujours à plein régime sans me soucier de manger un coup de hockey. Je veux qu'il soit toujours fier de moi.

Les matins où je joue au hockey, ma mère met ses bottes en peau de vache, ses mitaines de laine et sa grosse tuque brune à pompon d'une laideur sans nom; elle sort l'artillerie lourde. La température dans les arénas peut parfois être extrême. Elle ne dit pas un mot, mais elle accélère le pas à toutes les deux enjambées, elle a peur d'être en retard. Disons plutôt que madame veut avoir la meilleure place à l'aréna. Moi, j'ai tout mon temps. J'accélère quand même le pas, car lorsque je suis gentil, j'ai plus de chance qu'après la partie, elle me récompense d'une formidable poutine pleine de sauce et de bon fromage en grains.

L'année dernière, notre équipe était parfaite. Nous n'avions aucune faiblesse et aucun adversaire ne réussissait à nous vaincre : 22 victoires en 22 parties, 112 buts comptés dont 49 par Martin, 69 buts accordés et, bien sûr, champions des séries de fins de saison. C'était le bon vieux temps. Mais depuis que Martin a eu son accident le printemps dernier, et qu'il a perdu un bras, la chimie de notre équipe n'est plus la même. Il était le meilleur joueur de la ligue et la perte pour notre équipe est comparable à celle de son bras pour lui. Lorsque nous gagnions tout le temps, tout allait bien et rien ne pouvait m'atteindre, les malheurs glissaient sur ma peau comme des gouttelettes d'eau sur un imperméable. Même les devoirs de nos professeurs me semblaient faciles et insignifiants.

Dimanche passé, nous avons joué une partie importante et on s'est vraiment fait démolir. Il faisait vraiment froid. Le seul fait de respirer nous coupait le souffle. Un vrai froid « sidérien », comme disait Stéphane. Nous jouions contre Fatima, une équipe arrogante et détestée. Mon équipement était encore tout trempé de la partie du samedi et mes patins coupaient comme des couteaux à beurre. Nous sommes descendus sur la patinoire en oubliant quelque chose d'important au vestiaire, notre chaleur : nous jouions sans la chaleur du jeu. C'est avec les pieds gelés et les mains engourdis qu'on s'est rappelé qu'on était loin d'être invincibles. Nous avons, ce matin-là, encaissé l'une de nos pires défaites et, moi, je jouais comme un vrai pied. On aurait dit une compagnie de pingouins essayant de faire une chorégraphie de danse sur du sable mouvant avec des skis dans les

pieds. Pourtant, je pense que c'est la plus belle matinée de hockey de toute ma vie. Je m'en foutais royalement de tout ça, car ce matin-là, je l'ai vu.

Mon père était là pour la première fois. Il était appuyé sur la baie vitrée entre deux bouteilles, et il nous regardait nous faire détruire. Quel spectacle! Je ne suis pas sûr qu'il connaissait le numéro de mon chandail ni même la couleur de notre équipe, mais dimanche dernier, je me suis imaginé que mon père, trop ému, a bien voulu croire que sa *superstar* était le petit numéro sept au chandail vert, celui qui jouait si bien dans l'équipe adverse.

CHAPITRE 2

LE THÈME DE LA RÉSILIENCE : DÉFINITION ET DÉMONSTRATION

Depuis un certain temps, plusieurs disciplines dont la sociologie (début des années 60, l'historien Ariès présente l'enfance comme une construction sociale), la psychanalyse (au début du XX^e siècle avec Freud) et la littérature (dont le genre littéraire pour enfant émerge à partir du XIX^e siècle) s'intéressent aux enfants. Il y a une sorte d'engouement pour l'enfance qui se propage et ne semble pas vouloir s'essouffler. La psychanalyse nous a aidés, entre autres choses, à comprendre le fonctionnement et les étapes cruciales du développement de l'enfance. La psychopathologie nous aide à comprendre les principes de la résilience humaine. La sociologie s'intéresse au phénomène de l'intimidation. L'éthique remet en question les fondements des spots publicitaires ciblant des enfants n'ayant pas encore développé leur système de défense cognitif. En ce qui concerne ce mémoire, il sera question de psychopathologie, cette discipline qui s'intéresse à la résilience des sujets enfants. Il s'agit de la capacité surprenante qu'ont certains individus à surmonter leurs traumatismes. Dans le cadre de cette analyse, j'utiliserai certains éléments du concept de la résilience pour mieux étudier le narrateur enfant que l'on retrouve dans *Le souffle de l'harmattan*² de Sylvain Trudel, ainsi que dans *C'est pas moi, je le jure !*³ de Bruno Hébert. Il s'agit de notions qui tournent autour de l'imaginaire comme facteur de protection par rapport à l'adversité. Dans ces deux romans québécois, on retrouve un narrateur enfant confronté à une situation traumatique et tourmenté par un traumatisme. Dans l'analyse qui suit, je commencerai par définir les grandes lignes de la théorie de la résilience. Puis, je mettrai en relief la relation qui existe entre le processus de résilience, l'imaginaire des

² Sylvain Trudel, *Le souffle de l'harmattan*, Édition TYPO, Louiseville, 1997.

³ Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure !*, Les Éditions du Boréal, Louiseville, coll. Compact, no. 106, 1999.

narrateurs enfants et le travail de réécriture de soi. Je terminerai en exposant les liens qui existent entre cette démonstration et mon propre travail de création littéraire.

L'utilisation du concept de la résilience comme outil d'analyse dans le cadre d'un traumatisme sur un sujet humain, est relativement récente, une quarantaine d'années tout au plus. Lors de mes recherches, j'ai remarqué que la plupart des chercheurs niaient d'emblée toute association possible entre l'invulnérabilité et le phénomène de la résilience. Les fondements de ce concept, tel qu'on le définit aujourd'hui, vont à l'encontre d'une telle association, mais la parenthèse est importante puisque la résilience découle de l'étude de la vulnérabilité humaine. C'est dans le désir de faire face à l'adversité et en cherchant une possible invulnérabilité que la résilience est venue au monde. Les bases de ce concept se sont par la suite développées davantage autour de la première idée qui, par la force des choses, finissait par s'opposer à la notion d'invulnérabilité. Pour donner une définition simplifiée de la résilience telle qu'étudiée aujourd'hui, on pourrait dire qu'il s'agit de la capacité d'un sujet à faire face aux épreuves de son existence, tout en continuant son cheminement personnel, sans en garder trop de séquelles apparentes. Tandis qu'une invulnérabilité ne laisserait aucune trace de traumatisme.

De manière plus imagée, on pourrait considérer la résilience comme le bagage de notre existence qui se manifeste lors d'une situation traumatique. Constituée de force intérieure, d'appui d'autrui, de confiance en soi et de volonté de survivre, la combinaison de toutes ces forces mises en relation directe avec l'intensité de l'agression subie par le sujet déterminerait sa capacité à surmonter l'épreuve. Par ailleurs, chaque situation est unique et propre à chacun et aucun sujet ne possède le même bagage. Ceci a pour effet de rendre le concept de résilience imprévisible et particulièrement surprenant.

Il existe à l'heure actuelle quelques recherches sur la question de la résilience en lien avec la littérature. Certains chercheurs en font mention dans leurs œuvres, comme Marie Anaut, Norman Garmezy, Ann Masten et Boris Cyrulnik. Cependant, l'approche principale de ces observations demeure encore et toujours l'étude de la résilience par le biais d'un auteur et de son œuvre. Je vais me détacher un peu de cette approche puisque je vais

m'intéresser au processus de résilience entamé par un narrateur en faisant abstraction de l'auteur. Je me suis inspiré de *Littérature et psychanalyse* de Jean Bellemin-Noël, où l'auteur fait la démonstration d'une littérature appliquée à la psychologie, une approche qui utilise les sciences connexes comme la sociologie, la philosophie et la psychologie pour faire avancer et évoluer les analyses littéraires. Un juste retour de balance pour la littérature qui est utilisée à profusion dans différentes disciplines, afin de tester les théories des chercheurs. L'exemple le plus parlant est sans aucun doute la théorie du complexe d'Œdipe de Freud qui non seulement nous est démontrée par le biais de la littérature, mais qui a jusqu'été baptisée par le père de la psychanalyse avec le nom d'un personnage de l'œuvre étudiée.

Par contre, l'idée que Jean Bellemin-Noël aborde dans *Littérature et psychanalyse* est plus orientée vers le fait qu'une œuvre « ne saurait être assimilée à la transmission d'un message doté d'un seul sens évident » (Bellemin-Noël, 1983 : 7). C'est en partant du principe qu'une œuvre ne se limite pas à la transmission d'un seul sens bien précis, mais plutôt d'une myriade de pensées, de perceptions et d'influences que l'auteur va chercher à appliquer la littérature à la psychanalyse. En appliquant le romanesque à d'autres disciplines, il cherche à faire avancer la littérature et non l'inverse; chaque personnage romanesque, chaque action ou situation devient une nouvelle possibilité d'analyse pour faire avancer la littérature. Il s'agit d'un principe que d'autres utiliseront également par la suite, comme Pierre Bayard⁴ dans *De la psychanalyse appliquée à la littérature appliquée* :

Une autre démarche, à la fois récente et neuve, qui n'éprouve pas la tentation d'aller mettre le nez dans l'inconscient de l'auteur, met la compétence en psychanalyse au service de l'activité littéraire dans le moment même où elle met la littérature au service de la psychanalyse. On pourrait résumer le projet paradoxal de Pierre Bayard en disant qu'il cherche à montrer que la littérature a pour principal mérite, sinon pour visée inaperçue, de mettre en œuvre l'inconscient en dehors de tout symptôme pathologique. Il escompte, pour ainsi dire, que l'activité

⁴ Pierre Bayard, « De la psychanalyse appliquée à la littérature appliquée », *Littérature et sciences humaines*, Université de Cergy-Pontoise, Centre de recherche Texte-Histoire, 2001.

littéraire lui apportera ce que la névrose a apporté à Freud (BELLEMIN-NOËL, 2002 : 202).

C'est dans cette optique que j'étudierai la résilience à l'intérieur de l'œuvre. Mes recherches se concentrent sur les narrateurs en faisant abstraction de l'implication de l'auteur. En m'inspirant de la perspective d'une littérature appliquée à la psychanalyse, je vais appliquer les textes du corpus littéraire sur un modèle de psychologie appelé la résilience, dans le but d'analyser une œuvre sous de nouveaux angles.

Le concept de la résilience avance l'idée qu'il existe des éléments favorables, qu'on appelle facteurs de protection, qui permettent à l'être humain de se protéger et de se reconstruire, par rapport à une situation traumatique. Ces notions de résilience nous viennent de l'étude de la résistance des matériaux, une discipline propre à la physique, qui a établi une série de formules complexes permettant de calculer la capacité d'un matériau à résister à des forces extérieures. Prenons l'exemple d'une poutre d'acier. Si l'on connaît ses dimensions et sa composition, on pourrait, grâce à une équation mathématique, déterminer la charge qu'elle peut soutenir avant de céder. La complexité de ces équations augmente lorsque l'on veut mesurer la capacité de résistance d'une combinaison de matériaux et de forces extérieures, comme dans le cas d'une maison subissant la force instable d'un ouragan. On doit alors prendre en considération la qualité et la composition des matériaux utilisés pour sa construction (neufs ou usagés), la capacité des ouvriers qui l'ont bâtie (qualifiés ou pas), son âge (neuve ou vieille), son entretien (délabrée ou fraîchement rénovée), l'endroit où elle a été construite (sur une falaise ou dans une vallée), son environnement proche (forêt, ville ou plaine) et, bien sûr, la force et la direction de l'ouragan.

L'exercice est tout aussi complexe lorsque l'on tente de mesurer l'indice de vulnérabilité d'un individu confronté à différentes situations traumatiques comme la mort d'un proche, une peine d'amour ou de la maltraitance. En fait, l'exercice est peut-être plus ardu encore que dans le cas des matériaux, puisque les facteurs de protection n'auront pas

la même efficacité d'un sujet à l'autre. Ceci rend le potentiel de résilience de chaque être humain envers différents traumatismes très dur à jauger. En fait, la résilience psychologique de l'être humain, contrairement à la résistance des matériaux, n'est pas quantifiable par des formules. Elle dépendra de certains facteurs de protection individuels, familiaux et extrafamiliaux, qui sont propres à chaque sujet (par exemple : prédispositions génétiques, ressources de la personnalité, ressources cognitives, structure familiale, situation financière, réseau social), (ANAUT, 2003), le tout relativement avec leur niveau de vulnérabilité et bien sûr, la gravité des situations traumatiques. De plus, il faut préciser que la résilience n'est pas un gage d'invincibilité : un sujet peut survivre à une situation traumatique grâce à son processus de résilience, puis s'écrouler par la suite lorsqu'éprouvé à nouveau par le destin.

Boris Cyrulnik nous met en garde : « Personne ne prétend que la résilience est une recette de bonheur. » (CYRULNIK, 2003 : 16) Pour parvenir à la résilience, il faut tout d'abord survivre à l'agression (situation traumatique). Ensuite, il faut se battre pour ne pas succomber à ses blessures (trauma) et finalement, il faut apprendre à vivre malgré les séquelles (traumatismes) laissées par les épreuves. Il est possible de survivre à un accident d'auto, et ce, même si l'on en garde plusieurs séquelles (physiques ou psychiques). La route pour y parvenir peut être longue et ardue. La résilience n'est pas un gage de bonheur. Cependant, lorsque l'on retrouve le goût de vivre après un traumatisme, c'est qu'il y a eu résilience.

Le terme de résilience (*resiliency*) est apparu pour la première fois en littérature, ailleurs que dans les textes de physique des matériaux, dans un essai de l'écrivain Paul Claudel. Il s'est grandement inspiré de cette capacité des matériaux à résister aux forces extérieures pour imaginer la capacité des Américains à surmonter les années de misère. Le texte a été publié pour la première fois en 1936 dans le journal français *Paris-Soir* où il était traité de « L'élasticité américaine ». Voici un extrait de ce texte intéressant :

Il y a dans le tempérament américain une qualité que l'on traduit là-bas par le mot *resiliency*, pour lequel je ne trouve pas en français de correspondant exact, car il unit les idées d'élasticité, de ressort, de ressource et de bonne humeur (CLAUDEL, 1965 : 1205).

Il va falloir ensuite attendre plus de quarante ans avant que certaines études psychanalytiques ne commencent à s'intéresser à la résilience. C'est au début des années 1980, lorsqu'Emmy Werner et Ruth Smith, deux psychologues scolaires américaines, publient leurs recherches. Toutes deux ont travaillé avec des enfants à risque psychopathologique pendant trente ans : elles ont remarqué que plusieurs d'entre eux s'en sortaient grâce à leurs qualités individuelles et leur environnement (WERNER et SMITH, 1982). Ce n'est qu'au début des années 2000 que l'éthologue Boris Cyrulnik donne les lettres de noblesse au concept de résilience après avoir travaillé avec des survivants de camps de concentration, des enfants d'orphelinats roumains et des enfants de la rue de la Bolivie. Par la suite d'autres chercheurs, dont Jacques Lecomte⁵ avec sa notion de « tuteur de résilience » et Serge Tisseron⁶ qui repense la notion de la résilience en évoquant les risques de chercher à prédire la résilience, viendront faire évoluer les théories entourant la résilience. Ces chercheurs vont continuer à développer le concept à travers quelques ouvrages importants. En 2008, Marie Anaut publie *La résilience, Surmonter les traumatismes*⁷, une étude qui propose une excellente synthèse de l'évolution des études psychologiques sur cette question.

Il ressort de ces recherches un certain consensus « pour définir la résilience comme la capacité de l'individu de se construire et de vivre de manière satisfaisante malgré les difficultés et les situations traumatiques auxquelles il peut se trouver confronté » (TYCHEY, 2001). L'essentiel est donc, pour le sujet, d'arriver à « vivre de manière

⁵ Jacques Lecomte, *La résilience; se reconstruire après un traumatisme*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2010, *Guérir de son enfance*, Paris, Odile Jacob, 2004, et *Le Bonheur est toujours possible, construire la résilience* (avec Stefan Vanistendael), Paris, Bayard, 2000.

⁶ Serge Tisseron, *La résilience*, Paris, PUF, coll. « Que Sais-je? », 2007.

⁷ Marie Anaut, *La résilience, Surmonter les traumatismes*, Paris, NATHAN, coll. « psychologie no. 128 », 2003.

satisfaisante ». Cela ne veut pas dire que le résilient vit un conte de fées après chaque situation traumatique. Il s'agit plutôt de parler d'un certain mécanisme de protection qui permet de continuer à vivre tout en raccommmodant ses blessures. Par ailleurs, ce ne sont pas tous les individus qui sont ou qui peuvent devenir résilients.

Certains chercheurs ont tenté de dresser la liste des principales variables qui favorisent la résilience chez les sujets résilients. Selon moi, la liste la plus exhaustive est rédigée par Garmezy et Masten. Ils séparent les variables en trois catégories qu'ils nomment « Facteurs de protection individuels », « Facteurs de protection familiaux » et « Facteurs de protection extrafamiliaux ». La première catégorie, la plus large, comporte les facteurs suivants : le sujet peut avoir un tempérament actif; doux ou d'un bon naturel (gentillesse); le genre peut aussi jouer un rôle important (être une fille avant l'adolescence ou un garçon durant l'adolescence; l'âge doit bien sûr être considéré, car plus le sujet est jeune avec une maturité précoce, plus il aura d'outils; l'intelligence ainsi que les aptitudes cognitives sont importantes; tout comme le sentiment d'auto-efficacité et d'estime de soi; les compétences sociales; la conscience des relations interpersonnelles; le sentiment d'empathie; le locus de contrôle interne; l'humour et le charisme. Ce sont tous des facteurs de protection individuels pouvant mener à un processus de résilience. Cette longue liste peut être combinée avec celle des « facteurs de protection familiaux », qui se résume à trois facteurs : le premier se retrouve dans le soutien parental, dans la chaleur que les parents offrent à leur enfant; le second vient de la bonne relation entre les parents et leur enfant; puis le dernier est l'harmonie qui existe entre les parents eux-mêmes, leur bonne entente. La dernière catégorie, celle des « facteurs de protection extrafamiliaux », ne comporte que deux facteurs, mais elle est tout de même très importante. Le premier facteur est le réseau de soutien social, qui englobe les grands-parents, les professeurs, les amis et tout l'entourage direct ou indirect qui peut avoir une influence sur le processus de résilience. Le second représente l'expérience du succès scolaire. Encore une fois, il faut savoir que même si un sujet possède toutes les caractéristiques de cette liste, nous n'avons aucune garantie de sa possible résilience, car ce ne sont que des variables favorisant le processus. Chaque individu réagit différemment selon la situation traumatique et son niveau de vulnérabilité.

Il convient d'aborder la notion de vulnérabilité d'un sujet, distincte des facteurs de protection. Plusieurs chercheurs, dont Manciaux, font le constat que lorsque les sujets sont soumis à des facteurs de risque équivalents, ils se développent tous différemment. Tout comme pour les facteurs de protection, il est impossible de quantifier ces données, mais il est tout de même possible de cibler certains déterminants qui peuvent influencer la vulnérabilité des sujets indépendamment des facteurs de risque, comme le bagage génétique, le niveau de stress au moment de l'agression et sa situation économique, etc. Pour mieux illustrer la variabilité de l'effet de vulnérabilité, James Anthony a proposé en 1980 « la métaphore des trois poupées ». Après avoir reçu chacune un coup de marteau, la première, en verre, s'est brisée, la seconde, en plastique, s'est cabossée et la troisième, en acier, ne présentait aucune marque. Cependant, en 1982, il apporta un bémol à sa métaphore, car selon lui, une poupée d'acier renvoyait à l'image d'invulnérabilité, ce qui est inconcevable dans le processus de résilience. Plus tard, Manciaux proposa une autre métaphore de poupée :

Si on laisse tomber une poupée, elle se brisera plus ou moins facilement :

- selon la nature du sol : béton ou sable;
- selon la force du jet : négligence ou agression;
- selon le matériau dont elle est fabriquée : verre, porcelaine, chiffon, acier...

Le sol représente l'environnement, le jet, l'événement et la résistance du matériau, le niveau de vulnérabilité (MANCIAUX, 1999).

Ce principe de la vulnérabilité est intéressant, mais à lui seul, il ne représente qu'une infime partie du processus. Combiné aux facteurs de risque et de protection, il peut apporter un bon complément d'analyse, mais dans l'optique de mieux synthétiser le fruit de mes recherches, je ne m'attarderai pas trop à cette notion de vulnérabilité dans le cadre de ce mémoire.

L'intérêt d'étudier la résilience dans le cadre d'une maîtrise en littérature, à la fois dans un processus de recherche et de création littéraire, est motivé par la résilience elle-

même, ainsi que par les fruits qu'elle peut produire. Il arrive à l'occasion que la résilience, dans son processus, offre à un individu quelque chose d'exceptionnel, comme un petit bijou, un trésor au fond de soi-même, qui résulte de sa propre lutte contre l'adversité. Certains gagneront au fond des yeux une petite étincelle mystérieuse, d'autres acquerront une grande sagesse, quelques-uns se tourneront vers l'art et produiront de magnifiques chefs-d'œuvre, et d'autres, comme nous le verrons, feront le récit de leur malheur.

Ni acier ni surhomme, le résilient ne peut pas échapper à l'oxymoron dont la perle de l'huître pourrait être l'emblème : quand un grain de sable pénètre dans une huître et l'agresse au point que, pour s'en défendre, elle doit sécréter la nacre arrondie, cette réaction de défense donne un bijou dur, brillant et précieux (CYRULNIK, 2002 : 187).

Les recherches de Marie Anaut ont démontré que pour les sujets à l'enfance meurtrie, il existe un rapport de résilience entre l'inspiration de leurs romans et les blessures surmontées, une relation de cause à effet entre la résilience, l'art et le processus de création (ANAUT, 2003). Les conclusions d'Anaut rejoignent une partie importante de mes investigations. Cependant, je me concentre principalement sur la question de la résilience du narrateur plutôt que sur celle de l'auteur. Les narrateurs enfants, dans les œuvres de mon corpus, vont tenter de se réécrire, de se redéfinir grâce à leur imaginaire. Ils en viennent, par un processus narratif, à apprendre à changer leur regard et la perception qu'ils se font de leurs souffrances. « La capacité à mettre en mots et à raconter le vécu traumatique est souvent reconnue comme un objectif thérapeutique. » (KLITZING, 2003 : 75-80) Un objectif thérapeutique, qui selon l'auteur, influencerait la capacité à raconter des enfants traumatisés ainsi que le contenu de leur narration.

CHAPITRE 3

LA RÉSILIENCE, L'IMAGINAIRE ET LA RÉÉCRITURE DE SOI

La résilience est un phénomène très complexe qui est souvent considérée comme un aboutissement. On devrait cependant plus la considérer comme un long processus qui naît avec le déclenchement d'une situation traumatique et qui se déploie et se confond dans toute la complexité du combat interne du sujet. Durant ce processus, le sujet tentera grâce à son instinct de survie, à son bagage personnel, à son environnement, à ses amis ou bien à sa famille, de poser quelques ancrages qui lui permettront de retrouver une vie convenable. Mais pour ce faire, il devra effectuer un rude combat qu'il accomplira pour lui-même et avec pour seul objectif de s'affirmer, de se redéfinir et ainsi reprendre sa place dans la société. Pour y parvenir, le sujet devra cependant accepter la métamorphose. Il devra modifier sa manière de penser, sa façon de concevoir le malheur, pour ensuite mieux se transformer lui-même. C'est ce qu'explique Catherine Enjolet, écrivaine et professeure de littérature, dans un essai lorsqu'elle dit : « [j]'ai appris à transformer le malheur en épreuve. Si l'un fait baisser la tête, l'autre la relève. » (ENJOLET, 1999 : 9) Une fois que le sujet accepte de transformer son malheur en épreuve, le combat commence. Comme le résume Cyrulnik : « [l]a résilience n'est pas du tout un récit de réussite, c'est l'histoire de la bagarre d'un enfant poussé vers la mort qui invente une stratégie de retour à la vie. » (CYRULNIK, 2008 : 133) Une stratégie qui commence souvent par le déni de ses propres souffrances, un déni soutenu par l'embellissement de sa vie par le biais de l'imaginaire, mais qui un jour ou l'autre, sera levé par la réécriture de soi, que ce soit au sens propre ou figuré.

Lorsqu'une situation traumatique survient, les mécanismes de défense sont sollicités dans le but précis de permettre au sujet blessé de s'accrocher pour survivre. L'un de ces mécanismes est le déni, qui agit de manière à dissimuler une réalité douloureuse, à ne pas l'admettre, dans l'espoir de ne pas souffrir.

(D)ans le fracas de l'existence, un enfant met en place des moyens de défense interne, tels que le clivage, quand le moi se divise en une partie socialement acceptée et une autre, plus secrète, qui s'exprime par des détours et des surprises. [...] Le déni permet de ne pas voir une réalité dangereuse ou de banaliser une blessure douloureuse (CYRULNIK, 1999 : 12).

Il permet alors au sujet de faire une sorte de déviation, une certaine abstraction des douleurs, ou encore de les banaliser, pensant ainsi parvenir à mieux limiter les dégâts. C'est à ce moment que l'imaginaire se met en branle. Il offre au sujet l'opportunité d'échapper au réel, en prenant place dans un univers parallèle. Après avoir lu le témoignage des survivants de la guerre du Pacifique, Cyrulnik écrit : « [d]ans un contexte où la violence inouïe de la pluie, de la chaleur, des animaux et des hommes participent à un concours de cruauté, c'est celui qui parvient à se réfugier dans son monde intérieur qui résiste le mieux. Les poètes alors deviennent des surhommes. » (CYRULNIK, 1999 : 41) L'auteur fait référence à la grande imagination que possèdent les poètes et de l'échappatoire qu'elle leur procure en cas d'adversité.

Cyrulnik nous explique que presque tous les enfants résilients observés ont eu recours, d'une manière ou d'une autre, à cette échappatoire qui peut constituer un outil fort précieux dans le processus de résilience.

Presque tous les enfants résilients, heureux malgré tout dans un monde de glace, de désolation et de faim, ont tenu le coup grâce à l'étonnant pouvoir réchauffant de la rêverie. Ces moments de bonheur, coupés de la réalité de monde environnant, mettent en images un même type de scénario : l'enfant, seul, isolé du monde des adultes haineux, découvre une cachette merveilleuse, un morceau de paradis affectif (CYRULNIK, 1999 : 199).

Il est vrai que plusieurs chercheurs, dont Cyrulnik, parlent de la rêverie et de l'imaginaire comme de lieux ou de moments « coupés de la réalité ». Cependant, il est important de bien définir ce que signifie cette rêverie, ce moment créé par l'imagination :

[D]ès lors, l'imagination constitue une manière de prendre ses distances par rapport au réel tout en restant suffisamment en lien avec lui. [...] Les *rêveries éveillées* et la *tendance à utiliser la beauté comme source d'imagination* pour la métaboliser en œuvres d'art constituent incontestablement les manifestations les plus caractéristiques de cette forme d'imagination (imagination créatrice). [...] Les rêveries servent à faire des projets, à s'arrimer au présent et/ou à se (re)définir un passé souhaitable. [...] Chacune de ces productions imaginaires joue en somme un rôle émancipatoire en permettant à l'homme de se sentir libre tout en demeurant humain. Par un délire, l'esprit largue les amarres pour un voyage sans retour. À travers l'imagination créative, la pensée s'évade, en se délestant temporairement de l'attention, de la vigilance et de la lucidité qui la rivent au réel pour s'engager de manière transitoire dans un monde recréé au sein duquel tout (re)devient possible (POURTOIS, HUMBEECK, DESMET, 2012 : 136-137).

Selon Cyrulnik, l'échappatoire imaginaire peut être bénéfique, mais seulement si elle est temporaire et de courte durée, car, un jour où l'autre, le blessé devra affronter le réel, pour « recoudre » et réaffirmer sa personnalité. Dans le cas contraire, il risque fort de s'enfermer à jamais, dans son refuge loin de la réalité, loin de son identité. Cette idée rejoint une certaine notion de « délire », qui peut être considéré comme un trouble psychique profond qui n'a rien à voir avec le processus de résilience. Cependant, ce délire pourrait s'avérer être un traumatisme découlant de la situation problématique. En fait, pour que le sujet puisse un jour retrouver sa place dans la société, il doit maintenir des ancrages dans celle-ci pendant tout le processus de résilience, même dans sa période de déni. Il ne doit jamais couper totalement les liens qui l'unissent au monde réel. En résumé,

[l']imagination créatrice permet incontestablement de ne pas se soumettre complètement à la réalité sans pour autant avoir à la fuir ou à la dénier. Il s'agit seulement, à travers l'échappée belle qu'elle autorise, de s'offrir une respiration avant de retourner au combat [...] mais plus fort d'avoir, par l'imagination, créé les conditions de sa propre résilience (POURTOIS, HUMBEECK, DESMET, 2012 : 139).

Donc, le déni peut mener un sujet sur le chemin de la résilience, surtout s'il se laisse transporter par son imagination créatrice, mais sans jamais perdre de vue le réel, la réalité.

Cependant, il devra un jour ou l'autre accepter de lever ce déni s'il veut reprendre le contrôle de sa vie; dans le cas contraire, il pourrait bien demeurer prisonnier de son imaginaire. Pour parvenir à lever ce déni, il faudra que le sujet accepte d'en faire un récit et de le socialiser par la parole, l'écriture, le dessin ou même la chanson. Il le faudra pour qu'il renoue avec le réel, pour qu'il retrouve ses ancrages. Ceci lui permettra de se tenir debout devant l'adversité pour s'affirmer, non comme l'être qu'il était avant le traumatisme, mais bien comme celui qu'il est devenu, celui qui s'est réécrit et qui continue à marcher vers l'avant, en disant : « Voilà, "[j]e suis celui qui a connu le fracas, qui a plus ou moins bien cicatrisé, c'est avec ça que vous aurez à établir vos nouvelles relations" » (CYRULNIK, 2001 : 80).

C'est par le récit que de nombreux sujets auront la chance de changer la représentation qu'ils se font de leur malheur. C'est par cet acte de réécriture de soi que le blessé pourra sortir des perceptions traumatiques qui hantent sa mémoire. En fait, c'est en remaniant l'opinion qu'il a de son malheur que le sujet pourra se réconcilier avec le réel, et ainsi, reprendre son destin en main. Cependant, Cyrulnik nous met en garde contre la facilité de l'échappatoire intérieure. Selon l'auteur, il y a un risque que le blessé ne socialise jamais son récit, qu'il le garde pour lui en demeurant isolé du réel, dans un monde proche du délire. Si l'enfant n'a pas autour de lui ou à l'intérieur de lui les éléments nécessaires pour socialiser sa tragédie, il risque fort de devoir « passer à l'acte », agir concrètement dans le réel, pour ne pas sombrer dans l'aliénation. « Le délire logique et le passage à l'acte fourniront des apaisements momentanés : l'extrémiste intellectuel, la délinquance politique ou les impulsions psychopathiques se manifestent régulièrement quand on oblige ces enfants à rester prisonniers de leur passé. » (CYRULNIK, 2001 : 236) L'enfant qui ne parvient pas à socialiser son récit, mais qui refuse de sombrer dans sa folie, peut tout de même parvenir à une certaine paix intérieure précaire par l'action. Cette action peut être perçue comme provocatrice ou même délinquante, mais il s'agit en fait d'un acte contestataire de survivance, à la suite d'une condition invivable. Il s'agit d'un désir de se tenir debout et de remonter la pente. La socialisation de son déni est donc essentielle pour le bien-être du sujet, afin d'éviter qu'il ne sombre dans la folie.

La socialisation du déni est en fait un acte de réécriture de soi. À la suite d'un traumatisme, le sujet n'est plus vraiment le même, il subit une certaine métamorphose irréversible au cours de laquelle le résilient doit se réinventer, se réécrire, « (d)evenir un autre. Se transformer. Se recréer sans pour autant se rendre fondamentalement étranger à autrui : voilà effectivement ce que permet la résilience. » (POURTOIS, HUMBEECK, DESMET, 2012 : 317) Cependant, comme la résilience ne se perçoit pas en matière de réussite ou d'échec, il faut plutôt la considérer comme une bagarre perpétuelle dans l'espoir de demeurer debout malgré ses blessures. Socialiser son déni aide le résilient à se définir face à la société, mais il s'agit, avant toute chose, d'un acte pour mieux se définir lui-même, de prendre conscience de ce qu'il est devenu. « Ainsi, la résilience serait donc le parcours qui mène le vilain petit canard à sa vie de cygne, mais aussi celui qui contraint le cygne à travailler constamment à son identité de cygne parce qu'au fond de lui réside toujours l'histoire du vilain petit canard. » (LEBLONC, 2001 : 296) Il existe plusieurs méthodes pour socialiser son déni, mais celle qui semble faire l'unanimité parmi les chercheurs en termes d'efficacité est l'écriture.

L'exercice d'écriture est très enrichissant sur le plan individuel. Pour produire un texte, il faut parfois aller puiser au plus profond de soi-même, ce qui nous amène à porter un nouveau regard sur qui nous sommes. « Des mythes fondateurs aux récits de l'intime, la littérature nous offre la mise en abyme d'un moi dans tous ses états se construisant en même temps qu'il s'énonce. » (BENESTROFF, 2011 : 138) L'auteur continue en exposant quelques bienfaits de l'écriture à la suite d'un traumatisme, mais fait également mention de certains risques liés à cette activité créatrice :

L'effroi provoqué par le choc traumatique déstructure le sujet, réanime le noyau mélancolique et impose un réaménagement défensif. Cette crise s'accompagne généralement d'une série de symptômes abondamment décrits dans la littérature psychiatrique. [...] [o]n peut en tomber malade (Green, 2004), sombrer dans la mélancolie, [...] se perdre dans une écriture compulsive. [...] Mais le plus souvent les fonctions de l'écriture sont protectrices, libératrices, réparatrices, parfois simultanément (BENESTROFF, 2011 : 145-146).

Ainsi, il y a des risques qu'à la suite d'un traumatisme, l'exercice d'écriture soit plus difficile pour certains que pour d'autres. Ces derniers devront alors trouver d'autres manières de lever leur déni. Cependant, dans la grande majorité des cas étudiés par les chercheurs, l'écriture s'avère être une méthode efficace et salutaire. Il existe d'ailleurs trois sortes d'écriture potentiellement bienfaitrices : « Pendant le choc : l'écriture protectrice, après le choc : l'écriture libératrice et pour réparer les dégâts : périodes de latences et écriture réparatrice. » (BENESTROFF, 2011 : 146) Un exemple de cette écriture protectrice nous est donné par Benestroff après avoir analysé les écrits des *Sonderkommandos* d'Auschwitz. Il s'agissait d'une sorte d'équipe de travail qui avait pour mission d'assumer le fonctionnement des chambres à gaz dans les camps d'extermination lors de la Deuxième Guerre mondiale. Les unités de travail étaient composées de prisonniers et étaient renouvelées régulièrement, envoyés eux aussi dans la chambre à gaz. Il leur était formellement interdit de s'adonner à l'exercice de l'écriture sous peine d'exécution immédiate. Pourtant, malgré toute l'horreur de ces camps et la menace d'une mort certaine, plusieurs *Sonderkommandos* ont bravé cet interdit. Ils ont cherché un refuge et une manière de protester dans l'écriture, car « (é)crire au cœur même des situations extrêmes est un acte de résistance. [...] Ces écrits obéissaient au désir de laisser des traces, en même temps qu'ils suspendaient la sentence de la mort. » (BENESTROFF, 2011 : 146) Condamnés à massacrer leurs pairs pour ensuite devoir subir le même sort par leurs confrères, une certaine pulsion de vie les a contraints à s'adonner malgré tout à un acte d'écriture. Ensuite, comme deuxième sorte d'écriture bienfaitrice, on retrouve l'écriture libératrice. C'est celle qui permet, à la suite d'un événement traumatique, de lever le déni pour se libérer des traumatismes. Puis finalement, lorsque le déni s'étire sur plusieurs années, on retrouve la troisième sorte d'écriture, celle qu'on qualifie de tardive et de réparatrice. Après une longue période de latence de plusieurs années où le déni peut avoir perduré, le processus de résilience peut puiser dans l'expérience d'une vie les armes nécessaires pour qu'un sujet décide un jour d'affronter les démons qu'il a cherché à fuir toutes ces années.

Après avoir exposé certaines théories et certains concepts rattachés au processus de résilience, je vais appliquer ces outils à la littérature dans le but de démontrer l'importance

de l'imaginaire des narrateurs enfants à l'étude. Je vais tenter d'exposer comment leur imaginaire est en association intime et directe avec leur processus de résilience, ce qui influence grandement leur évolution ainsi que les actions qu'ils entreprennent dans le but de surmonter leur traumatisme par une certaine réécriture d'eux-mêmes.

CHAPITRE 4

LE SOUFFLE DE L'HARMATTAN : PRÉSENTATION SOMMAIRE

Le souffle de l'harmattan (première édition), de Sylvain Trudel, est le premier roman du corpus littéraire étudié dans cette recherche. La drogue, la maladie, la mort, les kidnappings et le meurtre nourrissent l'histoire de rebondissements inattendus et déstabilisants. L'histoire nous présente, par le regard d'Hugues Francoeur, un jeune gamin de dix ans à l'imaginaire sans bornes, la relation d'amitié qui existe entre lui et Habéké Axoum, un jeune Africain qui a connu la sécheresse, la désolation et la mort en Afrique et qui a ensuite été adopté par une famille québécoise. Les deux jeunes garçons se définissent comme des enfants en manque d'origine : l'un adopté et l'autre trouvé après avoir été abandonné. Dans l'incapacité de définir leur origine, ils passeront l'essentiel de leur temps libre à s'en construire une, à en imaginer une. Ils chercheront des traces de leurs racines oubliées et inventeront celles qui leur permettront de parfaire leur identité à leur goût. C'est dans l'optique d'un retour aux sources, d'un nouveau départ avec de nouvelles bases, pour lesquelles ils auraient eu, cette fois, leur mot à dire, qu'ils vont rechercher l'Exil dans l'aventure et le voyage. L'Exil, cette terre promise où le recommencement est permis. Un endroit qu'ils définissent comme le point de départ de leur avenir, de leur descendance où de nombreuses générations leur survivront. Un recommencement loin de l'ère adulte et des parents hypocrites qui deviennent avec le temps « des "poissons malhonnêtes" vivant dans "leurs eaux polluées de mensonges où croupissaient les barbottes". » (BELLEMARE, 1993 : 89) Dans l'optique où ils ne trouveraient jamais cette terre promise, ils espèrent à tout le moins réussir à redonner un sens à leur vie.

Hugues Francoeur se décrit comme une personne en manque d'origine puisqu'il considère avoir été abandonné par sa mère biologique, dont il ignore tout, et adopté par une

famille qui ne l'aime guère. Suivant l'hypothèse de Jean-François Lacoursière, le petit Hugues Francoeur pourrait avoir inventé de toutes pièces cette histoire concernant l'adoption. Le jeune Francoeur, malheureux de sa situation familiale, pourrait avoir mal interprété des signes anodins pour confirmer ses espoirs d'avoir été adopté :

La situation de Hugues pourrait se complexifier à souhait si l'on se fie à la théorie du roman familial qui stipule que le trouvé, insatisfait du contexte familial, s'invente des parents à la hauteur de ses désirs. Ce pourrait donc être le cas de Hugues qui, devenu insatisfait de l'amour et de la tendresse qui lui sont prodigués par ses parents, Claude et Céline, chercherait à croire qu'il est effectivement trouvé – ou adopté. Notons que Hugues est l'aîné de la famille et que sa croyance d'être adopté pourrait coïncider avec la naissance de son frère ou de sa sœur. La venue d'un second enfant, pour un enfant unique, peut en effet être une source de malentendu puisque les parents délaissent en partie le plus vieux afin de prodiguer les soins nécessaires au nouveau venu (LACOURSIÈRE, 1993 : 64).

Parmi les raisons qui pourraient expliquer un tel désir de la part d'un enfant, il y a bien sûr le délaissement des parents au profit d'un nouveau-né. À cela s'ajoute la prise de conscience d'un enfant-roi. Ce dernier fait un lourd constat : les adultes ont autorité sur lui, sont trop banals et ils ne correspondent aucunement à la hauteur de ses aspirations. Ce dernier tenterait alors de trouver ailleurs ses réelles origines, celles qui lui permettraient de compléter son destin royal.

À cela s'ajoute l'influence de son meilleur ami, Habéké Axoum, qui l'influence grandement dans son évolution. « Habéké possède une intelligence créatrice et une hérédité chargée de coutumes exotiques venues de l'Afrique, ce qui n'est pas sans déplaire à Hugues. » (LACOURSIÈRE, 1993 : 64) Il voit en son ami une sorte de touche d'exotisme, de mystérieux, un idéal à atteindre. Dans l'espoir de se mettre à son niveau, de se détacher de sa propre histoire qu'il juge trop ordinaire, Hugues se cloître dans une illusion qui lui offre tellement de possibilités, comme celle d'être, lui aussi, un enfant adopté.

Il est presque impossible d'affirmer ou d'infirmier qu'Hugues est un enfant adopté ou non, mais pour la suite des choses, je vais me ranger avec les théories de Jean-François Lacoursière qui considère que le jeune Francoeur a inventé de toutes pièces cette histoire d'adoption. Voici le fameux passage où le narrateur apprend la « vérité » à son sujet :

J'ai appris d'un coup mes origines inconnues et j'ai compris que j'étais l'objet de leurs disputes parce qu'ils n'avaient jamais été d'accord à mon sujet. [...] Céline disait qu'elle avait toujours voulu tout me dire dès le début, alors que Claude pensait qu'il valait mieux tout oublier et faire semblant (TRUDEL, 1997 : 18).

Ce passage très flou ne nous enseigne rien sur la source du problème. La raison de son origine est inconnue et peut être interprétée de nombreuses manières : une grossesse accidentelle ou même une liaison infidèle auraient pu être à l'origine de leurs disputes. Du point de vue d'un enfant qui se sent abandonné par ses parents et qui ne comprend ni la sexualité ni la reproduction, un tel passage peut offrir à un jeune homme à l'imagination fertile de nombreuses interprétations, comme croire qu'il est un garçon abandonné dans un panier d'épicerie et trouvé par le couple que forment Céline et Claude. Hugues semble apprécier l'idée de pouvoir s'inventer ses propres origines, ce qui explique sûrement pourquoi il ne confronte jamais ses parents sur la question. Sans preuve formelle du contraire, Hugues peut continuer de rêver à cette avenue.

Hugues Francoeur et Habéké Axoum, son meilleur ami, décident de partir à la recherche de l'Exil. « J'ai compris, ce soir-là, que l'intérieur des hommes sans racines est tapissé d'Exil. » (TRUDEL, 1997 : 20) Il a espoir de retrouver, en ce lieu presque vierge, une certaine partie de lui-même et une occasion de recommencer sa vie sur de nouvelles bases. Au début, les deux garçons s'inventent mille jeux, comme écrire une déclaration des droits, vendre des coquilles d'huître pour se faire un trésor et se marier ensemble. Mais rapidement, Hugues se rend compte des limites de son imaginaire : « Avoir eu une scie, j'aurais demandé à Habéké de me sélectionner la main droite pour la leur lancer au sens figuré. Des projets comme ça, c'est seulement dans l'imaginaire et voilà le malheur. »

(TRUDEL, 1997 : 27) À partir de ce moment-là, Hugues et Habéké tentent de réaliser concrètement leurs projets loufoques. Très imaginatifs, les deux amis entreprennent rapidement de partir à la recherche du grand-père d'Habéké, disparu depuis plusieurs années durant la construction du chemin de fer éthiopien. Puis, dans la recherche de leur Exil, ils tentent un voyage vers le Grand Nord ou creusent un trou pour rejoindre la Chine. Mais leurs jeux finissent par avoir des conséquences plus graves. En cherchant à invoquer les esprits, Habéké met le feu à une vieille grange, en conséquence de quoi ils font un séjour à l'hôpital. Ils y rencontrent Nathalie, une jeune fille souffrant d'une maladie cérébro-vasculaire. Ils ont alors la magnifique idée de la kidnapper pour traiter sa maladie avec des tisanes. À la suite de cet incident, les deux jeunes sont séparées pour le reste de l'hiver, pendant qu'Habéké est envoyé dans une école « spéciale ». Lorsqu'ils se retrouvent au printemps, leur audace n'a plus de limites. Révoltés par le fait qu'Odile, leur meilleure amie, soit enceinte et droguée, ils se fabriquent un sous-marin dans le but d'amener Odile en Exil avec eux. Il s'agit d'un projet très audacieux qu'ils mettent à exécution en assassinant son petit copain, en lui enlevant son enfant et en l'amenant de force dans leur escapade.

Enfin, le sous-marin coule dans le fleuve. Habéké et Odile se noient tandis qu'Hugues réussit tant bien que mal à se sortir de l'eau, pour finalement récupérer l'enfant d'Odile qu'ils avaient auparavant placé dans un panier et livré à la mer. Le roman se termine sur ce drame, tandis qu'Hugues Francoeur, l'enfant abandonné et adopté, se retrouve devant le prolongement de lui-même, un orphelin tout comme lui. Ces deux êtres se retrouvent devant une sorte de nouveau départ.

CHAPITRE 5

C'EST PAS MOI, JE LE JURE! : PRÉSENTATION SOMMAIRE

C'est pas moi, je le jure!, de Bruno Hébert, est le deuxième roman étudié dans ce mémoire. Il s'agit cette fois-ci d'une narration ultérieure, c'est-à-dire que le narrateur nous offre le récit de son histoire une fois adulte. « Ce qui la rendit si particulière, cette journée, c'est que même trente ans plus tard, je m'en souviens encore dans les moindres détails. » (HÉBERT, 1999 : 103) L'histoire se déroule en fait sur une très courte période, du début du mois d'août 1968 au mois de novembre de la même année. L'action se passe à l'intérieur d'une famille dysfonctionnelle où le mensonge occupe une place prédominante autant chez les parents que les enfants. Par exemple, la mère du narrateur n'hésite pas à mentir pour le défendre lorsqu'il lance des œufs sur la porte de garage de madame Martineau; tout comme le narrateur ne cesse d'inventer des mensonges pour se sortir de situations délicates dans lesquelles il se retrouve constamment. Il a d'ailleurs une vision lucide de ce que représente le mensonge pour le genre humain :

En fait, je comprenais pourquoi les adultes avaient besoin de solitude. C'était uniquement pour parfaire leurs mensonges [...]. Les grands ermites, les moines chartreux [...] avaient compris, dès le départ, que pour éviter de mentir il fallait simplement fermer sa gueule. Il est clair que le mensonge est né avec la parole (HÉBERT, 1999 : 129).

L'histoire que nous propose le narrateur peut être présentée comme une panoplie d'évènements rocambolesques, plus ou moins véridiques. Toute l'essence de celle-ci repose en fait sur le mensonge et sur le besoin d'avoir de l'attention. Cependant, le narrateur nous offre un exposé d'une rare franchise, empreint d'une grande vérité, soit celle de la détresse d'un enfant qui, pour se protéger, usera de son imaginaire afin de se tromper lui-même.

C'est pas moi, je le jure! est le récit de Léon Doré, un enfant de 10 ans particulièrement tourmenté, où la réalité du narrateur sera dépassée et submergée par son imaginaire.

Conscient d'avoir un problème de dédoublement de personnalité, il se décrit lui-même, avec ironie, comme un enfant anormal : « Le docteur Larrivée a dit à ma mère que tout s'était très bien passé, j'étais un enfant parfaitement constitué, tout était normal, *un enfant normal*. Il y a des médecins qui devraient être radiés de la profession. » (HÉBERT, 1999 : 9) Vivant dans une famille déchirée où le bonheur est absent, en plus d'être tourmenté par sa propre crise identitaire, Léon parvient à garder un regard lucide et critique sur sa situation qu'il considère comme désastreuse et précaire. « Ils ne voyaient pas un instant, pas même une fraction de seconde, qu'ils s'apprêtaient à détruire nos vies, à déchirer notre enfance comme on déchire la liste des courses. » (HÉBERT, 1999 : 25) Dans ce passage, le narrateur fait référence au divorce de ses parents, un évènement plus qu'important qui fera fuir sa mère en Grèce et qui aura des effets terribles sur son existence. « Ce départ comportait des conséquences insupportables : la première était que mon père allait sombrer dans une rivière de whisky, la deuxième était que cette horrible gouvernante allait s'installer à demeure et détiendrait l'autorité suprême, la troisième, et sans doute la pire, maman ne serait plus là pour mettre un frein à ma démente. » (HÉBERT, 1999 : 40) Déjà, Léon est conscient de tout le malheur qui va lui arriver. Il comprend que son père a des problèmes d'alcool et qu'ils risquent d'empirer; il est au courant pour la maîtresse de son père et du pouvoir qu'elle exerce sur lui, et bien sûr, il est persuadé que l'absence de sa mère va le propulser dans la « démente ». C'est d'ailleurs à partir de ce moment que ses problèmes de dédoublement de personnalité atteignent un paroxysme. Dans l'espoir de se protéger des douleurs à venir, il cherche à se réfugier dans un personnage qu'il se crée. « Je pensais que ce stratagème me protégerait efficacement contre l'effondrement des valeurs et aussi contre la mort. » (HÉBERT, 1999 : 22) C'est par ce mécanisme de protection, le refus de souffrir en contournant les douleurs, que Léon va affronter les épreuves qui se dressent devant lui.

Une vie de malheur, une famille qui vole en éclats, puis une crise identitaire majeure. Voilà la situation du jeune narrateur, lorsque la situation traumatique survient, lorsque sa mère l'abandonne. Confronté à une nouvelle situation qui le dépasse complètement et face à ce sentiment d'abandon, il laissera son double prendre le contrôle de sa vie afin de tenter de limiter les dégâts. C'est à ce moment précis qu'il préférera vivre à travers son imaginaire de nombreuses aventures fantastiques plutôt que de vivre dans ce réel dévasté et dépouillé d'amour maternel. « Je savais d'instinct que, pour résister à l'incendie qui allait se déchaîner, il me faudrait deux vies, deux personnalités indépendantes l'une de l'autre. La première prendrait tout dans la gueule, [...] tandis que l'autre ferait de moi le roi des criminels, l'intouchable prédateur. » (HÉBERT, 1999 : 22) Léon savait depuis longtemps déjà qu'il pouvait survivre à ses malheurs en se servant de sa double personnalité et de son monde imaginaire : « [D]éjà, enfant, je savais inconsciemment que le bonheur était là, au bout de l'impossible, dans tout ce qui est inaccessible, un univers parallèle où il suffit parfois de se lever le matin pour avoir les deux pieds dedans. » (HÉBERT, 1999 : 104) Un univers parallèle plus serein que son réel où il retrouvera Clarence, sa meilleure amie imaginaire. C'est avec elle qu'il entreprendra de nombreuses aventures plus tordues les unes que les autres dans le but de s'évader quelque part où il est possible de trouver un semblant de bonheur. Leur relation se développera tout au long du récit, à mesure que Léon lui donnera de l'importance. Il cherchera un peu de réconfort et de plaisir dans la délinquance qui fera retomber sur lui une attention qu'il recherche. Ceci le mènera à voler une boîte de « fudgesicles » au laitier, à pénétrer par infraction dans la maison des voisins pour vandaliser la propriété, à voler de l'argent dans une maison aisée et à partir pour la rue de l'Anse, la rue de tous les péchés.

Cette quête de bonheur lui procurera certaines joies, mais il devra en payer le prix. Ses escapades et ses méfaits le conduiront tout droit dans un hôpital psychiatrique, sous les bons soins constants d'un docteur qui tentera tant bien que mal de lui faire avouer que sa seule vraie amie, Clarence, est une pure invention. Il refusera de voir cette vérité puisque la blessure causée par l'absence de sa mère est encore et toujours présente. Cette blessure est atténuée par la présence de Clarence qui lui offre un certain réconfort. S'il devait s'avouer à

lui-même que Clarence n'existe que dans son imaginaire, il lui faudrait retourner à la case départ et affronter ses traumatismes, ce qu'il n'est pas encore prêt à faire.

CHAPITRE 6

L'ANALYSE DE LA RÉSILIENCE ET DE LA RÉÉCRITURE DANS LE CORPUS

Plusieurs liens unissent les romans *Le souffle de l'harmattan* et *C'est pas moi, je le jure!*. Dans les deux romans, les narrateurs principaux sont des garçons de dix ans confrontés à une situation traumatique importante qui marquera à jamais leur destin. Ils cherchent, chacun à leur manière, la voix de la survivance. Leur désir de continuer à vivre malgré leur traumatisme qui menace leur équilibre psychique identitaire. Pour ce faire, ils s'aventureront sur la voie de la résilience. Le narrateur du premier roman, Hugues Francoeur, aîné de la famille, voit sa vie bouleversée lorsque la famille s'agrandit et que ses parents ne lui donnent plus autant d'attention qu'auparavant. Tandis que Léon Doré, narrateur du deuxième roman, voit son équilibre ébranlé lorsque ses parents divorcent et que sa mère l'abandonne pour mieux recommencer sa vie en Grèce.

Pour tenter de limiter les dégâts face à l'adversité, les deux narrateurs vont, inconsciemment utiliser les mêmes facteurs de protection, soit celui du déni et de l'embellissement de leur vie par le biais de l'imaginaire. Hugues, en mal d'amour et d'attention depuis la venue de ses frère et sœur, n'accepte pas d'être délaissé par ses parents. Dans le but de rendre cette déchirure moins pénible, il s'invente une histoire rocambolesque dans laquelle il est un enfant adopté. Puisque dans l'univers qu'il se crée les liens familiaux ne sont plus aussi forts, il parvient à se dissocier de l'amour qu'il porte à ses parents sans trop de difficulté. En fait, le narrateur fera jouer sa mémoire à son avantage en faisant abstraction des beaux souvenirs qu'il a de sa famille. D'ailleurs Cyrulnik donne un exemple d'un tel déni dans *Démence et résilience : Narration ou retour du passé ?*

La première idée que je vous propose, c'est de dire que la mémoire, ce n'est pas du tout le retour du passé, c'est la représentation du passé et c'est même l'anticipation du passé. C'est-à-dire que l'on va chercher dans sa mémoire les éléments qui permettent de justifier l'état dans lequel on se sent aujourd'hui (CYRULNIK, 2008 : 95-102).

La manipulation qu'Hugues fait de ses souvenirs l'aide dans sa quête qui le pousse à se détacher de ses parents, ainsi il peut minimiser l'importance de la douleur et s'en détacher en redéfinissant ses origines : « Il peut désormais se regarder comme un enfant trouvé, ou adopté, auquel sa vraie famille, royale, bien entendu, ou noble, ou puissante en quelque façon, se révélera un jour avec éclat pour le mettre enfin à son rang. » (ROBERT, 1972 : 47) En manipulant ainsi ses souvenirs et en les ciblant, Hugues demeure conscient de ses bonheurs passés, mais s'arrange pour les réduire à ses yeux et peut exprimer son mépris pour Céline et Claude. « À l'époque j'étais sûrement heureux, mais avec mes yeux d'aujourd'hui, personnellement je trouve ça salaud. » (TRUDEL, 1999 : 18) « Ses yeux d'aujourd'hui » font référence au regard qu'il porte sur son adoption.

Léon, pour sa part, est un enfant troublé. Avant que la situation traumatique soit exposée dans le roman, Léon est conscient de la précarité qui le menace. Il doit dresser en permanence des barrières psychologiques pour se préserver des multiples personnalités qui menacent de le submerger au moindre faux pas. L'enfant est perturbé avant la venue de la situation traumatique, mais il parvient à contrôler ces troubles. Il y a cependant un dérapage important à la suite de la situation traumatique, le narrateur ne parvient plus à tenir ses barrières et se laisse engloutir par son dédoublement de personnalité. Il y a, comme le décrit Cyrulnik, un avant et un après :

[Q]uand il y a un traumatisme, on est soudain déchiré. Il y a une datation extrême une mémoire avant le traumatisme en quelques jours, en quelques heures après l'énoncé d'une nouvelle, on n'est plus le même, on est métamorphosé, blessé. Si on demande aux gens de raconter, quelques heures plus tard, sans jamais mentir, ils vont choisir un autre représentant d'eux-mêmes de l'avant et de l'après (CYRULNIK, 2008 : 95-102).

Lorsque l'événement traumatique surgit, Léon, pour mieux se protéger de la tempête, baisse ses barrières mentales et se laisse submerger par l'univers de son dédoublement de personnalité. Il peut alors faire abstraction des douleurs qui pourraient lui être fatales grâce au déni, des douleurs qui proviennent d'une double agression dans son cas, externe et interne.

D'un point de vue théorique, les traumatismes influencent la capacité narrative des enfants. Par traumatisme, on entend, dans ce contexte, un événement important, un afflux de stimulations qui dépasse les capacités du Moi à les traiter et à les intégrer psychiquement. Dans sa théorie de l'angoisse, Freud met en évidence une symétrie entre les dangers intérieurs et extérieurs du traumatisme. Le Moi est agressé de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur par les motions pulsionnelles. Nous pouvons ainsi établir un premier parallélisme structurel entre les traumatismes et la narration qui se situe dans un espace transitionnel entre l'intérieur et l'extérieur (KLITZING, 2003 : 75-80).

C'est par le déni que Léon se protège de l'agression externe, mais c'est justement le déni et l'apparition de son dédoublement de personnalité qui menace et agresse son intérieur, ce qui influence ses capacités narratives. Léon souhaite que ce stratagème le préserve de l'agression externe et qu'il lui permette de surmonter ces obstacles sans trop souffrir, comme le ferait un « intouchable prédateur ». Puis un jour, lorsque la tempête serait loin derrière, il pourrait espérer reprendre normalement le cours de sa vie en tournant le dos à l'agression interne.

Les deux narrateurs, dans leur processus de résilience, campés dans la négation de leur souffrance et animés par un imaginaire débridé, vont rapidement apprécier leur nouvelle vie remplie d'aventures et de rebondissements. La narration qu'ils se font de leur nouvelle vie est presque euphorique et elle contraste énormément avec l'état de souffrance et de malheur auquel ils étaient confrontés. Ce nouvel univers leur procurera une sensation de bien-être qui rendra le retour à la réalité difficile.

Hugues Francoeur s'imagine une vie d'enfant adopté, un enfant sans racines. « C'est cet enfant sans patrie qui se mettra en quête d'un pays pour y planter son arbre, pour s'y enraciner. » (TRUDEL, 1999 : 33) Il s'agit en fait d'une démonstration d'une grande confiance en soi, un facteur de protection personnel important. C'est ce qui le pousse à aller de l'avant avec tous ses projets. Sa confiance, combinée à une belle intelligence, va lui faire prendre conscience des limites de son imaginaire et l'amener à agir autant dans son imaginaire, en rêvant et élaborant des plans toujours plus incroyables, que dans le réel où il cherchera concrètement son Exil. Très actif de nature, il n'attendra rien des autres, il choisira ce qu'il considère être bon pour lui et s'arrangera pour l'avoir. Ce désir de partir recommencer sa vie ailleurs sera renforcé par l'angoisse que ses parents adoptifs ne cherchent à mettre fin à sa vie en l'empoisonnant (TRUDEL, 1999 : 67). Dans l'espoir de sauver sa vie, le petit Francoeur, en quête d'une terre promise, cherchera à creuser jusqu'en Chine, tentera d'atteindre le Grand Nord par la voie ferrée et, à l'intérieur d'un sous-marin qui prend l'eau, bravera le fleuve Saint-Laurent en quête de l'île promise et de l'espoir d'une vie meilleure. Hugues Francoeur, pourvu d'une grande imagination, entreprendra de nombreux projets que ses amis soutiendront toujours dans les bons comme dans les mauvais coups : un facteur de protection extrafamilial important.

Le processus de résilience amorcé par Hugues, qui lui fait nier certains aspects de la réalité, le protégera de souffrances auxquelles il ne tient pas à être confronté. Le narrateur trouvera un certain confort dans cette idée d'adoption, mais la sensation de bien-être qu'elle lui procure ne semble pas suffisante, il désire davantage : « " – Tu sais, l'autre soir, quand on est tombés du pont? – Oui. – Si nous avions eu des ailes? Qu'est-ce qui serait arrivé? " Je voulais qu'on s'envole vraiment, car les ailes ont toujours été la solution rêvée. » (TRUDEL, 1999 : 49) Le narrateur est lucide et comprend les limites de son imaginaire, il sait que rêver de voler ne sera pas suffisant pour atteindre ses objectifs. D'après les études de Cyrulnik, ce genre d'insuffisance, combiné au fait de ne jamais arriver à socialiser son récit, peut forcer un sujet, comme Hugues, à « passer à l'acte », ce qui lui « fournira des apaisements momentanés » plus efficaces que la simple rêverie. C'est dans cet objectif

qu'Hugues et Habéké, vont plumer des poules du voisin en cachette, voler du miel dans une ruche et essayer de se construire des ailes pour voler.

Je finissais de lui coller ses dernières plumes sur les bras avec la cire et le miel des abeilles. Les miennes, déjà séchées, n'attendaient que le moment de se déployer. [...] Nos ailes s'étiraient en longueur et traînaient derrière nous dans la poussière comme si on était des anges nains. On s'est arrêtés au milieu du pont, on a étendu nos ailes puis on s'est lancés dans l'air en battant le ciel de nos plumes (TRUDEL, 1999 : 55-56).

La préparation de ce plan a un effet euphorique et bienfaiteur sur les deux amis qui s'encouragent et se motivent à mener à terme leur projet. Ils vont même dans leur enthousiasme se comparer à des anges. L'expérience n'ayant pas tourné comme il l'espérait, Hugues et Habéké vont par la suite tenter de reproduire cette sensation avec d'autres expériences concrètes, comme entreprendre une expédition pour atteindre le Grand Nord et creuser un trou suffisamment profond pour se rendre en Chine.

Pour ce qui est de Léon Doré, il semble que le narrateur soit conscient de sa double personnalité dès le début du roman, mais il ne lui porte pas une grande importance, elle fait partie de lui-même. Ce dédoublement peut provenir d'un traumatisme antérieur à la narration du roman, mais le narrateur n'y porte pas trop d'importance puisqu'à ce moment, il y a encore des épisodes heureux dans sa vie. Le fait de prendre conscience de ses problèmes de dédoublement de personnalité est un signe d'intelligence, un facteur de protection personnel qui aidera grandement le jeune narrateur. Cependant, lorsque ses parents se séparent et que sa mère part pour la Grèce, Léon s'efface derrière son double pour mieux supporter les malheurs qui lui arrivent. Ceci aggrave son problème de personnalité. C'est donc un mélange de dédoublement de personnalité et d'imaginaire démesuré, à la suite du départ de sa mère, qui entraîne Léon dans une chute presque sans fin. Tout comme dans le roman *Le souffle de l'harmattan*, la situation traumatique vient faire une cassure dans la narration qui délimite très bien l'avant de l'après.

Pourvu d'une personnalité très active, il n'attendra pas que quelqu'un vienne à son secours pour le protéger. Il passera lui-même à l'action pour arriver à ses fins, ce qui représente un autre facteur de protection personnel important. Alors que ses parents se disputent avec des cris et des hurlements, il décrit la scène comme étant terrifiante. Il décide de passer à l'action pour mettre fin à la situation qui le trouble en mettant le feu dans une corbeille de la maison. « Pendant au moins une heure, on lutta tous ensemble pour éteindre le brasier, sauf moi, bien entendu, qu'on avait enfermé dans ma chambre, inculpé de pyromanie. Je m'en foutais, j'étais heureux. » (HÉBERT, 1999 : 47) Un sentiment de bien-être momentané venu remplacer celui de malaise dû à la dispute. Rapidement, il perçoit le bien-être que lui procurent ses actions. Mais son bien-être est de courte durée, car toutes ses manigances ne parviennent pas à retenir sa mère. Il devra donc, pour aspirer à un certain bonheur, avoir recours à d'autres mécanismes de défense comme le déni.

Très proactif lorsque vient le temps de se protéger et de faire blocus sur ses situations traumatiques, Léon, à mesure que les douleurs augmentent, se laisse emporter par les méandres de son imaginaire et de sa double personnalité. « Quand je repris connaissance, la joue encore sur la céramique froide, deux choses apparurent clairement à mon esprit : ma mère n'était plus là et il n'y avait jamais eu de porte au fond de la garde-robe. » (HÉBERT, 1999 : 53) La situation familiale dans laquelle il se voit plonger ne lui convient aucunement, il ne l'accepte pas et c'est à travers le déni qu'il peut continuer à survivre, cependant à l'occasion, la réalité lui explosera en plein visage comme dans l'exemple précédent. Il prend alors conscience que son dédoublement commence à prendre beaucoup de place dans son esprit, tellement qu'il peine à le différencier de son « moi réel » : « (Q)ui avait bien pu faire un tel bordel? Admettre que j'en étais responsable revenait à basculer dans la démence, et sans retour possible. [...] Il m'était difficile de savoir ce que je faisais ou ce que je ne faisais pas. » (HÉBERT, 1999 : 68) Il prend conscience qu'il est près de sombrer dans la démence. Mais au lieu de se raisonner, il continue de plus belle dans cette nouvelle voie, parce qu'il s'agit de la voie la moins douloureuse pour le moment, celle qui lui permet d'éviter ses malheurs.

Certains événements d'apparence banale peuvent prendre dans la tête d'un enfant coupable d'holocaustes résidentiels des proportions extraordinaires. Là où il n'y avait qu'un champ de blé d'Inde et un renard tranquille apparaissait subitement un commando de mercenaires armés jusqu'aux dents s'appêtant à célébrer la nuit des longs couteaux avec Lucifer réincarné en mammifère cannibale (HÉBERT, 1999 : 56-57).

La raison en est fort simple. Son imagination lui permet de transformer ses malheurs en bonheur, ou plus particulièrement, de leur donner un petit côté extraordinaire. Elle lui permet de ne plus être qu'un petit gamin insignifiant, mais bien un super malfaiteur, un Christophe Colomb, un héros. Pendant ce temps, à chaque situation problématique, Léon fait un blocus et plonge plus profondément dans son imaginaire, ce qui laisse la chance à son double de gagner en puissance :

Je fis blocus comme d'habitude, je rangeai tout dans le tiroir de ma mémoire où il y avait déjà une garde-robe, un clavecin, une maman disparue, un train électrique incendié et d'autres choses encore, bien d'autres choses que j'avais oubliées, mais qui étaient là (HÉBERT, 1999 : 85).

La référence au « tiroir » et aux nombreuses « choses oubliées », prouve à quel point le narrateur se détache du réel et refuse d'affronter ses problèmes. Cependant, la référence « aux autres choses oubliées » laisse entrevoir un indice sur la source de son problème de dédoublement de personnalité qui pourrait provenir d'un autre traumatisme qui se serait produit bien avant cette narration.

Le problème est qu'à force de faire blocus, Léon finit par laisser tomber le réel. Il s'accroche à son double, Clarence, et il refuse de lâcher prise. La fin du roman nous montre le narrateur aux prises avec son dédoublement de personnalité et le grand pouvoir que se dédoublement exerce sur celui-ci. Voici un passage qui démontre très bien à quelle profondeur Léon Doré plonge dans son imaginaire et à quel point il se détache de la réalité.

À mon avis, ce passage montre la puissance de son imagination et la place que Léon accorde à Clarence dans sa vie, car toute cette scène se passe à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique. Il dialogue avec Clarence dans un talkie-walkie qui ne fonctionne pas et il voit sur les murs blancs de sa chambre le soleil, les fleurs ainsi que des oiseaux qui volent haut dans le ciel.

– Que je te voie jamais essayer de m'inventer, Léon Doré, ce serait trop facile, pour qu'ensuite tu me fasses toutes les cochonneries que tu as dans ta tête de vieux saligaud, je te défends de m'inventer, même une minute, même une seconde, même pour rire. – C'est promis, Clarence. [...] Le soleil était au zénith, la prairie sentait bon les fleurs sauvages, dans le ciel très haut une mésange planait sur le monde. (HÉBERT, 1999 : 195-196)

Chaque narrateur, par le biais du déni et de l'imaginaire, va entamer un long processus de résilience dans le but de se protéger d'une agression et de continuer à vivre malgré tout. Chaque enfant dispose de forces qui l'aident à progresser dans le processus de résilience. Léon, par exemple, a beaucoup de charisme. Il s'agit d'un facteur de protection personnel qui facilite l'approche des autres. Prenons par exemple le laitier, qui offre des réponses à ses questionnements, puis le gardien de sécurité de l'hôpital avec qui il est très complice. Hugues, pour sa part, dispose de facteurs de protections extrafamiliaux qui viennent surtout de ses amis, ainsi que d'Alexandre Isaievitch Soljenitsyne, un écrivain russe en exil avec qui il correspond. Pour ce qui est des facteurs de protections familiaux, ni Hugues ni Léon n'en ont vraiment. En fait, on pourrait même dire qu'une partie de leur problème vient justement du manque de soutien familial. Il y a la sœur de Léon qui cherche à l'aider lorsqu'il commence à agir différemment et à se couper de tout, même s'il perçoit cette attention comme une tentative de sa sœur pour prendre la place de sa mère; il n'accepte pas ce soutien et il finit par l'envoyer promener. Il a probablement peur que sa sœur fasse ressortir sa blessure alors qu'il ne cherche qu'à la fuir.

Le rôle de l'imaginaire est primordial dans leur processus, car c'est ce qui leur permet de contourner les épreuves, une fois qu'ils ont consenti à faire blocus sur leur douleur, afin de continuer à avancer sans trop avoir mal, et ce, même si leur imaginaire les met la plupart du temps dans le trouble. Ils se réfugient dans leur imaginaire. C'est ainsi qu'ils réussissent à trouver du beau et de l'espoir dans leurs rêveries, malgré leur malheur. « Quand il arrive un traumatisme dans la vie, il y a une mémoire d'image hyper imprégnée comme un effet loupe. » (CYRULNIK, 2008 : 95-102) Il s'agit d'une métaphore qui explique comment un sujet traumatisé peut voir un élément très significatif pour lui et complètement insignifiant pour un autre qui n'a pas été traumatisé. Et parfois, le traumatisé s'accrochera de manière impulsive à cet élément. Hugues va rechercher l'Exil dans tous les projets qu'il entreprendra, tandis que Léon fera tout pour avoir un peu d'attention sur lui, de la part de ses parents, de Clarence et même de Dieu.

Selon Jean-Pierre Pourtois, Bruno Humbeeck et Huguette Desmet, afin de ne pas sombrer dans un délire profond et dangereux, il faut par contre toujours garder contact avec la réalité. Les deux narrateurs enfants y parviennent, même s'ils ont tendance à pencher vers le délire. Même s'il refuse la réalité, Hugues va constamment chercher à agir concrètement dans celle-ci dans l'espoir de réellement changer sa vie et sa situation. Il se servira de son imaginaire pour se protéger et concevoir des plans insensés, mais creusera vraiment un trou pour se rendre en Chine, construira un vrai sous-marin pour partir à la recherche de l'Exil et en viendra même, pour atteindre son but, à tuer un homme qui se mettra sur son chemin. Comme il est conscient des limites de son imaginaire, il a besoin du réel pour continuer à survivre et espérer. Léon, pour sa part, va laisser plus de place à son imaginaire en se créant un double et en lui donnant les rênes de sa vie. À l'occasion, Léon refait surface, mais chaque fois, c'est pour mieux réaliser à quel point il a mal. Aussitôt, les mécanismes de défense reprennent le contrôle, forçant Léon à retourner à l'abri derrière les remparts de son imaginaire. Il est protégé par son double, qui a pour fonction de prendre « tout dans la gueule » (HÉBERT, 1999 : 22). La situation entre les deux narrateurs diffère légèrement. Si Hugues demeure plus proche de la réalité, du concret, il s'entête toujours plus dans l'idée qu'il est adopté, il refuse constamment de voir la vérité. Tandis que Léon,

lui, va donner beaucoup plus d'importance à son imaginaire et à la relation qu'il a avec son amie imaginaire qu'il nomme Clarence. Même s'il cherche à s'y réfugier en permanence et à se convaincre que Clarence est bien réelle, il demeure malgré tout conscient que sa mère est vraiment partie et que « Clarence Levent » (HÉBERT, 1999 : 61) n'est en réalité que du vent dans sa tête. « Le vent tomba, la voix se tut. » (HÉBERT, 1999 : 28) Faisant référence à la voix qu'il entend dans sa tête et qui devient au fil du temps Clarence. Le narrateur fait souvent référence au vent lorsqu'il est déchiré entre le bien et le mal ou encore lorsqu'il affirme se laisser porter par lui : « Je ne savais plus ce que cela voulait dire aller bien ou mal, je me contentais d'aller où mène le vent. » (HÉBERT, 1999 : 59) Il se contente d'aller où Clarence Levent décide de bien vouloir l'amener, il lui laisse les rênes de sa vie.

Selon Cyrulnik, un sujet doit, après avoir renié les douleurs et s'être protégé par l'imaginaire, poursuivre son processus de résilience, et socialiser son récit. Cette étape est primordiale pour la suite des choses, pour espérer reprendre le contrôle de sa vie. Les deux histoires reposent sur une courte période et il peut être difficile d'étudier l'étendue d'un processus de résilience sur une période donnée de la vie puisqu'il arrive qu'un processus de résilience prenne une vie entière. Cependant, dans les cas qui nous intéressent, il y a un élément très important qu'il ne faut pas passer sous silence. Léon Doré, par sa narration, nous offre quelques indices intéressants pour l'analyse d'un processus de résilience. Comme le rappelle Cyrulnik, le sujet doit socialiser son récit pour parvenir à lever un jour son déni, que ce soit par la parole, l'écriture, le dessin, l'art. C'est exactement ce que fait Léon Doré à la toute fin de son histoire, lorsqu'il est à l'hôpital et qu'il discute avec le gardien de nuit : « - Je pense, Monsieur Clément, que la vérité, c'est pour les très grandes personnes, comme vous, qui n'ont pas peur de veiller la nuit dans les corridors et qui sont nées toutes seules. Moi, je suis deux, il y a moi et il y a l'autre, c'est beaucoup plus sûr. – Qui ça, l'autre ? [...] – Elle s'appelle Clarence... ». (HÉBERT, 1999 : 192-193) Cet extrait nous amène à penser que Léon cherche à socialiser son récit. Il parle même de sa double personnalité et de ce qu'elle lui apporte, le courage. La porte est maintenant ouverte pour Léon, pour qu'il parvienne un jour à se réécrire. L'histoire que nous raconte Léon Doré, trente ans plus tard, peut être interprétée comme la mise en récit complète de son

malheur, avec une « écriture tardive, mais réparatrice après une longue période de latence », alors que le narrateur semble avoir puisé dans le temps les outils nécessaires pour affronter ce qu'il cherchait à fuir.

Commença alors une incroyable journée. Il y a des hommes qui meurent, revivent et remeurent sans jamais connaître une journée comme celle-là, et pourtant ils laissent aller leur dernier souffle en ayant l'impression qu'ils ont vécu. Ce qui la rendit si particulière, cette journée, c'est que même trente ans plus tard, je m'en souviens encore dans les moindres détails. Chaque minute, chaque heure est gravée à jamais dans ma mémoire comme si, au fond, toute ma vie, je n'avais vécu que cette seule journée et que j'attendais depuis, dans l'obscurité, que daigne se lever un nouveau jour (HÉBERT, 1999 : 103).

On apprend par ce passage que le narrateur raconte son récit trente ans plus tard. Il parle de vivre, de mourir sans connaître une journée aussi mémorable, et que depuis ce jour, il attend « un nouveau jour », il attend de se réécrire, de se réaffirmer tel qu'il est devenu. Le récit que Léon Doré nous livre, du fond de sa mémoire, est davantage basé sur la représentation qu'il se fait de son passé que sur les faits réels de son histoire. Il raconte ce qu'il a vécu par ses yeux, par ses émotions et par ce que son entourage a bien voulu y mettre. C'est que nous raconte Cyrulnik lorsqu'il parle de son autobiographie.

Mon monde intime est rempli de vos mots, de vos rejets. Ce que j'appelle mon autobiographie est composé de ce que vous y avez mis. À ce moment-là, je suis mêlé et même entremêlé, et c'est cela que je vais aller intentionnellement chercher dans mon passé; ce qui explique pourquoi certaines lésions cérébrales autant que des privations environnementales peuvent altérer le récit que je me fais de moi. Si je ne me fais pas de récit de moi, je ne sais pas qui je suis. Cela veut dire aussi que je dois constituer un récit qui aura une certaine cohérence parce que sinon je vais être confus (CYRULNIK, 2008 : 95-102).

C'est exactement ce que Léon fait en nous racontant son histoire qui est la représentation qu'il se fait de son passé au moment de la raconter; la même histoire narrée

vingt ans plus tôt aurait probablement eu une tout autre intonation. Mais à présent, il nous raconte que l'homme qu'il est devenu ne pourra jamais renier cette journée qui, malgré toute la détresse du jeune Léon et toutes les douleurs auxquelles il a été confronté, marquera à jamais l'homme en devenir, prêt à se réécrire. Un processus de résilience bien entamé, mais qui est loin d'être terminé.

Pour le jeune Hugues Francoeur, la socialisation de son récit tourne autrement. Le narrateur n'ira jamais jusqu'à avouer que son problème vient du fait qu'il se sent délaissé par ses parents depuis la naissance de son frère et de sa sœur. Les seules fois où il tentera de socialiser avec Habéké, son meilleur ami, il parlera du fait qu'il est un enfant trouvé, au lieu de parler de son sentiment d'abandon de la part de ses parents. Ainsi, la tentative de socialisation entamée par Hugues aura l'effet contraire, au lieu de le ramener sur le chemin du réel, elle renforcera son ancrage dans son imaginaire. De plus, son confident, pourvu d'une grande imagination et en plein processus de résilience lui-même à la suite de la disparition de sa vraie famille en Afrique, va encourager le jeune Francoeur dans ses rêveries. « Dans Habéké, j'ai trouvé un écho à mes problèmes. [...] Quand j'ai versé des larmes en lui expliquant ma déconfiture, ma facture jetée, ma demi-famille et tout et tout, [...] (o)n s'est promis fidélité [...] en se disant qu'on était les seuls à tout savoir. » (TRUDEL, 1997 : 26) Ils sont les seuls à connaître leurs véritables souffrances, puisqu'ils ne s'ouvrent à personne d'autre. Ces deux amis ont par la suite lié leur amitié et leur destin par un mariage dans le but de « s'assurer l'éternité » (TRUDEL, 1997 : 35). Toutes ses tentatives ratées de socialisation, si l'on peut les appeler ainsi, n'ont fait que renforcer son idée d'adoption et elles l'éloignent tranquillement d'une possible réécriture de soi. Pour l'instant, ils cherchent à s'unir, à se rejoindre dans leurs malheurs, au lieu de chercher les solutions pour en sortir.

L'histoire ne nous offre en effet aucun indice concret d'une véritable socialisation et d'une possible réécriture de soi. L'histoire se passe sur une courte période de temps et il n'y a aucun indice concret dans le roman qui laisse croire ou non à la bonne continuité du processus de résilience, si ce n'est cet élément à la fin du roman. Hugues Francoeur semble

repandre conscience après avoir commis un meurtre, avoir été responsable de la noyade de ses deux meilleurs amis, puis s'être battu de peine et de misère pour ne pas se noyer lui aussi. « Dans le courant, j'ai vu passer une pantoufle et une branche de peuplier et je suis revenu d'un coup sec dans l'existence. [...] Je sais quand même que j'ai compris que je serais plus tard un homme seul. » (TRUDEL, 1997 : 173) Il semble reprendre ses esprits et entrevoir l'image de l'homme qu'il pourrait devenir. Enfin, lorsqu'il trouve le bébé maintenant orphelin de son amie Odile, c'est comme si la boucle de l'histoire qu'il s'était inventée pouvait dorénavant être bouclée. Comme si à présent il allait pouvoir passer à autre chose, à condition de socialiser son récit.

Une bonne histoire demande que le narrateur expose ses problèmes, qu'une action en découle, que l'on puisse suivre et comprendre les personnages et que le déroulement des événements aboutisse à la solution de ces problèmes. [...] C'est cette histoire que l'enfant raconte qui nous renseigne sur la façon dont il gère ses conflits, de même que sur les possibilités et les capacités narratives dont il dispose pour venir à bout de la situation conflictuelle (KLITZING, 2003 : 75-80).

C'est donc par leur narration et la socialisation de leur récit qu'Hugues et Léon parviendront peut-être à surmonter leur traumatisme, en entamant par le biais de leur narration, une réécriture de soi.

CHAPITRE 7

LA TEMPÊTE : RETOUR SUR LA DÉMARCHE CRÉATRICE

Les liens évoqués précédemment entre la résilience et la réécriture de soi se retrouvent également à l'intérieur de mon travail d'écriture. Dans ce mémoire, il y a une partie création dont l'idée maîtresse souligne l'importance de la réécriture de soi pour le bien d'un processus de résilience. Dans *La tempête*, tout comme dans le corpus étudié, Francis, le jeune narrateur de dix ans, est aux prises avec une situation traumatique qui le dépasse, qui le meurtrit. Dans le but de se protéger, il cherchera, par le biais de l'imaginaire, des solutions qui lui permettront de survivre à cette situation.

Nous apprenons à la lecture de *La tempête* que le père de Francis est gravement malade. Pourtant dans le premier chapitre, rien ne nous laisse croire à un tel drame. Cela est dû au fait que pour se protéger Francis se réfugie dans le déni. Même s'il est tourmenté et fait d'affreux cauchemars, le narrateur ne laisse rien paraître de la situation traumatique profonde à laquelle il est confronté. En fait, tout semble aller à merveille pour le narrateur qui joue au hockey, s'amuse et rigole. Ce n'est que plus tard, par le biais de son écriture, que le narrateur se livrera un peu plus. Dans l'un des textes qu'il écrit pour s'évader, on apprend par la narration d'un des personnages la terrible nouvelle : « Parfois ma mère me laisse inviter Francis à venir jouer avec moi. Lui non plus, il n'est pas malade, mais son père oui, il a le cancer. Lorsqu'il fait des cauchemars, sa mère l'autorise à rester à la maison pour se reposer. » (*La tempête : Quake*) C'est donc lorsqu'il prête sa voix à Simon qu'il parvient à briser la glace et à parler de la maladie de son père. Lorsqu'il se regarde par les yeux d'un autre, Francis parvient à mettre en mots sa douleur. Cette action lui procure sûrement un sentiment de soulagement et de bien-être, puisque dans le chapitre suivant cette annonce, lorsqu'il raconte sa propre histoire, Francis débute avec deux paragraphes où il parle de son père. Comme si le narrateur cherchait à reproduire ce sentiment de

soulagement. Il s'agit d'un passage court, mais il va droit au but. Une fois la maladie présentée, il change rapidement de sujet pour partir à l'aventure avec ses amis. Il y a à ce moment une évolution dans la narration de Francis qui va commencer à énoncer la situation traumatique qu'il vit. Par la socialisation de son déni, Francis franchit une autre étape de son processus de résilience. Mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

La situation traumatique dans *La tempête* diffère légèrement des deux autres narrateurs du corpus puisque l'histoire du jeune Francis ne repose pas sur le déni de l'acceptation d'une situation traumatique, mais bien sur la protection des douleurs. Hugues, par le déni, refuse catégoriquement le fait de ne plus être le centre d'attention principale de ses parents et se réfugie dans sa recherche d'Exil, tandis que Léon, même s'il est conscient du divorce de ses parents et du départ de sa mère, cherche à nier ces faits dans un monde parallèle, il n'accepte jamais les faits. Francis ne renie jamais la maladie et la mort de son père, il comprend et accepte la situation. Ce qu'il recherche par le biais de l'écriture, par le déni, c'est un moyen de ne pas tout prendre d'un seul coup dans la figure. Il parvient alors à filtrer les émotions et les douleurs qu'il perçoit pour mieux les analyser et mieux les comprendre. Dans le premier chapitre, le narrateur ne fait mention de son père qu'une seule fois : « Le souper terminé, tout le monde descend au sous-sol pour laisser mon père se reposer. » (*La tempête : Rencontre sur la Baie*) Il est conscient que son père a besoin de repos, mais refuse de s'attarder davantage à la question et rien encore ne laisse envisager le drame.

Après avoir passé des beaux moments avec ses amis, il se laisse porter par une activité créatrice, il se laisse porter par son imaginaire. « J'ai pris un crayon, du papier et sans trop savoir pourquoi, j'ai commencé à écrire : Je ne ... » *Je ne* est en réalité le titre du deuxième chapitre, le début de sa rêverie qu'il couche par écrit. Francis, le narrateur, se laisse alors porter par sa plume et son imagination dans une histoire où il prendra la place de ses amis et coéquipiers et où il vivra, par la fiction, différentes relations père-fils. Inspiré par la vie et les confessions de ses amis, il couchera sur papier leurs histoires telles qu'il se les imagine, de manière à les vivre un peu lui aussi. Il fera alors l'expérience de côtoyer

différents types de pères : infidèle, violent, alcoolique, homosexuel, absent et même d'un père responsable de l'amputation du bras de son fils. Des expériences d'écriture qui sont bénéfiques pour le jeune Francis; l'écriture lui permet d'approcher ses douleurs à la vitesse à laquelle il se sent confortable. « Je m'enroule dans une grosse couverture de laine et je réécoute mes classiques préférés, parfois il arrive que Francis, un bon ami vienne se changer les idées avec moi. » (*La tempête : Je ne*) Dans le passage précédent, qui se trouve être le deuxième chapitre, Samuel le narrateur mentionne qu'à l'occasion, Francis, son bon ami, a besoin de se changer les idées, de sortir de son quotidien. C'est donc par la narration des autres que Francis se fraie un chemin pour se rapprocher de ses douleurs, de son réel et ainsi mieux les absorber.

Régulièrement, Francis reviendra au réel. En fait il y replongera chaque fois qu'il achèvera l'histoire d'un de ses amis. Il sera ainsi possible de voir l'évolution de la réflexion du narrateur qui, graduellement, recommencera à parler de son père et donc à socialiser son déni. Dans *L'expédition*, Francis en tant que narrateur, présente la maladie de son père après qu'il se soit servi de Simon pour en faire l'annonce. Après ses activités d'écriture, Francis retourne prendre le pouls de sa réalité et renoue tranquillement, mais de manière concrète, avec ses douleurs, l'ancrage qu'il garde avec la réalité lui permet de ne pas rater les moments importants de sa vie, comme la mort de son père. C'est dans le chapitre *Les funérailles* que nous apprenons la mort de ce dernier. Dans ce texte, Francis, en tant que narrateur, nous présente le fabuleux soutien de sa mère et de ses amis lorsqu'il en a besoin : les facteurs de protection familial et extrafamilial dont il a besoin pour surmonter cette situation traumatique. La présence de sa mère à ce moment est d'une importance capitale, il sait qu'il n'est pas le seul à souffrir et il sait qu'il peut se reposer sur elle le moment venu :

Propre, habillé, coiffé et pomponné par ma mère, j'étais prêt. Comme toujours, elle était aux petits soins avec moi, c'était agréable. Elle aussi était prête, toujours aussi belle, avec ses cheveux frisés et fous au naturel. Elle avait enfilé pour l'occasion sa longue robe noire et avait saupoudré ses joues de rose, ce qui atténuait la rougeur de ses yeux (*La tempête : Les funérailles*).

Par ailleurs, le soutien apporté par ses amis, son équipe de hockey, représente un facteur tout aussi important qu'inattendu, mais qui lui fait le plus grand bien :

En descendant les marches, je compris rapidement d'où venait l'enthousiasme de Marco. J'ignore comment il s'y était pris, mais il avait réuni toute mon équipe de hockey dans ce petit sous-sol. Tous mes amis étaient là, cachés dans le sous-sol d'un salon funéraire où reposait mon père dans une boîte, à attendre en silence que j'arrive pour me faire une surprise. C'était vraiment gentil de leur part, moi qui les avait tous un peu négligés durant la dernière année. Je n'avais jamais envie de rien, je n'appelais plus personne et pour finir, je n'étais plus l'ombre du gardien de but que j'aimais tant être. J'avais laissé tomber mon équipe de hockey et pourtant, ce jour-là, ils se sont tous déplacés pour venir me soutenir (*La tempête : Les funérailles*).

Le narrateur est confronté à la mort de son père, mais il accepte d'y faire face autant qu'il en est capable. Il se rend au salon funéraire, mais plutôt que de faire le pied de grue à côté du cercueil pour recevoir les condoléances comme les convenances l'exigeraient, il préfère éviter cette situation en passant un moment un peu plus joyeux avec ses copains au sous-sol. À la fin de la veillée funéraire, lorsqu'il remonte au rez-de-chaussée et que tout le monde est rentré chez soi, il prend son courage à deux mains :

C'est à ce moment que je me suis approché du cercueil. Je me demandais encore ce que j'allais bien pouvoir y faire. J'avais envie de le regarder une dernière fois, j'avais envie de crier, j'avais même eu l'idée de pousser sur cette maudite boîte noire pour la faire tomber. Mais plus j'avançais, plus je me sentais calme. Puis, au dernier moment, j'ai détourné mon regard, je ne voulais vraiment pas que le dernier souvenir de mon père soit celui-là. J'ai fermé le cercueil et souhaité bon voyage à ce qui restait de mon père avant d'aller rejoindre ma mère (*La tempête : Les funérailles*).

Dans ce passage, on perçoit une sérénité dans l'attitude de Francis. Il ne cherche plus à fuir ou à se protéger de ses douleurs. Il refuse de voir son père couché dans cette boîte,

mais ce n'est pas par peur d'avoir mal où par déni qu'il détourne le regard, il souhaite seulement préserver dans sa mémoire la dernière belle image qu'il a de son père vivant. On pourrait même dire que Francis a fait la paix avec lui-même et une partie de ses traumatismes en saluant le départ de son père. Dans les chapitres qui suivent cet extrait, Francis renoue avec les souvenirs de son père et en parle plus ouvertement, ce qui constitue une autre évolution de sa narration. *Une nouvelle partie* nous présente d'ailleurs un portrait du père de Francis lorsqu'il jouait au hockey avec son frère, ainsi qu'une démonstration de la bonne relation qui existait entre Francis et lui.

Puis, au cours de ses périodes d'écriture, il prendra conscience de l'importance que son père a eue dans sa vie et il réalisera à quel point leur amour ne pourra jamais être remplacé. Chaque expérience d'écriture qu'il fait dans le but de penser à autre chose que la mort le fait grandir et avancer dans son propre processus de résilience. C'est comme si les réécritures fictives de sa vie lui permettaient de réécrire concrètement la sienne, de se redéfinir comme un jeune homme de dix ans dont le père qu'il aimait énormément est à présent décédé.

Dans ses réflexions, il finit par nous donner un bel aperçu de ce qu'il devient tranquillement ou plutôt de ce que sa mère affirme qu'il devient : « Mon père n'était pas parfait, mais même si aujourd'hui il n'est plus, je ne l'échangerais pour aucun autre père. Il était quelqu'un de bien, et d'après ma mère, je suis devenu le prolongement de ce qu'il était. » À présent qu'il réalise que la vie n'est pas finie et qu'il peut continuer à recevoir des bonnes choses d'elle, en particulier l'amour de sa mère. Il devra continuer à se battre pour garder la tête hors de l'eau : il devra dorénavant se redéfinir, se réécrire par l'intérieur, comme étant un nouveau Francis, un enfant grandi et résilient, comme le fameux cygne de la métaphore. Cependant, il devra se battre toute sa vie pour sa nouvelle personnalité de cygne, puisqu'au fond de lui-même demeurera toujours le vilain petit canard, c'est-à-dire l'enfant blessé qu'il était à 10 ans.

La tempête nous offre un exemple de processus de résilience alors que le narrateur doit passer par le déni pour éviter de trop souffrir. Un processus alimenté par l'imagination

créatrice d'un jeune narrateur qui explore une double activité d'écriture, celle qu'il imagine pour ne plus penser à la maladie, à la mort, à son père et ses souffrances, et parallèlement, une écriture plus personnelle qui prolonge la réflexion que Francis se fait de sa propre condition. Une réécriture consciente et simultanée de la souffrance d'un jeune homme et de son désir de vivre heureux malgré tout.

CONCLUSION

Le processus de résilience est un sujet passionnant, tant par sa complexité que par notre incapacité à le prévoir, à l'anticiper. Il s'agit d'un processus unique pour tout un chacun, un processus qui, selon la situation traumatique et les traumatismes qui en découlent, le vécu du sujet, les facteurs de protection de ce dernier et son désir de surmonter l'épreuve, peut amener le sujet sur la voie de la créativité.

Chaque situation traumatique est unique en soi, puisqu'elle ne comporte jamais exactement les mêmes critères, les mêmes préceptes. Ceci a pour effet, entre autres, de complexifier les recherches concernant la résilience. Cependant, certaines idées semblent se rejoindre d'un chercheur à l'autre. C'est dans un esprit de synthèse élargi que j'ai réalisé mes recherches. Cette démarche m'a permis d'explorer de nombreuses avenues concernant la résilience pour finir par m'amener sur un chemin que je n'avais pas envisagé au départ : l'importance du déni afin d'arriver à la réécriture de soi. Lorsque la situation traumatique survient, le blessé entre dans une phase qu'on appelle le déni. Il s'agit d'un mécanisme de défense que le blessé met en place pour se protéger, pour nier les douleurs présentes et à venir. À partir de ce moment l'imaginaire entre en jeu, car le déni force le sujet à se réfugier dans un univers merveilleux pour fuir le réel (GAGNON, 2007 : 157). Ce déni devra un jour ou l'autre être relevé. Que ce soit « par la parole, l'écriture, le dessin, le théâtre, l'altruisme ou tout autre mode d'expression culturelle, l'enfant effectuera un travail de remaniement cognitif qui lui permettra [...] de redevenir entier, cohérent » (CYRULNIK, 2001 : 80). Dans le cas contraire, le sujet coupé du réel risque fort de ne jamais reprendre son destin en main, en continuant tant bien que mal à vivre sa vie en marge de la société, constamment décalé du réel, à l'intérieur de soi-même dans un monde imaginaire. Selon Cyrulnik, il y a dans la réécriture de soi une métamorphose du regard que le sujet porte sur lui-même. Il apprend à remanier la représentation qu'il se fait de son

malheur, ce qui le réconcilie avec la réalité. Cependant, le processus de résilience ne s'arrête pas là. Le petit canard qui travaille à sa nouvelle vie de cygne mettra du temps à comprendre que sa nouvelle personnalité, sa cicatrice, n'est jamais totalement fiable.

C'est une brèche dans le développement de sa personnalité, un point faible qui peut toujours se déchirer sous les coups du sort. Cette fêlure contraint le petit canard à travailler sans cesse à sa métamorphose interminable (CYRULNIK, 2001 : 16).

C'est ce qui rend la résilience si complexe et intéressante.

Déterminer s'il y a effectivement eu résilience dans les deux romans étudiés est une question somme toute délicate. Je pense avoir démontré avec pertinence la présence de processus de résilience dans l'histoire des narrateurs. J'ai aussi lancé quelques hypothèses sur leur possible résilience. Léon Doré, Hugues Francoeur et Francis Arseneau nous offrent des exemples parlants d'histoires remplies d'imaginaire. Des histoires dans lesquelles on cherche à savoir par quels moyens les narrateurs survivront à leur situation traumatique : par le déni, par l'imaginaire, par la socialisation de leur récit, par la réécriture de soi, en fait par un processus de résilience.

Ceci qui m'amène à conclure qu'il est possible de se réécrire soi-même par le biais de l'imaginaire à l'intérieur d'un processus de résilience, mais qu'il est essentiel de ne jamais perdre de vue la réalité, car on ne saurait vivre que par le rêve. Il est également essentiel de socialiser ses traumatismes pour être en mesure de bien vivre avec eux, au lieu de toujours les fuir. « La résilience n'est pas du tout un récit de réussite, c'est l'histoire de la bagarre d'un enfant poussé vers la mort qui invente une stratégie de retour à la vie. » (CYRULNIK, 2008 : 133) Malgré tout, l'imaginaire que déploient les narrateurs pour surmonter leurs traumatismes offre un spectacle parfois surprenant, déroutant, attendrissant; mais chaque fois, nous avons droit à un spectacle unique. Bon nombre de romans au Québec emploient un narrateur enfant aux prises avec un traumatisme, nous n'avons qu'à penser aux romans

de Chabot, Dupont, Savoie, Soucy ou encore Annie Hébert. Je ne peux m'expliquer ce phénomène, mais par le biais de leur résilience, il serait possible de les analyser et, qui sait, peut-être même de mieux comprendre le phénomène, les narrateurs, les romans et qui sait, les Québécois eux-mêmes, il existe peut-être un lien profond entre le mal être des narrateurs enfants dans la littérature québécoise et le Québécois dans son identité, son développement et son histoire.

NOTICES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Articles de périodique

- [ANDRASEN, C.] [1994.] [« Créativité, fonction cognitive et troubles de l'humeur ».] [*Nervure.*] [Numéro, VII.] [Janvier.]
- [BEAUDOIN, Nadia.] [2001.] [« L'enfance dans les textes de Jacques Brel ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]
- [BOIVIN, Aurélien.] [2004.] [« *C'est pas moi, je le jure!* ou la solitude de l'enfance ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 133.] [Printemps.]
- [BOIVIN, Aurélien.] [2001.] [« La petite fille qui aimait trop les allumettes ou la métaphore du Québec ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2001.] [« Manifeste pour la résilience ».] [*Spirale.*] [Numéro, 18.] [Février.]
- [DESMEULES, Georges.] [2001.] [« L'enfance de l'art et l'art de l'enfance ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]
- [DE TYCHEY, Claude.] [2001.] [« «surmonter l'adversité : les fondements dynamiques de la résilience ».] [Cahier de psychologie clinique.] [Numéro, 16.]
- [GARMEZY, Norman,] [Ann MASTEN.] [1991.] [« The protective role of competence indicators in children at risk ».] [Perspective on Stress and Coping.] [Hilldale New Jersey: Erlbaum Associates.]
- [GRIMARD, Stéphanie.] [2001.] [« L'enfance à la croisée des chemins ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]
- [GRUBERG, Roland.] [2004.] [« Boris Cyrulnik et la résilience ».] [*Le Blik du 55.*] [Numéro, 38.] [Novembre.]

[L'ITALIEN-SAVARD, Isabelle.] [2001.] [« Petite réflexion sur le récit raconté par un enfant au Québec ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]

[PERRON, Gilles.] [2001.] [« Les tourments de l'enfance, *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]

[PETEGHEM-ROUFFINEAU, Isabelle Van.] [2006.] [« Alice Walker ou l'écriture de la résilience ».] [Études littéraires.] [Volume, 38.] [Numéro, 1.]

[ROTTER, Julian B.] [1968.] [« Generalized Expectancies for Internal versus External Control of Reinforcement ».] [Psychological Monographs.] [Volume, 80.] [Numéro, 609.]

[TRUDEL, Sylvain.] [2001.] [« La faute épicée, quelques considérations sur le narrateur enfant dans le livre de fiction ».] [*Québec-Français : Dossier Littéraire.*] [Numéro, 122.] [Été.]

Corpus littéraire primaire : œuvre avec un narrateur enfant à l'étude

[HÉBERT, Bruno.] [1999.] [*C'est pas moi je le jure!*] [2^e édition.] [Montréal : Boréal compact.]

[TRUDEL, Sylvain.] [1997.] [*Le souffle de l'harmattan.*] [Louiseville : Édition TYPO.]

Corpus littéraire secondaire : autres œuvres avec un narrateur enfant

[CHABOT, Sébastien.] [2004.] [*Ma mère est une marmotte.*] [Montréal : Point de fuite.]

[DUPONT, Éric.] [2004.] [*Voleurs de sucre.*] [Montréal : Les éditions Marchand de feuilles.]

[HÉBERT, Anne.] [1950.] [*Le torrent.*] [Montréal : Éditions Beauchemin.]

[HUGO, Victor.] [1998.] [*Les misérables.*] [Paris : Le livre de Poche.] [« Collection Classique », 2 volumes.]

- [HUSTON, Nancy.] [2006.] [*Ligne de faille.*] [Paris : Actes Sud.]
- [PULLMAN, Phillip.] [2000.] [*À la croisée des mondes : La tour des Anges.*] [Paris : Gallimard.] [« Collection Folio Junior ».]
- [PULLMAN, Phillip.] [2000.] [*À la croisée des mondes : Les royaumes du Nord.*] [Paris : Gallimard.] [« Collection Folio Junior ».]
- [PULLMAN, Phillip.] [2002.] [*À la croisée des mondes : Le miroir d'Ambre.*] [Paris : Gallimard.] [« Collection Folio Junior ».]
- [SAVOIE, Jacques.] [1996.] [*Les portes tournantes.*] [2^e édition.] [Montréal : Boréal.]
- [SOUCY, Gaétan.] [2000.] [*La petite fille qui aimait trop les allumettes.*] [Montréal : Boréal compact.]
- [TRUDEL, Sylvain.] [2001.] [*Du mercure sous la langue.*] [Montréal : Les Allusifs.]

Documents électronique (pdf ou html) sur le Web

- [TRÉSORS DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISÉ.] [« Thématique ».]
 [Recherche d'un mot]
<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=484696860;>
 [09/02/2011.]

Livres avec plusieurs auteurs

- [ANTHONY, James,] [CHILAND, Colette,] [KOUPERNICK, Cyrille.] [1982.]
 [*L'enfant vulnérable.*] [Paris : Presses Universitaires de France.]
- [ANTOINE, Gérald,] [POULET Goerges.] [1968.] [Stylistique des formes et stylistique des thèmes, ou le stylisticien face à l'ancienne et à la nouvelle critique, dans *Les chemins actuels de la critique.*] [Paris : Union générale d'éditions.]
- [BENESTROFF, Corine,] [IONESCU, Serban.] [2011.] [*Pratiques d'écritures et résilience : « Traité de résilience assistée ».*] [Paris : Presses Universitaires de France.]

[CYRULNIK, Boris,] [SERRON, Claude.] [2003.] [*La résilience ou commence renaître de ses souffrances.*] [Paris : Fabert.]

[CYRULNIK, Boris,] [DUVAL, Philippe.] [2006.] [*Psychanalyse et résilience.*] [Paris : Odile Jacob.]

[LECOMTE, Jacques,] [VANISTENDAEL, Stefan.] [2000.] [*Le bonheur est toujours possible, construire la résilience.*] [Paris : Bayard.]

[MANCIAUX, Michel,] [GABEL, Marceline.] [1999.] [*Maltraitance psychologique : « La résilience : mythe ou réalité? ».*] [Paris : Fleurus.]

[MANCIAUX, Michel,] [THEIS, Amandine.] [2001.] [*La résilience, résister et se construire : « La résilience dans la littérature scientifique ».*] [Genève : Éditions Médecine & Hygiène.]

[MANCIAUX, Michel,] [GIANFRANCESCO, Angelo.] [2001.] [*La résilience, résister et se construire : « Une littérature de résilience? Essai de définition ».*] [Genève : Éditions Médecine & Hygiène.]

[MANCIAUX, Michel,] [LECOMTE, Jacques.] [2001.] [*La résilience, résister et se construire : « Du bon usage de la mémoire et de l'oubli ».*] [Genève : Éditions Médecine & Hygiène.]

[POURTOIS, Jean-Pierre,] [HUMBEECK, Bruno,] [DESMET, Huguette.] [2012.] [*Les ressources de la résilience.*] [Paris : Presses Universitaires de France.]

[WERNER, Emmy,] [SMITH, Ruth.] [1982.] [*Vulnerable But Invincible.*] [New York : Mc Graw Hill.]

Mémoires ou thèses

[CHAMBERLAND, Julie.] [2004.] [«*Rien d'impossible suivie de Figures du discours chez le narrateur enfant*».] [Mémoire.] [L'Université de Sherbrooke.]

[CLARKE, Marie-Diane T.-M.] [1995.] [«*La voix infantine de l'après-60 : refus du double normatif, recherche du double marginal*».] [Thèse doctorale en philosophie.] [London, Faculty of Graduate Studies The university of Western Ontario.]

[GAGNON, Hélène.] [2007.] [« Comme si de rien n'était : roman ; suivi de l'œuvre de Nancy Huston, chemin de résilience ».] [Thèse doctorale.] [Université Laval.] [363 pages.]

[LACOURSIÈRE, Jean-François.] [1993.] [« *Les enfants-narrateurs dans la littérature québécoise : les romans de la mélancolie* ».] [Mémoire.] [L'Université du Québec à Trois-Rivières.]

[LEBLONC, Caroline.] [2001.] [« À l'ombre du père ; suivi d'Enfance de Nathalie Sarraute : un parcours résilient ».] [Thèse de Maîtrise.] [Université Laval.] [301 pages.]

Ouvrages théoriques

[ANAUT, Marie.] [2003.] [*La résilience, Surmonter les traumatismes.*] [Paris : NATHAN.] [« Collection », Psychologie : 128.]

[ANTHONY, Elwyn James.] [1980.] [*L'enfant à haut risque psychiatrique.*] [Paris : Presses Universitaires de France.]

[ANTHONY, Elwyn James.] [1982.] [*L'enfant vulnérable.*] [Paris : Presses Universitaires de France.]

[ARENDDT, Hannah.] [1961.] [*La condition de l'homme moderne.*] [Paris : Clamann-Lévy.]

[ARIÈS, Philippe.] [1960.] [*L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime.*] [Paris : Plon.]

[BERGEZ, Daniel.] [2002.] [*La critique thématique.*] [2^e édition revue et augmentée.] [« Collection », Lettres supérieurs : 1242-9279.] [Liège : Nathan.]

[BACHELARD, Gaston.] [1961.] [*La poétique de la rêverie.*] [2^e édition.] [Paris : Presses Universitaires de France.]

[BACHELARD, Gaston.] [1960.] [*L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière.*] [Paris : José Corti.]

[BELLEMIN-NOËL, Jean.] [2002.] [*Psychanalyse et littérature.*] [Paris : Presses Universitaire de France.]

- [BELLEMIN-NOËL, Jean.] [1983.] [*Littérature et psychanalyse (1978).*] [Paris : Presses Universitaire de France.] [« Collection », Que sais-je?.]
- [CLAUDEL, Paul.] [1965.] [« *L'élasticité amériaine* » dans *Œuvres en prose.*] [Paris : Gallimard.] [« Collection », La pléiade.]
- [CYRULNIK, Boris.] [1998.] [*Ces enfants qui tiennent le coup.*] [Marseille : Hommes et Perspectives.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2000.] [*Les nourritures affectives.*] [Paris : Éditions Odile Jacob.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2001.] [*Les vilains petits canards.*] [Paris : Éditions Odile Jacob.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2002.] [*Un merveilleux malheur.*] [Paris : Éditions Odile Jacob.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2003.] [*Le murmure des fantômes.*] [Paris : Éditions Odile Jacob.]
- [CYRULNIK, Boris.] [2008.] [*Autobiographie d'un épouvantail.*] [Paris : Éditions Odile Jacob.]
- [ENJOLET, Catherine.] [1999.] [*En danger de silence.*] [Paris : Éditions Robert Laffont.]
- [FREUD, Anna.] [1969.] [*Le moi et les mécanismes de défense.*] [« Collection », Bibliothèque de la psychanalyse7.] [Paris : PUF.]
- [FREUD, Sigmund.] [1969.] [*La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, note et plans (1887-1902).*] [2^e édition.] [Paris : Presses Universitaires de France.]
- [GROJNOWSKI, Daniel.] [2000.] [*Lire la nouvelle.*] [Paris : Nathan Université.]
- [HARRIS, Paul L.] [2007.] [L'imagination chez l'enfant, son rôle crucial dans le développement cognitif et affectif.] [Paris : RETZ.]
- [LECOMTE, Jacques.] [2010.] [*La résilience; se reconstruire après un traumatisme.*] [Paris : Éditions Rue d'Ulm.]

- [NARVAEZ, Michèle.] [2000.] [*À la découverte des genres littéraires.*] [Paris : Ellipses.]
- [PICARD, Raymond.] [1965.] [*Nouvelle critique ou nouvelle imposture.*] [« Collection », Libertés : 27.] [Utrecht : Pauvert.]
- [ROBERT, Marthe.] [1972.] [*Roman des origines et origines du roman.*] [Paris : Grasset.]
- [ROUSSET, Jean.] [La littérature de l'âge baroque en France : Circe et le paon.] [1968.] [Paris : José Corti.]
- [STAROBINSKI, Jean.] [2001.] [*La relation critique : L'œil vivant II.*] [4^e édition revue et augmentée.] [« Collection », Tel.] [Paris : Gallimard.]
- [SZERMAN, Stéphane.] [2006.] [*Vivre et revivre, comprendre la résilience.*] [Paris : Robert Laffont.]
- [TISSERON, Serge.] [2007.] [*La résilience.*] [« Collection », Que sais-je?] [Paris : PUF.]